

暁佳奈

Illustration 高瀬亜貴子

Kana Akatsuki

ヴァイオ
エヴァーガレット
エバー・アフター



J-GARDEN.FR



KO-FI.COM/JGARDEN



TRADUCTION
RAITEI



JGARDENSCAN



JGARDENFANTRAD



J-GARDENFANTRAD



DISCORD.GG/XYEJAJ4



JGARDEN-

Cela reste une traduction de fan et par conséquent non officielle. Achetez la série quand elle sort en france pour soutenir l'auteur et le marché.



SOMMAIRE

Les roses et la poupée de souvenirs automatiques : Prologue

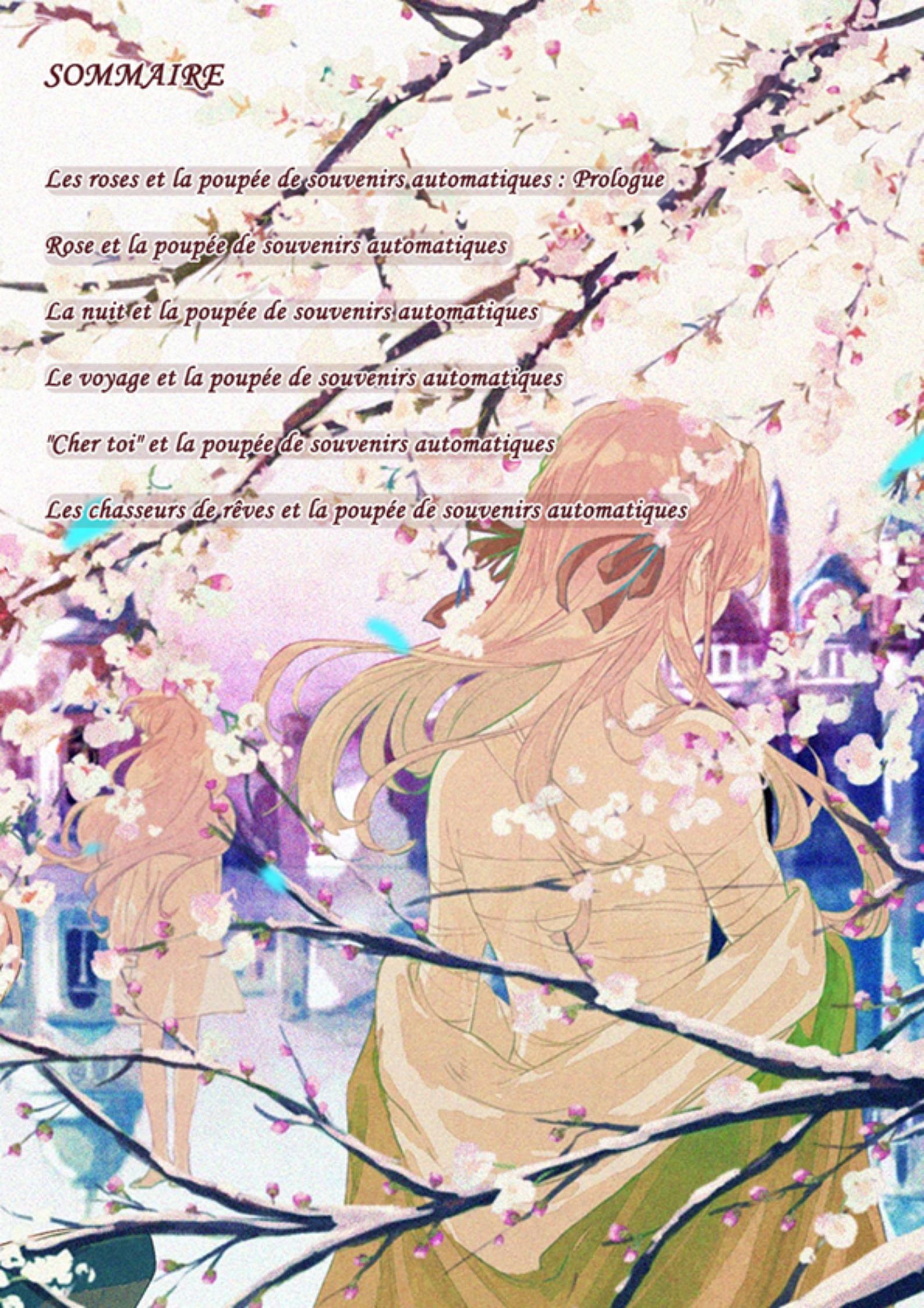
Rose et la poupée de souvenirs automatiques

La nuit et la poupée de souvenirs automatiques

Le voyage et la poupée de souvenirs automatiques

"Cher toi" et la poupée de souvenirs automatiques

Les chasseurs de rêves et la poupée de souvenirs automatiques





SOMMAIRE

Les roses et la poupée de souvenirs automatiques : Prologue

Rose et la poupée de souvenirs automatiques

La nuit et la poupée de souvenirs automatiques

Le voyage et la poupée de souvenirs automatiques

"Cher toi" et la poupée de souvenirs automatiques

Les chasseurs de rêves et la poupée de souvenirs automatiques





Si, une fois cette histoire achevée, vous ressentez ne serait-ce qu'une pointe de solitude, alors, par tous les moyens, allez voir Violet dans l'anime. Même si le récit diffère, votre poupée de souvenirs automatiques sera là.

— Akatsuki Kana

Des larmes coulèrent des yeux d'une bête.

De larges gouttes roulèrent sur son visage tandis qu'elle pleurait. Pourquoi disait-il de telles choses maintenant, à cet instant précis ? La bête ne comprenait pas. Elle était incapable de saisir la portée de ces mots, ni leur signification ni la raison qui poussait cet homme à les lui adresser.

Un poison à effet lent. Jour après jour, il lui avait été administré, distillé en elle, insidieux et inévitable. Il s'était insinué dans ses veines, et désormais, son corps entier en subissait les effets. Ces larmes en étaient la preuve. Jamais elle n'avait connu de pleurs aussi douloureux.

Il murmura, encore et encore, cherchant à lui dire des mots qu'elle n'avait encore jamais entendus. Cela signifiait qu'ils étaient d'une importance capitale. Pourtant, la bête ne pouvait les accepter. Elle refusait d'en saisir le sens.

Pas maintenant.

Ces mots allaient à l'encontre même de son existence. Si elle les acceptait, alors elle n'existerait plus pour ces yeux couleur émeraude.

— Je déteste ne pas pouvoir vous protéger. Mon seul souhait est de vous garder en sécurité. C'est tout ce que je peux vous rendre en retour. Ne dites pas de telles choses maintenant. J'attends de vous des ordres.

Et ainsi, la bête hurla en proie aux pleurs, dirigeant ses plaintes vers son unique maître, l'être le plus irremplaçable au monde pour elle.

Prologue

Les roses et la poupée de souvenirs automatiques

Des orbes bleus s'ouvrirent.

La magnifique bête à la crinière dorée venait de s'éveiller. Baignée par la lumière matinale, elle se redressa sans hésitation. D'un mouvement fluide, elle descendit de la cime d'un arbre pour poser ses *pattes* sur le sol. Avalant la rosée du matin qui s'était accumulée sur ses *crocs*, elle cueillit des fruits pour se nourrir. Elle en mangea un, puis, après avoir fixé intensément l'autre un instant, elle le garda avec elle et se mit en marche.

C'était le matin. Une matinée agréable.

Dans l'environnement où la bête vivait, il n'existant ni bien ni mal. Peut-être allait-elle finir par mourir si elle restait là. Ou bien allait-elle vivre ici éternellement.

La bête, capable de repérer et d'éliminer aisément les intrus, ne ressentait ni désespoir à l'aube d'un nouveau jour, ni espoir envers celui qui commençait. Elle ignorait ces concepts. On ne les lui avait jamais enseignés, et elle était incapable de les apprécier.

Dans certains domaines, la bête était d'une supériorité écrasante, tandis que dans d'autres, elle était si en retard qu'il était presque insoutenable de l'observer. Elle possédait des *crocs* terrifiants ce qui contrastait avec sa beauté presque irréelle. C'était ce genre de bête. Et elle l'était encore.

Le silence.

La bête tendit l'oreille. Elle percevait le bruit des vagues venant de la côte. Et aussi la voix d'un homme semblant proférer des jurons. Elle se dirigea alors vers la mer.

Le ciel portait encore les teintes mêlées de l'aube et de la nuit. La température était douce, parfaitement adaptée au mouvement. Apercevant le dos d'un homme assis sur la plage, la bête s'approcha lentement et discrètement.

Avait-il essayé d'attraper du poisson ? Victime de son irritation, une longue branche d'arbre brisée fut projetée au loin. Sur une feuille, un unique petit poisson gisait, seule preuve de ses efforts. Quelque chose de profondément affligeant devait s'être produit pour que cet homme en arrive là. Il ne semblait même pas avoir la force de cuisiner ou de manger sa prise. Face à lui, la bête lui offrit le fruit.

Cet homme était celui que la bête avait reconnu comme son « maître » la veille. Les adultes lui étaient nécessaires tant qu'ils étaient capables de lui donner des instructions. Elle savait survivre seule, et pourtant, elle avait besoin d'un adulte pour lui indiquer quoi faire. S'il venait à mourir, ce serait un problème pour elle. Après avoir déposé le fruit, la bête s'éloigna légèrement et s'assit sur le sable, attendant des ordres. Alors qu'elle patientait, quelque chose heurta sa tête.

— Monstre.

C'était le fruit. L'homme l'avait jeté malgré la faim, refusant l'offrande que la bête lui avait pourtant apportée avec peine.

Il la regarda enfin.

Ses iris verts et sa chevelure d'ébène brillaient sous l'aube naissante. C'était un homme d'une beauté saisissante.

— J'ai envie de te tuer, murmura-t-il d'un ton qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

C'était une déclaration d'une cruauté absolue, mais la bête n'eut aucune réaction. Seul le bruit des vagues emplissait l'espace entre eux. Puisque la bête ne parlait pas, et que lui se taisait, le silence régna. Une île, un homme et une bête. Autrefois, une montagne de cadavres s'y était amoncelée. Mais ils avaient été enterrés depuis longtemps.

— Si l'on me demandait si ce que tu as fait était une erreur ou non... je ne saurais quoi répondre.

L'homme, qui sera plus tard identifié comme Dietfried Bougainvillea, s'adressa à la bête d'un ton las, le visage marqué par l'épuisement.

— Si j'avais été à ta place et que j'avais perçu une menace de tous ces hommes... Si un homme avait soudainement surgi vers moi... Peut-être aurais-je fait la même chose.

La bête tourna simplement l'oreille vers la voix de l'homme. Non pas qu'elle comprît quoi que ce soit. Elle était une bête sauvage tandis que lui un humain. Ils étaient incapables de communiquer. Et pourtant, chaque fois que l'homme lui parlait, la bête posait sur lui ses yeux limpides, sans jamais une once de trouble.

— Mais ça et la question de savoir si je peux te pardonner ou non, ce sont deux choses bien distinctes.

Le silence s'ensuivit.

— Je ne peux pas.

Un soupir.

— Au fond... Je veux vraiment te tuer.

Leur rencontre avait commencé de la pire manière possible. Ils n'avaient encore rien initié. Mais une rencontre, quelles qu'en soient les circonstances, était un commencement.

— Cela dit, j'ai encore un peu de place pour la pitié... Qu'es-tu au juste ?

Son regard s'attarda sur la bête.

— As-tu été abandonnée ? Pourquoi es-tu seule, dans pareil endroit ?

Comme une annonce. Le début d'une réaction chimique inévitable.

— Non... Tu as tué mes hommes. En vérité, je n'ai pas la moindre place pour la pitié.

Un ton plus froid.

— Bref, ne dis rien et écoute.

Ceci était le commencement d'un destin grandiose.

— Je réfléchis à ce que je vais faire de toi.

Son regard s'assombrit.

— Je ne peux pas te supporter. Je te méprise.

Cette rencontre avait été le premier jalon.

— Pour l'instant, j'ai besoin de toi pour survivre. Tu connais ce territoire et tu peux m'assurer des provisions, comme un outil pour préparer ma fuite... pour quitter cette île isolée et retourner à Leidenschaftlich. Et je ressens toujours une colère brûlante pour ce qui s'est passé. J'ai envie de te punir. Mais j'ai un fort sens du devoir. Si nous parvenons à quitter cet endroit sains et saufs et que j'ai la chance de revoir le visage de mon petit frère ne serait-ce qu'une fois, peut-être que lui s'intéressera à toi si tu lui rends service. Moi, non. Moi, je ne n'en ai cure de toi...

...

— Je suis compliqué. Un homme compliqué, oui. L'on ne peut me dompter et c'est réciproque. Si je continue à t'utiliser, je finirai par en avoir assez et j'aurai vraiment envie de te tuer à la fin. Mais en réalité, ce serait sans doute impossible. Tu es coriace. Je perdrais. Peu importe comment je tourne le problème, je ne pourrais pas te faire disparaître. Je ne sais pas pourquoi... mais toi, tu as besoin de moi, n'est-ce pas ? Tu essaies de me garder en vie. Tu tues pour moi. On dirait bien que tu peux être utile. Après tout, nous sommes en pleine guerre. Un être comme toi est fait pour être utilisé. Utilisé, utilisé, utilisé, utilisé, utilisé et encore utilisé jusqu'à la dernière miette. Jusqu'à devenir un chiffon usé, bon à jeter. Oui, c'est exactement ce qui te correspond.

L'homme déversa ainsi un flot de paroles absurdes pendant un long moment. La bête, elle, ramassa une fois de plus le fruit qu'il avait rejeté et le déposa devant lui.

— Essaie de me sauver, sale monstre.

L'homme mordit dans le fruit, puis, d'un air exaspéré, le lança à nouveau sur la bête. Cette fois-ci, elle esquiva. Le fruit décrivit une trajectoire en arc de cercle, se superposant aux lueurs du soleil levant. Son éclat était si vif que la bête crut sentir ses rétines se consumer. Alors, elle ferma les yeux.

Comme le rideau tombant sur une scène de théâtre.

Des orbes bleus s'ouvrirent.

La bête était enfermée dans un large sac. Elle ignorait depuis combien de temps elle s'y trouvait. Une éternité semblait s'être écoulée depuis la dernière fois où on l'avait sortie pour lui ordonner de faire ses besoins. Sa gorge était sèche, son corps épuisé par des combats répétés. À l'intérieur du sac, elle n'avait cessé d'ouvrir et de fermer les paupières, sombrant dans un état de somnolence, avant de les rouvrir à nouveau.

Elle distinguait la voix de son maître. Et l'odeur nauséabonde d'une nourriture brûlée que lui et ceux qui le suivaient osaient mettre dans leur bouche. La bête n'aimait pas cette odeur. Elle agressait son odorat, l'abrutissait. Quand son maître allait-il l'utiliser ? Il n'y avait aucun sens à son existence si elle n'était pas mise à profit. Elle voulait être utilisée. C'était la seule façon pour elle d'exister.

Beaucoup auraient sans doute trouvé cela étrange. Pourquoi cette bête aux allures de poupée, dénuée de la moindre émotion, était-elle aussi obsédée par l'idée d'être un outil ? C'était pourtant d'une simplicité ridicule que c'en était absurde. La bête voulait être avec les humains même si elle n'avait besoin de personne pour survivre. Elle en avait la force.

Et pourtant...

Elle voulait être avec les autres. Elle détestait être seule. Cela allait de soi. Car personne ne trouve agréable la solitude. Seuls ceux dont l'esprit était las des autres pouvaient prétendre la désirer. Mais ceux qui étaient véritablement seuls ne l'espéraient jamais.

La bête voulait être avec quelqu'un. Mais elle ne connaissait aucun autre moyen d'y parvenir que celui de se rendre utile. Alors elle se laissait utiliser. Elle avait oublié le visage de ses parents. Elle avait perdu le souvenir de ce qui avait précédé une certaine période de son existence. Elle ne se rappelait plus rien.

Rien, hormis la violence et la servitude. C'était la seule chose gravée en elle. Ou plutôt... c'était tout ce qui avait fini par s'y graver.

Si on lui avait appris une autre façon d'exister, sans doute aurait-elle été différente. Mais ce ne fut pas le cas. La bête ignorait encore ce qui l'attendait.

— Je ne lui ai pas donné de nom.

Une voix retentit.

— On l'appelait juste « Toi ».

Le sac s'ouvrit.

La lumière extérieure qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps lui inonda les yeux.

Elle ferma les paupières un instant...

Puis, elle fit ce qu'elle savait faire de mieux, attendre qu'on lui donne un ordre.

Des orbes bleus s'ouvrirent.

Il faisait complètement noir. Son champ de vision était plongé dans l'obscurité la plus totale, et l'air était glacé. Pourtant, le corps de la bête brûlait d'une chaleur étouffante. Une moiteur bien poisseuse enveloppait tout son être, lui donnant l'impression de se transformer en un immense bloc de plomb.

— Violet.

Soudainement, une lumière perça l'obscurité. C'était parce que la personne qui venait de parler avait allumé une lampe. Mais aussi parce que cet homme lui-même semblait briller, puisqu'il était la seule et unique lumière de la bête. Sa large main se posa sur son front, puis glissa dans ses cheveux trempés de sueur, comme pour en démêler les mèches collées par la fièvre. Un grésillement sourd résonna dans la poitrine de la bête.

— Major...

La bête avait reçu un nom, découvert la protection et appris à parler.

— La fièvre... ne baisse toujours pas. Tu peux boire un peu d'eau ?

Ce qui fit naître un attachement.

— Je vous prie de m'excuser.

La bête avait absorbé tant de choses sous l'influence de son maître. Ses valeurs s'étaient forgées à partir de lui.

— Tu n'as pas à le faire. Tu as trop forcé lors de la dernière bataille... C'est ma faute.

Sans son maître, même respirer lui semblait difficile à présent.

— Je ne suis qu'un outil, après tout.

Elle voulait vivre pour lui.

— Je pense que vous devriez m'utiliser, encore et encore, jusqu'à ce que je sois brisée.

Et mourir pour lui.

— Par conséquent, me réparer est inutile.

Une dépendance féroce rongeait son corps.

— Tu es humaine. Quand on est fiévreux, on a besoin de repos. Et parfois, on a besoin d'être soigné.

Sa voix était douce, mais ferme.

— Je t'ai toujours supervisée de cette manière, depuis notre première rencontre. Alors, évidemment, je dois prendre soin de toi.

Tout était de sa faute.

Il avait été le premier à reconnaître cette bête à la crinière d'or et aux yeux bleus comme une fille.

— N'avez-vous aucune requête ? Quelque chose que je puisse accomplir dans cet état ?

Un objet à protéger, une bête sauvage à surveiller, une arme à manier... Il avait bien défini chaque catégorie et faisait usage de la bête de manière adéquate.

— Que tu guérisses, Violet.

Et parmi toutes les choses qu'il aurait pu ressentir...

Il en vint à l'aimer.

Des orbes bleus s'ouvrirent.

Des larmes débordaient des yeux de la bête. Sa vision était brouillée. Elle cligna des paupières, tentant d'expulser cette mer salée qui naissait en elle, en vain.

— Violet, arrête.

La bête pleurait. De larges larmes coulaient sur son visage. Elle sanglotait alors qu'elle n'avait jamais pleuré auparavant.

— ...aime.

Son maître était grièvement blessé et elle n'avait pas réussi à le protéger malgré la bonne exécution de ses ordres. Mais c'était précisément pour cela qu'elle n'avait pas pu le sauver. Pour la bête, son maître était plus important que cette mission.

— ...aime.

Parce qu'elle tenait à lui, elle avait voulu mener à bien cette mission. Puisque sa vie lui appartenait, elle avait fait de la mission une priorité. Mais cela n'avait plus aucun sens.

— Je t'aime ! Je ne veux pas te laisser mourir ! Violet ! Vis, je t'en prie !!

Cela n'avait aucun sens. Aucun.

Tout était vide de signification. Même sa propre existence ne signifiait plus rien.

— Je t'aime.

Pourquoi ? Pourquoi disait-il cela ? Pourquoi à cet instant précis ?

— Je t'aime, Violet.

La bête tenta de comprendre les mots que son maître venait de murmurer.

Elle n'y parvenait pas.

— Violet...

Elle ne comprenait pas.

Elle ne pouvait saisir ni la portée de ces paroles, ni les raisons qui poussaient son maître à les prononcer.

— Tu m'écoutes, Violet ?

... Ne sont-ce pas là des mots particuliers ? Des mots que je ne devrais pas entendre et que vous ne devriez pas me dire ? Alors pourquoi dire la chose ?

— Je t'aime.

Pourquoi m'avoir utilisée ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous sauve ?

— Je t'aime.

Pourquoi, pourquoi, pourquoi, pourquoi, pourquoi, pourquoi, pourquoi ?

— Je t'aime, Violet.

Elle ne comprenait pas.

Elle ne comprenait plus rien.

Ni son maître.

Ni ce monde.

Ni ces mots murmurés à son encontre.

Et ainsi, la bête hurla en pleurant.

Elle hurla vers son unique maître

L'être le plus irremplaçable au monde pour elle.

— Qu'est-ce que "l'amour" ?

Ironiquement, ce fut à cet instant précis que la bête accepta l'amour pour la première fois...

... et qu'elle devint une personne.

Les histoires prennent fin un jour, dès lors qu'elles commencent. En gardant cela à l'esprit, s'attacher à soi, aux autres ou à quoi que ce soit dans ce monde pouvait sembler vain. Il en allait de même pour l'ardeur des cœur, embrasé avec fougue, ou pour ces pleurs avides. Tout finirait par disparaître comme un songe. L'on pouvait même en venir à penser que fournir le moindre effort était dénué de sens.

Pourtant, tout avait bien commencé.

Né sous l'effet d'un quelconque signal, chacun se mettait à respirer, à ouvrir les yeux, à apprendre à parler, à découvrir comment marcher, à venir à comprendre ce qu'était l'amour. Chacun en recevait. Se rendait compte qu'il s'agissait d'un mal, et choisissait soit de l'arrêter, soit de le perpétuer. Personne n'apprenait comment guérir de la chose. Certains ne l'acceptaient même jamais, pas une seule fois.

Quelles que fussent les circonstances, nul n'était autorisé à s'arrêter tant qu'il faisait partie de cette histoire, de ce monde. Vivre, c'était être perpétuellement confronté à la mort. Mais lorsque le matin survenait, la nuit suivait. Alors que la faim s'effaçait, le sommeil invitait au repos.

Même après avoir perdu l'amour, les êtres humains continuaient à le désirer. Mais le monde, les yeux baissés dans une douce résignation, laisse pourtant éclore un nouvel éclat.

Splendeur et destruction coexistaient, se manifestant de concert.

L'éternité n'existe pas, mais les choses poursuivaient leur cours.

L'histoire continuait et le monde tournait toujours même si sa fin était inéluctable.

Mais même sans vous, le matin allait se lever...

Des orbes bleus s'ouvrirent.

Des pétales de fleurs violettes virevoltèrent doucement devant son regard avant de s'éloigner. Ils la frôlèrent, effleurant sa peau avec une caresse presque chatouilleuse avant de s'évanouirent. Les illusions du passé, surgissant à la surface, se dissipèrent lentement. Son état de bête sauvage. Son être ayant reçu un nom. Tout son passé se dissolvait dans la réalité, la ramenant au présent. Ici, il n'y avait ni bête, ni l'homme qu'elle appelait autrefois « Major ».

Une barque dérivait avec lenteur sur un large fleuve, portant en son sein une poupée de souvenirs automatiques. Le batelier, coiffé d'un large chapeau, manœuvrait son embarcation avec une dextérité remarquable. Suffisamment remarquable pour lui offrir cette rencontre fortuite avec son passé. C'était, sans aucun doute, un batelier d'exception.

La jeune fille, Violet, Violet Evergarden, était en quête de quelqu'un.

Chaque fois qu'elle ouvrait les yeux, elle se retrouvait inévitablement à chercher. Chercher celui qui lui avait tout donné avant de disparaître. Chercher celui qu'elle avait tant blessé sans jamais parvenir à le protéger.

Bien entendu, il n'était nulle part en vue. Il ne pouvait être en un tel lieu. Elle le savait. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de chercher. Son maître bien-aimé était censé être mort depuis longtemps, et pourtant... Elle continuait à le chercher. Même une simple apparition lui suffirait. Elle voulait juste le voir, une dernière fois.

Malgré son absence, le monde s'était animé à nouveau, vibrant de couleurs. Violet devait vivre dans ce monde-là. Elle devait survivre dans cet enfer renouvelé. Elle ne pouvait plus recevoir d'ordres. Plus poursuivre son ombre. Il y avait des limites à ce qu'elle pouvait accomplir.

On lui disait qu'elle devait avancer. Mais avancer était une épreuve bien plus ardue qu'ils ne le comprenaient. Violet avait reçu l'ordre de vivre. Et conformément à cet ordre, sans chercher à mourir, elle survivait. Brisée.

— Milady, que cherchez-vous ?

À cette période, Violet n'était pas encore pleinement humaine.

Chapitre premier

Rose et la poupée de souvenirs automatiques

— Attendez !

Les rubans rouge sombre nouant ses cheveux d'or. Les plis de sa robe blanche ornée d'un nœud de ruban. L'ombre légère de son ombrelle bleu pâle. Comme dans un jeu espiègle, tout flottait au gré du vent.

Attendez-moi !

Respirer m'était douloureux. Les fleurs des jacarandas obstruaient mon champ de vision. Leur éclat effaçait tout ce qui m'entourait. Mais elles n'étaient qu'un obstacle. Ce n'était pas elles que je désirais.

S'il vous plaît, attendez-moi !

Les larmes me montèrent aux yeux. Je ne saurais dire si elles étaient nées de la tristesse, du soulagement ou de la frustration. Je ne comprenais plus rien. Que faisais-je ? Je l'ignorais. L'avais-je seulement jamais su ? Je ne m'étais même pas rendu compte de ma souffrance.

Attendez !

Mais il y avait une chose dont j'avais l'intime conviction.

— Violet, attendez-moi !

Je voulais qu'elle ne m'oublie pas.

Voilà tout.

Ne me laissez pas derrière !

C'était le printemps. Et parmi les quatre saisons, c'était la plus belle.

Je l'avais rencontrée pour la première fois à l'époque où les lilas étaient en fleurs. Léger, insaisissable, leur ballet effleurait les cieux. C'était une saison où les pétales violets dansaient dans l'air. Le printemps était pour ainsi dire une saison de renouveau.

Je me demandais quelle couleur venait à l'esprit des gens lorsqu'on évoquait le printemps. La réponse devait varier selon l'endroit où ils vivaient. Les terres en altitude se parsemaient de cerisiers aux pétales roses.

Une certaine contrée était, disait-on, teintée du blanc immaculé des bougainvilliers. Ailleurs, le réveil du printemps prenait la forme de tiges vertes s'extirpant de la neige en train de fondre.

Mais pour moi, le printemps évoquait les jacarandas.

Le Fleuve Jacaranda serpentait à travers les montagnes de la région d'Arthur, au sud-ouest du continent. C'était un cours d'eau imposant, bordé de montagnes abruptes dressées comme des géants. Son nom lui venait des jacarandas plantés sur ses rives, qui, lors de la floraison, teintaient la surface du fleuve d'un violet éclatant.

Les arbres ordinaires tendaient leurs branches, leurs fruits et leurs feuilles vers le sol. Mais les fleurs de jacaranda, elles, s'épanouissaient vers le ciel, telle une main serrant un bouquet. Un seul de ces arbres en fleur suffisait à émerveiller le regard. Lorsqu'ils s'alignaient par dizaines, le spectacle en devenait merveilleux. Le ciel était d'un bleu limpide. La terre, une brume pourpre. Même le divin, contemplant cette scène depuis les cieux, ne saurait retenir un soupir.

De nombreuses petites communautés vivaient aux abords du Fleuve Jacaranda, et l'unique façon d'accéder aux villages était de voyager par bateau. C'est pourquoi les habitants du coin devenaient souvent marins de profession. Le salaire n'était pas exceptionnel, mais il permettait de subsister sans crainte de la faim.

Au printemps, les voyageurs affluaient des quatre coins du continent pour admirer les jacarandas en fleurs. Et même hors saison, la demande restait

constante. Je savais alors que je ne manquerais jamais de travail. Dans ce monde, au sein de cette petite histoire qui est la mienne, j'ai fait sa rencontre.

— Excusez-moi. J'ai entendu dire qu'il y avait un village plus loin. Est-il possible de traverser le fleuve ?

Un corps étranger était apparu dans ce monde minuscule qui m'appartenait.

— Bonjour. Oui, je m'y rends souvent. Voici mes tarifs, et le paiement se fait à l'avance.

Son nom allait bientôt résonner dans tout le milieu, mais à cette époque, elle n'était encore qu'une jeune poupée commençant à peine à parcourir le monde.

— Cela ne me dérange pas. Ce sera fait avec plaisir.

— Nous avons l'habitude d'inscrire le nom de nos clients dans un registre. Pourriez-vous me donner le vôtre ?

C'est ainsi que je fis sa connaissance.

— Je suis Violet Evergarden.

À vrai dire, c'était le genre de personne capable de figer le temps d'autrui ne serait-ce qu'un instant afin que l'on s'adonne à la fascination. Cet embarcadère était bondé au printemps. De nombreux voyageurs s'y pressaient, et parmi eux, je pouvais voir plusieurs hommes et femmes d'une grande beauté venus pour le tourisme. Pourtant, elle n'était semblable à aucun d'entre eux.

Quel que fût le décor derrière, elle restait un élément incongru. Qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil, qu'on soit en hiver ou au printemps... Peu importe ce dont le monde était revêtu, il était impossible de ne pas poser les yeux sur elle.

Et ce n'était pas simplement une question de beauté. Elle ne dégageait pas le même parfum que les autres êtres vivants.

C'était similaire à la sensation que j'avais eue en voyant un cerf dans la montagne pour la première fois.

Oui, une bête sauvage. Une magnifique bête sauvage. Si un animal aussi splendide surgissait soudainement sous les yeux de quelqu'un, il était naturel

qu'il soit captivé, incapable de détourner le regard. Celle-ci avait les yeux d'un bleu profond, contrastant avec sa crinière dorée.

— Ravie de faire votre connaissance.

— Ah... oui.

Sa voix était cristalline et ses gestes, empreints d'élégance.

— Ai-je quelque chose sur moi ?

— Non, non, rien du tout. Absolument rien.

Elle était entourée de mystères que nul ne pouvait approcher si aisément.

Sa tenue y était peut-être pour quelque chose. Elle était habillée d'une manière inhabituelle pour cette région. Une veste d'un bleu prussien, une robe blanche à noeud lavallière, et des bottes cacao flambant neuves. Pour couronner le tout, une broche d'émeraude brillait d'un éclat vif au creux du ruban.

Dans mon enfance, je n'avais possédé qu'un seul jouet qui lui ressemblait vaguement. Cette jeune femme était littéralement une poupée. Et, pour ne rien arranger, son nom lui allait tellement à ravir que j'allais presque m'oublier dans un fredonnement.

— Miss Violet Evergarden. V...Veuillez monter à bord, je vous prie.

C'était un joli nom, digne d'une comédienne. Bien que je n'aie jamais assisté à une pièce de théâtre.

— Merci infiniment pour votre confiance. Je suis le batelier le plus sûr des environs. Je me prénomme Boater Valentine.

Une fois le nom inscrit et la somme perçue, mon travail commença. Les passagers, quels qu'ils soient, montraient toujours une certaine appréhension avant d'embarquer. Violet, elle, n'avait pas ce genre de retenue. Sans un bruit, elle monta à bord, prit place rapidement avant d'adopter une posture attentiste et pensante, parée pour le départ. Contemplant la danse des fleurs de jacaranda portées par le vent, elle ferma doucement les yeux. C'était une journée portée par un doux soleil et un vent agréable. Peut-être que le sommeil l'avait gagnée.

Un silence paisible s'installa.

Je pensai un instant à la laisser tranquille. Mais peut-être que les pétales flottants l'avaient effleurée, car elle ouvrit soudainement ses orbes bleus. Le paysage n'avait pourtant pas changé. Et pourtant, elle regardait autour d'elle, comme si elle cherchait quelqu'un.

— Miss, que cherchez-vous ?

À mes mots, Violet tourna la tête dans un mouvement vif, presque semblable à celui d'un petit animal. Un court instant s'écoula avant qu'une voix, basse et retenue, ne brise à peine le silence.

— Ce n'est rien.

Elle semblait... un peu mélancolique. Elle avait l'air également peu communicative, alors elle n'allait sûrement pas continuer la conversation. Mais voulant changer d'atmosphère, je continuai à parler.

— Vous vous avez de la chance. C'est le meilleur moment pour les voir. Les jacarandas.

— Vraiment ?

C'était une fille un peu étrange. Sa manière de parler manquait d'émotion.

— C'est là où je fais mon chiffre. Une fois cette période passée, plus personne ne vient dans cette région reculée. C'est mon occupation principale, mais beaucoup s'engagent comme passeurs de manière saisonnière. Une fois le printemps terminé, ils se consacrent à l'agriculture. Miss, vous n'avez pas l'air d'être ici pour le tourisme. Est-ce pour le travail ?

— Oui.

— Un travail en lien avec les bateaux ?

— Non.

— Ah, raté alors. Parce que vous ne semblez pas troublée par les secousses, alors j'ai pensé que vous y étiez habituée.

— C'est l'impression que je donne ?

Après cet échange, Violet cessa enfin de regarder au loin, déportant son regard vers moi.

— Oui. On dirait que vous n'avez peur de rien.

Le silence s'installa.

Plutôt que de m'ignorer, elle semblait éprouver des difficultés à choisir ses mots. Jusqu'à ce que cette beauté énigmatique parle enfin, je continuai à fendre l'eau avec mes rames. Peut-être à cause du poids de ses bagages, la propulsion était plus lente que prévu. C'était une jeune femme svelte en tout point, alors c'était sûrement à cause de ses affaires que je peinais autant.

D'ailleurs, un faible grincement se faisait entendre chaque fois qu'elle bougeait. Peut-être transportait-elle un objet imposant.

— Vous avez raison. J'ai servi dans la marine, alors...

Oups, la conversation reprend.

— Votre famille est dans l'armée ?

— Non, seulement moi. J'ai fini ensuite à l'armée de terre. Mais avant cela, je fus au service d'un officier de la marine.

Sa réponse était énigmatique et son profil dégageait une certaine froideur. Sa manière de parler correspondait parfaitement à une beauté mystérieuse. Je trouvais cette cliente étrange, voire un peu effrayante, mais je laissai ma curiosité prendre le dessus un peu plus. Je n'avais jamais quitté cette région, alors j'aimais discuter avec les clients.

— On imagine difficilement quelqu'un comme vous à l'armée.

Elle ne semblait pas comprendre ce que « quelqu'un comme vous » signifiait. Cette impression se refléta légèrement dans son expression. Je transportais beaucoup de passagers, alors j'avais mes propres théories sur eux. L'on pouvait dire que je faisais de la philosophie, même si les étudiants des grandes écoles me riraient sûrement au nez en entendant la chose.

Mais les émotions des gens transparaissaient dans la façon dont ils clignaient des yeux, ouvraient la bouche ou modulaient leur voix. Cette demoiselle était peu expressive, mais je pouvais les percevoir. J'étais un expert en observation.

— Est-ce que cela vous incommode lorsque les gens vous courtisent ?

Par curiosité, je posai la question. Violet eut à nouveau une expression interrogative. Mais après un instant, elle cligna des yeux comme si elle venait de trouver une réponse et m'en donna une originale.

— Durant mes voyages, il arrive que des personnes me demandent de devenir leur garde du corps après les avoir sauvées. Mais en tant que poupée de souvenirs automatiques, je décline toujours poliment.

Je parlais d'un point de vue romantique bien sûr alors ce n'était pas la réponse que j'attendais. Quelle étrange poupée. Quelle étrange fille.

Si j'étais né avec un tel visage, ma vie aurait été merveilleuse.

Lors d'une première rencontre, les yeux se posaient avant tout sur l'apparence d'une personne. Tout le monde a un type de visage favori n'est-ce pas ? Sans m'en rendre compte, je comparai son apparence à la mienne. Peut-être parce que je portais toujours un grand chapeau de paille pour éviter les coups de soleil, mes cheveux étaient sûrement aplatis en dessous.

Même sans mon chapeau, mes cheveux d'un blond platine renvoiaient à un vieil homme grisonnant. Pourtant, les filles de mon âge resplendissaient tellement. Et moi, qu'étais-je au juste ? Être dans le même espace qu'elles m'embarrassait au plus haut point. Non. Mieux valait ne pas y penser. Je devais servir la cliente. Je devais juste me concentrer là-dessus.

— C'est magnifique ici, n'est-ce pas ? Les fleurs de jacaranda.

— Jacaranda...

— Ah, ils vendent des fruits sur ce bateau. Voulez-vous en acheter ?

— Non.

— Je parle trop ? Ah, regardez ! Cet oiseau est très rare. Vous voyez comme sa couleur vire à l'émeraude ? On l'appelle « l'oiseau-gemme ». Les plumes qu'il perd sont pour moi des trésors.

— Il est magnifique.

— Je trouve aussi ! Je pense qu'on pourrait bien s'entendre. Que faites-vous habituellement pour passer le temps ?

Durant notre court trajet en bateau, Violet me raconta les choses suivantes :

- Elle travaillait pour une certaine compagnie postale d'un pays militaire situé au sud lointain, Leidenschaftlich.
- Elle était une poupée de souvenirs automatiques encore novice.
- C'était la première fois qu'elle venait en mission en ces terres.
- Avant d'arriver ici, elle avait chassé deux groupes de bandits.
- Son patron lui avait demandé de lui ramener des spécialités locales.

Et c'était tout. Elle avait beaucoup d'histoires sur son patron.

— Alors, le président et ses employés sont proches chez vous, hein.

— Vous trouvez ? Non, vous avez raison. Notre société vient tout juste d'être fondée, et il y a peu d'employés. Quand une unité est petite, la distance entre ses membres et son commandant se réduit naturellement. Oui, pour quelqu'un comme moi, dont les origines sont inconnues, c'est une personne d'une grande bonté.

— Vous n'avez pas besoin de parler comme ça de vous-même...

— C'est la vérité. Je suis orpheline et j'ignore où je suis née.

J'ajoutai "orpheline" aux informations que j'avais sur Violet. Je pensai que les événements qu'elle avait traversés imprégnait l'aura qui émanait d'elle. Était-ce pour cela qu'elle semblait quelque peu solitaire ?

— Mais à présent, j'ai des gens qui veillent sur moi.

— Votre patron.

— Oui. Et un couple de personnes âgées bienveillantes aussi.

— Ah, tant mieux. C'est toujours mieux d'avoir quelqu'un avec soi. Donc, vous avez quitté l'armée à la fin de la guerre avant de trouver un nouveau travail et une nouvelle famille, c'est bien ça ?

— Oui.

— Mer calme et vent favorable pour vous alors.

— Non.

Alors que j'essayais d'apporter une note positive, elle rejeta la chose.

— J'ai beaucoup de problèmes.

Un léger pli se forma entre les sourcils de Violet.

— Je ne sais pas encore si j'ai les aptitudes pour être une poupée. J'ai reçu une bonne éducation, j'ai étudié les langues et bien d'autres choses, mais la théorie est ce qu'elle est. Je suis toujours en capacité de combattre, mais ce n'est pas le cœur du métier.

Sa voix perdit un peu de sa force sur la fin.

— Comment travaillez-vous alors ?

Je posai la question avec une inquiétude sincère. Après tout, c'était une poupée de souvenirs automatiques. J'avais rencontré toutes sortes de clients, mais c'était la première fois que j'en transportais une. C'était un métier où l'on utilisait l'écriture comme une arme pour parcourir le monde. J'avais entendu dire que de nombreuses femmes faisaient ce travail, mais jamais je n'aurais imaginé qu'une fille de mon âge puisse en faire partie. Peut-être qu'en ce moment même, elle écrivait pour une princesse étrangère... pendant que moi, je ne faisais que ramer sur un fleuve.

— Des phrases toutes faites existent. Il suffit de les mémoriser et de les agglomérer afin qu'une lettre prenne forme.

— Hm, hm, je vois.

— Mais aller jusqu'à faire appel à une poupée de souvenirs automatiques suggère qu'il faut aller bien au-delà de cela. Si nous ne répondons pas aux attentes du client, nous échouons en tant qu'outil. C'est pourquoi, une fois que nous avons reçu la demande, nous suggérons plusieurs formulations, nous choisissons la meilleure et nous acceptons les demandes supplémentaires s'il y en a avant de répéter le processus. Mais il y aussi des moments où mes capacités ne suffisent pas...

— Vous parlez d'un contenu que vous ne pouvez pas écrire ?

— N'importe quelle lettre peut être rédigée à un certain degré, tant que l'on a le temps. Après tout, c'est une question de combinaison.

Cependant, je ne suis pas douée pour l'art de la conversation. Je peine à égayer mes clients alors on me dit souvent que je suis ennuyeuse ou froide. Il n'est pas rare qu'on finisse par me renvoyer.

Elle m'avait convaincu d'une certaine manière J'étais terriblement désolé pour elle. Mais il était vrai que quelqu'un aurait peut-être du mal à composer une lettre d'une manière plaisante avec elle. Si on l'engageait pour du contenu sérieux, c'était une autre histoire.

— De plus, nous devons généralement comprendre les circonstances dans lesquelles nos clients se trouvent. Voyons voir... C'est un peu comme approcher une personne blessée. Je suis donc censée rédiger ce genre de lettres, mais je ne comprends pas encore comment en faire une bonne. Alors il m'est difficile d'affirmer que je peux y parvenir. Voilà pourquoi je remets en doute mes aptitudes. Je me demande sans cesse si j'ai vraiment le droit de travailler dans ces conditions.

Peut-être parce qu'elle réfléchissait un peu trop, Violet finit par dire quelque chose d'incompréhensible :

— Il aurait été plus logique que notre président devienne une poupée de souvenirs automatiques.

N'était-ce pas le rôle d'un président de gérer l'entreprise ? Mais pour que Violet dise cela à son sujet, cet homme devait être quelqu'un d'extrêmement attentif aux autres. Dans le fil de la conversation, je tentai de poser la question qui m'intéressait le plus.

— E-Et pour les lettres d'amour ? Ça se passe comment par exemple.

— Les lettres d'amour ?

— Oui.

C'était un sujet crucial pour quelqu'un comme moi qui n'avais jamais eu la moindre expérience dans ce domaine depuis la naissance.

— C'est aussi une question de combinaison. On insère des vers de poèmes célèbres ou des paroles de chansons. Les classiques du roman d'amour sont de précieuses ressources, car il y a moult figures de style.

Je reçus une réponse bien plus directe que prévu. Comme des légumes bouillis, n'ayant pour saveur que la leur. Mes épaules s'affaissèrent. J'avais espéré qu'elle me dise s'inspirer de ses propres expériences amoureuses. Mais Violet tenait plus du rat de bibliothèque qu'autre chose. J'eus un peu honte de moi. Je repris alors la conversation sous un autre angle.

— Ce doit être bien difficile d'avoir un premier travail traitant de choses que vous ne maîtrisez guère.

À ces mots, Violet baissa le regard et répondit :

— Non. Nous avons une poupée de souvenirs automatiques pleine de vie et enjouée. Mon exact opposé. C'est elle qui est chargée des cas que je viens d'évoquer. En revanche, un grand nombre de demandes concernent des transcriptions qui ne sont pas des lettres, mais plutôt des factures ou des contrats, ou des cas nécessitant une écriture rapide. Décrire exactement ce que je vois est mon domaine de compétence.

— Je vois, c'est une question de placer la bonne personne au bon endroit. Votre patron gère bien son entreprise. Donc vous vous en sortez comme ça, plus ou moins.

— Oui. Mais c'est mon premier voyage d'affaires.

— P-Premier !

Ma voix me trahit.

— Oui, mon premier.

C'était donc sa toute première mission à l'extérieur et j'avais l'honneur de la transporter. J'avais l'impression de participer à l'avènement d'une histoire grandiose. Mon cœur s'emballa légèrement.

— Ça doit être stressant, non ?

J'espérais la voir répondre par l'affirmative, mais c'était moi qui étais en stress.

— Vous allez vous en sortir ?

Mais Violet n'avait pas l'air d'aller bien.

— Lors de déplacements, la tâche doit être terminée sur place alors il faut être vif. Je ne peux pas utiliser les méthodes que j'employais jusqu'à présent, comme prendre mon temps pour écrire ou gagner du temps en sacrifiant sommeil et repas.

C'était peut-être pour cela qu'elle paraissait si exténuée. Mais j'étais choqué. Nous, les bateliers, si nous ne voulions pas sortir en mer, nous refusions les trajets, même s'il y avait de la demande. C'était un travail où il fallait des clients, mais c'était nous qui décidions de les prendre ou non.

D'ailleurs, je ne laissais jamais remonter dans ma barque une personne qui s'était mal comportée, même si elle me suppliait. Et surtout... ne pas manger était impensable. Personne ne pouvait ramer en ayant faim ou en étant épuisé.

— Vous devez manger tout de même... C'est le plus important, non ? Et vous devez dormir aussi !

— Le plus important est d'accomplir mes missions.



Je pouvais plus ou moins comprendre pourquoi son patron se souciait autant d'elle. En tant qu'ex-militaire, elle ne parvenait pas à s'habituer à une vie tranquille. Et le travail qu'elle avait trouvé exigeait des émotions qu'elle ne possédait pas, alors elle comblait ce manque par la connaissance et l'effort. C'était dangereux.

— Mais prendre soin de votre santé fait aussi partie du travail.

Violet baissa ses longs cils dorés. Mes paroles lui donnèrent sûrement matière à réflexion.

— Comme je le pensais, je m'en sortais bien mieux lorsque j'étais soldat.

Elle murmura ces mots qui me prirent de court. Tout en caressant sa broche d'émeraude, elle posa sur elle un regard ardent.

— Pourquoi ?

— Quand j'étais dans l'armée, tout ce que j'avais à faire, c'était poursuivre une seule personne et la protéger. J'étais toujours à la recherche d'un adulte à suivre.

Comment étais-je censé décrire cette fille ?

— J'avais trouvé le meilleur maître qui soit, et je vivais pour le servir.

Elle n'était pas simplement sincère, mais franche. Comme une enfant candide.

— Ça aurait été formidable si cela avait pu durer éternellement.

C'est pour cela que...

— C'était quelqu'un d'important pour vous.

...son honnêteté transparaissait.

— Plus que tout au monde.

Ses mots n'avaient probablement aucune trace de mensonge.

— Ah oui...

Elle était vraiment séparée de quelqu'un de vital à ses yeux ce qui la faisait en quelque sorte perdre courage.

— Mais la guerre a pris fin, et tout a changé. Les choses sont différentes maintenant. J'ai été séparée de mon maître, et je dois voyager seule à travers le monde, avec pour seules armes mes mots et mes plumes.

Mon pays était une terre prospère qui ne s'était pas impliquée dans la guerre continentale. Depuis ma naissance, je n'avais jamais été enrôlé. Je n'avais rien à répondre à ses paroles alors que j'avais posé tant de questions par curiosité. Quel genre de personne étais-je, au juste ?

— Euh... hum, puis-je dire quelque chose ?

Je voulais lui remonter le moral. Mais je ne savais pas comment faire. Alors que j'hésitais, Violet secoua la tête.

— Je suis désolée...

Elle se mit à s'excuser sans raison apparente, me laissant encore plus perdue.

— J'ai trop parlé. Pardonnez-moi pour cette pollution sonore.

— Pourquoi ? Vous n'avez rien fait de mal.

— On me dit de ne pas parler trop en détail de mon passé.

— M-Mais ce n'est pas grave, non ?

— Je dois obéir aux ordres.

— Mais...

— Je vous prie d'accepter mes excuses. Je ne voulais pas vous perturber alors que vous êtes en plein travail.

— M-Mais...

— Veuillez encore accepter mes excuses.

— Mais vous n'avez rien fait de mal. Je ne suis que votre passeur et vous ma passagère. Nous n'allons pas nous revoir ailleurs dans tous les cas.

À nouveau, les mots dépassèrent ma pensée. Je me sentis légèrement troublé. Après tout, elle s'excusait alors qu'elle s'était simplement contentée de répondre à mes questions insistantes. Alors qu'elle portait un fardeau si lourd qu'il avait fini par lui échapper devant un étranger comme moi.

— Une fois que vous descendrez de cette barque, nous n'aurons aucun moyen de savoir ce qu'il adviendra de l'autre. Alors, n'y pensez plus.

C'est parce que je l'avais tant questionnée que ce qu'elle contenait en elle avait débordé.

— Il n'y a pas de mal.

Il y avait quelque chose que je pouvais dire, justement parce que j'étais un batelier d'une région reculée.

— Ce n'est rien, vraiment.

J'affirmai cela avec force, voulant apaiser ces yeux vacillants et cette incertitude qu'elle dégageait. Si ça se trouve, j'avais même haleté bruyamment sous l'émotion sans m'en rendre compte. Violet me fixa. Au vu de sa tête, on avait l'impression qu'elle venait de sortir d'un rêve. Puis, elle hocha humblement la tête.

— D'accord.

Même si elle ne l'avait fait qu'une seule fois, quelques dizaines de secondes plus tard, elle hocha à nouveau la tête et répéta :

— D'accord.

Après cela, nous atteignîmes finalement la rive sans parler davantage. D'après ce que j'avais entendu, le client de Violet était M. Lockhart, un vieil homme connu pour sa richesse même au sein de communauté. Il était déjà très âgé, et on disait qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre.

— Suivez cette route, ce sera tout droit. Vous apercevrez le village au bout d'un moment. La maison de M. Lockhart se situe sur la plus haute colline. Elle a un toit blanc. Les maisons voisines sont toutes extravagantes aussi, alors ne vous trompez pas.

— Très bien.

— Pour le retour ! Si vous souhaitez également rentrer avec moi, n'hésitez surtout pas à me faire venir.

— Oui, M. Valentine.

Peut-être parce que je lui avais proposé la chose, Violet me chercha pour le retour. Après avoir écouté son histoire, elle ne me semblait plus tout à fait une étrangère. Après avoir intimidé et dispersé les autres bateliers qui tentaient de la prendre comme cliente, je m'adressai à elle.

— Alors, cette mission ? Tout s'est bien déroulé ?

— Je ne saurais dire.

Ce fut le silence.

— Au début, il m'a crié dessus. Puis il a froissé les lettres que j'écrivais les unes après les autres avant de les jeter.

— Mais c'est horrible.

— Mais après avoir proposé vingt-trois améliorations, il a stipulé avoir été vaincu par ma persévérance. Il a donc fini par accepter mes services.

— Miss Violet, en réalité vous êtes dotée d'un fort esprit compétitif.

D'après ce que j'avais entendu des habitants du quartier, M. Lockhart était un vieil homme acariâtre qui, excédé par son combat contre la maladie, engageait des gens pour le simple plaisir de les pousser à la démission.

Une vraie plaie, exactement le genre de personne avec qui je ne voulais jamais traiter. Finalement, le fait que Violet n'ait eu affaire à lui qu'une seule fois était une bénédiction déguisée.

Mais quelques mois plus tard...

— Je pars rédiger des lettres pour le petit-fils de M. Lockhart pendant quelques mois.

Elle revint me trouver avec un sac de voyage à la main. À partir de ce moment, nos interactions continuèrent. Je ne savais pas comment qualifier mon lien avec Violet. Nous n'étions pas amis. Nous ne nous voyions que pour des raisons professionnelles, et je ne croisais Violet que lorsqu'elle venait pour le travail.

— Comment ça se passe, depuis ? Les affaires marchent bien ?

Nous sommes en hors saison, alors j'ai pas mal de temps libre.

— Les entreprises postales évitent d'empiéter sur le secteur des autres. Nous, poupées de souvenirs automatiques, recevons généralement des demandes venant des environs de nos sociétés, mais le nombre de voyages d'affaires augmente. Difficile de dire si c'est rentable ou non, mais notre président consulte son registre comptable chaque jour.

Étant tous deux dans un métier de service, nous avions des préoccupations en commun. Cela me faisait plaisir.

— Mon porte-monnaie se vide aussi énormément hors saison. Bon, je peux survivre avec ce que j'économise au printemps, mais si je veux quelque chose de cher, je dois trouver un autre métier.

— Un autre métier... M. Valentine, depuis combien d'années êtes-vous batelier ?

Je me remémorais toutes ces années passées et mon parcours professionnel.

— Euh...

Je rame depuis deux ans, mais avant ça, j'étais un genre de touche-à-tout. Je travaillais dans un verger, je m'occupais des bébés des autres, je faisais le ménage et la lessive, j'effectuais des courses, et j'ai même été apprenti dans la cuisine d'un restaurant.

— C'est effectivement bien diversifié.

— Ma famille est pauvre.

Mon père et ma mère sont accros aux jeux d'argent. On est si pauvres qu'on ne peut pas survivre si on ne travaille pas tous. J'avais huit ans quand ils m'ont dit que je devais trouver un travail, parce que nos finances allaient mal.

— C'est admirable pour quelqu'un d'aussi jeune.

— Non, Miss Violet, vous devez avoir le même âge que moi, non ? Quel âge avez-vous au juste ?

Peut-être étions-nous réellement liés par le destin, car j'étais toujours en train de travailler quand elle venait dans ces contrées.

— Miss Violet ! Si ce n'est pas ma très chère Miss Violet... !

— M. Valentine. Je vous cherchais.

— A-Ah oui ?

— Oui. Vous m'aviez dit de vous appeler lors de notre première rencontre. Je l'ai aussi fait la dernière fois. Pouvez-vous sortir votre barque aujourd'hui ?

— Bien sûr ! A-attendez, je peux vous reposer la question ? Vous me cherchiez vraiment ?

— Oui.

— Je suis vraiment trop heureux ! À chaque fois je me demande quand vous allez venir. Allez, allez, très chère cliente ! Montez ! J'ai des tonnes de choses à vous raconter ! A-Alors vous me cherchiez, c'est sûr ?

— Oui, c'est bien ça.

Elle avait tout d'un fil tendu à l'extrême. Mais au fil du temps, elle était devenue capable d'afficher différentes expressions.

- Vous ne savez pas sourire ?
- Non. Je ne peux pas dire que j'en ressente du mécontentement, mais... j'ai souvent ce type de remarque de la part des clients. Pour l'instant, j'essaie des méthodes physiques. M. Lockhart me tire souvent les joues. Il me suggère de m'entraîner, mais... cela n'a pas d'effet.
- Ce vieil homme vous apprend des choses bizarres... C'est bien la première fois que j'entends ce genre de chose.
- M. Valentine... vous excellez dans le sourire. Avez-vous une astuce ?
- Eeeh~, c'est juste dans ma nature insouciante.
- C'est vraiment difficile pour moi.
- Hm~, disons que c'est un secret
- Secret de réussite...
- C'est un embarcadère. Pour un jeune comme moi, travailler parmi des adultes implique d'être amical. Sinon, je ne m'en sortirais pas.
- Ah oui ?
- Oui. C'est pour ça que c'est ancré en moi. Miss Violet, vous êtes une ex-militaire, n'est-ce pas ? Sur un champ de bataille, on ne peut pas se permettre de faire preuve de nonchalance, alors c'est normal, non ?
- Mais... cela n'a plus rien à voir avec mon métier actuel.
- Hm~, essayer de s'améliorer n'est jamais une mauvaise chose. Mais, en tant que personne travaillant aussi dans le secteur du service, je ne pense pas que ce soit indispensable. Les clients obtiennent ce qu'ils recherchent en échange d'un paiement. C'est une relation équilibrée à la base. Vous n'avez pas besoin de vous abaisser plus que nécessaire. Les clients viennent naturellement vers ceux qui font du bon travail. S'ils sont sociables ou non n'entrent pas en ligne de compte.

— Vous croyez ?

— Oui. Quelqu'un qui est amical, mais incapable de faire son travail est bien plus problématique. Le fait que vous soyez devenue la poupée attitrée de M. Lockhart prouve que vous écrivez de bonnes lettres. C'est quelqu'un qui a la réputation d'être exigeant quant à ses affaires privées. Vous convenez à des personnes comme lui.

— Si c'est le cas, c'est une bonne chose.

— Ne faites pas cette tête. Dois-je moi aussi vous tirer les joues ?

À chaque nouvelle rencontre, nous avions plus de choses à nous dire. Peut-être parce que nous vivions loin l'un de l'autre.

— D'ailleurs, vous cherchez quelqu'un, n'est-ce pas ? Avez-vous trouvé des indices ?

Nos situations respectives faisaient des va-et-vient.

— Non...

— Mais les poupées de souvenirs automatiques doivent voyager dans toutes sortes d'endroits, alors il y a encore de l'espoir.

— Oui. C'est un aspect du métier que je trouve très appréciable.

— Alors Miss Violet, vous avez choisi de devenir une poupée de souvenirs automatiques pour chercher quelqu'un ?

— Non, peut-être devrais-je dire que c'est un vœu pieux. Je ne crois pas vraiment pouvoir le retrouver. Cependant...

À ce moment-là, j'avais compris la signification de cette broche.

— ... Je peux continuer à vivre avec des "Et si". Ce travail me permet de garder espoir.

C'était en rapport avec la personne importante qu'elle avait mentionnée.

— Ah oui ?

D'un ton détendu, je réfléchis à ce que cela pourrait être dans mon cas. À quoi étais-je attaché au point d'en être aussi obsédé ?

— Vous êtes mon opposé. Moi, j'attends ma famille ici.

Comme ça je pense à la barque que mon père utilisait.

— Vous vivez loin les uns des autres ?

Ou alors cette maison où nous avions tous vécu ensemble.

— Huum... Comment dire ? J'ai été envoyé dans une autre ville pour être domestique quand j'avais huit ans...et j'étais totalement convaincu que mes parents et mon grand frère vivaient encore ici.

Rien de ce à quoi j'étais attaché n'était quelque chose de tangible. C'était cette terre elle-même.

— Quand je suis revenu, il ne restait plus que notre maison. Ma famille n'était plus là.

Ce n'était pas quelque chose que je pouvais emporter avec moi.

— Ils ont peut-être déménagé ailleurs parce qu'ils détestaient la vie ici.

Violet ne fronça pas les sourcils ni ne parut perplexe. Elle se contenta de m'écouter en silence.

— Je me suis enfui de l'endroit où j'effectuais mon service de majordome alors j'ai peut-être raté leur message. Je pense qu'ils sont inquiets maintenant. Qu'ils me cherchent. Moi aussi, j'aimerais les voir venir me chercher un jour, mais je ne les vois jamais.

Je savais que ce que je disais paraissait étrange. Je ne le savais que trop bien. Il aurait été normal qu'elle me prenne pour un fou.

— M. Valentine, ne devriez-vous pas les chercher ?

Cette question toucha un point sensible au plus profond de moi. Un tout petit point. Elle me transperça précisément parce qu'elle venait d'une personne qui s'était relevée de sa souffrance et qui avançait désormais.

— Si je quitte cet endroit, ce serait problématique...

Mais Violet ne me réfuta en aucun cas en disant que j'avais tort.

— En effet, si par hasard, mon frère... non, mon père ou ma mère décidait de revenir...

Elle se contenta de murmurer une petite phrase :

— Je comprends.

Avant même de m'en rendre compte, j'avais commencé à la chercher sur le quai.

Va-t-elle venir aujourd'hui ?

Encore pas là ?

Peut-être demain.

— Ça faisait longtemps... ! Des choses ont changé ? On peut se revoir parce que M. Lockhart est encore en vie, hein.

— En effet. Le personnel de mon entreprise a encore augmenté. M. Lockhart se met en colère avec tant d'ardeur qu'on aurait du mal à croire qu'il est malade. Et vous, M. Valentine... ?

— Vous savez, ces derniers temps, j'ai commencé à étudier ! J'ai été influencé par vous. Je peux lire des mots simples, mais comme je ne suis jamais allé à l'école, j'écris très mal.

— Moi non plus, je ne savais pas écrire. Mais tant que vous vous entraînez, tout ira bien.

— Je n'ai pas assez de papier pour m'exercer à l'écriture, alors j'écris sur la terre avec une branche ces derniers jours.

— Si vous le souhaitez, utilisez ceci.

— Hein, c'est quoi ? Ç-ça a l'air cher. Je ne peux pas accepter.

— J'ai moi aussi reçu du papier et des stylos de quelqu'un de cette manière et j'ai commencé mes études. Vous pouvez les accepter.

— N-Non, impossible ! Je ne peux pas accepter une chose pareille de la part d'une cliente.

— Vous le pouvez.

Les saisons passèrent, les jours et les mois défilèrent, et l'anxiété qu'elle affichait lors de notre première rencontre s'estompait peu à peu. Sa carrière de poupée de souvenirs automatiques se voyait de plus en plus remplie.

- Ce parapluie est mignon. Il va bien avec vos vêtements.
- C'est un cadeau. Je le trouve aussi adorable.
- Une déclaration passionnée d'un client, peut-être ?
- Non, ce n'est pas ça. C'est un témoignage de gratitude pour mon travail de la part de M. Oscar, le romancier...

Bien plus vite que je ne l'aurais imaginé, elle gravissait avec élégance cet escalier éclatant.

- Heeh, un romancier. Je ne le connais pas trop, mais ça reste impressionnant. Un jour, vous finirez peut-être par travailler dans un palais royal !
- Je l'ai déjà fait.
- Hein ?
- En effet, j'ai rédigé des lettres d'amour au nom d'une princesse d'un pays nommé Drossel.

Elle devint rapidement une figure connue dans le secteur.

Comment décrire cette énergie ? Dire qu'elle était assez puissante pour faire tomber les oiseaux en plein vol serait trop étrange peut-être ? Elle était une force irrésistible qui haranguait les foules. D'une manière ou d'une autre, elle avait accompli un bond prodigieux en un clin d'œil.

Sa popularité attira encore plus de popularité, et son travail connut un développement fulgurant. Il y avait d'autres personnes exceptionnelles sur les docks, mais cela ne s'obtenait pas sans effort. Cependant... les efforts de Violet ne semblaient pas mus par une ambition ou un idéal. Ceux qui poursuivaient un rêve avaient un regard différent des autres.

Elle... Ses yeux bleus étaient aussi calmes qu'une mer hivernale, quelle que soit la saison où je les regardais. Son regard donnait l'impression qu'elle m'observait depuis un autre monde. Comme si elle scrutait tout depuis les profondeurs de l'océan. Oui, c'était ce genre de regard. Elle était là, et pourtant, elle ne l'était pas vraiment. Ses yeux bleus ressemblaient à des miroirs où je scrutais mon propre reflet, alors que je pensais la regarder, elle.

Elle-même donnait cette impression, comme si son esprit était ailleurs. Sa renommée... Si je devais oser une métaphore, elle ressemblait à une poupée brisée, louée pour avoir exécuté inlassablement son travail. C'était ainsi qu'elle apparaissait à mes yeux. Une façon horrible de le formuler, n'est-ce pas ?

Mais la Violet Evergarden que j'avais rencontrée au départ était brisée. Elle n'était rien de plus qu'une fille blessée. Alors j'avais été sincèrement surpris de son ascension. Rien ne laisser supposer qu'elle deviendrait une étoile montante des poupées de souvenirs automatiques.

Rien du tout. C'était peut-être à cause des circonstances de notre rencontre. Si j'avais rencontré la Violet actuelle, j'aurais sûrement pensé que c'était une poupée de souvenirs automatiques accomplie. Mais même si elle était une fille un peu étrange, je ne la voyais pas comme ça.

Pour moi...

Pour moi, elle n'était qu'une fille de ma génération, figée dans un monde où elle avait été projetée. Une fille hésitante, qui venait à peine de commencer à travailler. Un type de personne qu'on pouvait trouver n'importe où dans le monde. Quelqu'un qui me ressemblait. Ce jour-là, à cet instant...

Papa, Maman, Grand Frère... où êtes-vous ?

Elle était comme moi, lorsque j'étais perdu et que j'avais décidé de vivre seul. Avec le passage des années, Violet Evergarden avait éclos dans ce monde, devenant une femme éblouissante. Tout comme son nom le suggérait, elle était telle une fille ayant fleuri avec éclat. Quoi qu'il arrive, je finissais toujours par me comparer à elle. Même si nous nous retrouvions après une longue absence. Même si cela me rendait heureux. Je me sentais étrangement triste, finissant par dire des choses ridicules.

— Miss. Violet... vous vous êtes bien éloignée maintenant.

Parce que, même si j'avais vécu exactement comme elle, à travers ces mêmes quatre saisons, à travers cette même période de temps, elle avait avancé à vitesse grand V alors que je restais toujours un simple batelier insignifiant.

— Mon entreprise est toujours basée à Leidenschaftlich, comme avant.

— Non, je ne parlais pas de distance physique. C'est un... état d'esprit.

Le silence.

— Vous êtes vraiment admirable. Vous savez, vous êtes là avec un travail aussi incroyable alors que moi, je reste ici à ramer avec insouciance dans ce monde... C'est comme si...

— M. Valentine, vous travaillez aussi tous les jours.

— Pas que le métier de batelier soit mauvais en soi.

Je ne pensais pas non plus qu'il y avait une hiérarchie entre les professions. Et pourtant, je ne pouvais m'empêcher de nous comparer.

— J'aime bien ça, en fait. Ramer. Mais d'une certaine manière... quand je vous regarde, Miss. Violet... je pense à moi-même. Je me demande si c'est la voie à suivre. Il y a forcément autre chose que je veux faire.

De nouveau le silence.

— Si seulement je pouvais changer moi aussi...

— M. Valentine.

— Oui ?

— J'ai l'impression que nous sommes devenus plus proches que lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

— Hein ?

J'étais sous le choc. Parce que je pensais qu'elle n'était pas le genre de personne à dire ce genre de choses. Comment les gens appelaient-ils cela ?

— C'est devenu une habitude pour moi de vous chercher immédiatement dans les environs.

Ces mots...c'étaient presque ceux de quelqu'un qui se blottissait contre vous.

— Comme vous m'avez accueillie d'innombrables fois, vous êtes inscrit en moi.

Non...Ce n'était pas qu'elle ne disait pas ce genre de choses. C'était qu'elle ne pouvait pas les dire. Après tout, Violet me l'avait dit lors de notre première rencontre. Qu'elle ne sût pas écrire ce genre lettres dans la mesure où c'est comme si elle s'approchait d'une personne blessée.

— Je vois.

Elle avait douté. Elle avait pensé qu'elle devrait laisser cela à quelqu'un d'autre. Qu'elle n'en était pas capable.

— Sommes-nous vraiment devenus plus distants ?

Mais elle avait fini par y arriver. À force de pratique. En s'impliquant auprès des autres.

— M. Valentine, vous me trouvez toujours aussi, dès que j'arrive. Je n'ai même pas à attendre.

Cette fille avait maintenant réussi là où elle ramait complètement.

— Oui.

Mais le fait de toucher sa broche d'émeraude lorsqu'elle était incertaine n'avait pas changé.

— Sommes-nous vraiment...

— Non ! Désolé. Je suis sûr de pouvoir vous repérer même dans une autre ville... Désolé, je... je me suis trompé. Je retire ce que j'ai dit.

Violet avait mûri.

— J'ai eu tort.

Ce jour-là, lorsque nous nous étions rencontrés pour la première fois, elle s'inquiétait de savoir si elle pouvait écrire des lettres dignes de ce nom. Mais après avoir nourri son cœur à travers tant de personnes et tant de temps, elle était maintenant capable de dire ce genre de choses. Cette fille luttait comme il se doit contre le destin qui lui avait été imposé.

Aah, je voulais être comme Violet Evergarden. Je voulais être comme cette fille. Vraiment...

J'étais encore jeune. Je pouvais recommencer ma vie ailleurs. Mais je ne l'avais pas fait. Si j'ai pensé à abandonner ma famille ? Jamais. C'était justement parce que c'était la famille, des gens avec qui je partageais le même sang. Il est normal de vouloir rester ensemble, n'est-ce pas ? Des parents qui protègent leurs enfants et des enfants qui cherchent l'amour de leurs parents, c'était la norme, non ?

Quand je regardais autour de moi, c'était ce que les autres faisaient. Tout cela n'était-il que des mensonges ? Pourquoi, pourquoi ma famille n'avait-elle pas réussi à être normale ? Pourquoi la normalité était-elle si difficile pour moi ? Était-ce parce que j'étais stupide ?

J'étais allé chez un étranger à l'âge de huit ans parce que mes parents me l'avaient ordonné. J'étais parti avec eux lorsqu'ils avaient dit : « Va aider cette personne, tu seras payé pour ça. » J'avais l'impression qu'ils souriaient. Mon frère était le seul à avoir un air grave. Non, il semblait sur le point de pleurer, agrippant la manche de mes vêtements encore et encore. Lui qui était d'ordinaire un grand frère effrayant, prompt à me cogner sur la tête et à me réprimander... Ce jour-là, il s'était épuisé à force de pleurer.

— *Tu ne peux pas, d'accord ? Écoute ce que te dit ton grand frère. Tu ne peux pas aller là-bas.*

Je me souviens avoir été extrêmement perplexe. Pour moi, mon frère n'avait toujours été qu'une personne colérique et insatiable. Il ne s'était jamais comporté comme s'il tenait à moi. À vrai dire, je le détestais.

— *Mais ils seront en colère si je ne fais pas ce qu'ils disent.*

J'avais secoué ses mains, celles qui s'agrippaient à ma manche. L'expression qu'il avait alors... Ces yeux, c'était comme s'il voyait tout s'effondrer en ruines devant lui. Une dernière fois, d'une voix en larmes, il m'avait supplié :

— *Hé, tu ne peux pas... S'il te plaît... Ne pars pas. Je ne te frapperai plus, d'accord ? D'accord ?*

Et pourtant, je ne l'avais pas écouté. Parce que j'avais peur que mes parents se fâchent. Je ne l'avais plus jamais revu. Avec le recul, il tenait peut-être réellement à moi. Quant à mes parents... avaient-ils eu d'autres choix ? Je ne le savais toujours pas. Mais pour dire les choses crûment, ils m'avaient vendu. Ce n'était pas si inhabituel. Cette région reculée, rurale, était encore ancrée dans ce genre de coutumes. Peut-être était-ce encore mon cas aujourd'hui. Je vivais sur une terre que j'avais autrefois quittée, déguisé pour que personne ne puisse savoir qui j'étais. Si quelqu'un me vendait à nouveau, ce serait terrible. Alors, je m'étais inventé une nouvelle identité. Un garçon inconnu, venu de nulle part. Un étranger arrivé avant même que l'on s'en rende compte.

C'était moi. Un idiot incapable d'abandonner sa famille alors qu'elle avait osé.

Je m'étais enfui de l'endroit où l'on m'avait vendu au bout de trois jours seulement et, en commençant comme un mendiant, j'avais économisé pour rentrer chez moi. J'avais tout fait : travailler dans un verger, m'occuper des bébés des autres, faire le ménage et la lessive, faire les courses, travailler en cuisine, tout ce qui pouvait me rapporter de l'argent. J'avais été vendu loin, alors le voyage retour m'avait pris une année entière. J'étais euphorique en rentrant chez moi. Heureux que tout puisse redevenir comme avant. Que ma vie ait pris un détour, mais qu'elle revienne à la normale. Je pensais que cela rendrait heureuse ma mère. Qu'elle me dirait que j'avais bien fait de rentrer.

C'est pourquoi...

Je me souviens encore avec une clarté saisissante de la stupeur que j'ai ressentie en ouvrant la porte et en découvrant la maison vide.

— Papa, Maman, Grand Frère...

Ma voix fit écho dans le vide.

Il n'y eut aucune réponse.

Aah, alors les maisons où plus personne ne vit finissent par mourir elles aussi, pensai-je.

J'étais resté figé, exactement comme l'enfant que j'avais été ce jour-là.

— Le détournement du train transcontinental... La fille sur cette photo lui ressemble, mais ce n'est pas elle quand même, non ?

Comme à mon habitude, je lisais le journal que les clients avaient laissé derrière eux, me prélassant sur les docks. Les saisons avaient encore passé, et l'automne touchait à sa fin. Les années s'éloignaient toujours plus du printemps où j'avais rencontré Violet pour la première fois, et pourtant, pas une seule chose n'avait changé.

— Excusez-moi, vous faites des traversées en barque ?

— Ah, oui. Merci beaucoup de votre confiance aujourd'hui. Je suis le batelier le plus sûr des environs. Boater Valentine.

Aujourd'hui encore, je ramais. Voilà tout.

Je me réveillais le matin, je mangeais, je sortais la barque, je faisais monter les clients, j'accomplissais mon travail, je rentrais chez moi et je dormais. Et puis le cycle infini reprenait. Sans événements marquants, sans rencontres inoubliables, sans opportunités à saisir, je me contentais de gagner de quoi manger et préserver mon foyer. Parfois, j'avais l'impression d'être le seul à mener une vie aussi monotone. J'avais travaillé dès mon plus jeune âge, alors je ne savais pas vraiment comment m'amuser, et je n'avais personne de proche à part Violet. Même si cette dernière n'était pas mon amie.

— Monsieur le batelier, y a-t-il un endroit où manger dans le coin ?

— Oui, une fois à terre. Cela dit, ce ne sera peut-être pas au goût d'une citadine comme vous. Maintenant, faites attention en descendant.

Comme dit la dernière fois, notre relation était celle d'un batelier et de sa passagère, et nous ne nous voyions que lorsqu'elle venait ici pour écrire. C'était une personne extraordinaire, parcourant le monde entier, vivant dans un univers totalement différent du mien.

Alors que je revenais vers la rive après avoir déposé ma cliente, une pensée me traversa l'esprit. Ma vie était-elle bien ainsi ? J'étais encore là aujourd'hui, incapable de me rendre auprès de celle dont je voulais me rapprocher.

Même si j'utilisais entièrement le carnet que Violet m'avait offert, je ne pourrais pas lui écrire cela.

Parce que je ne pouvais pas quitter ma ville natale.

— M. Valentine. Bonjour, cela faisait longtemps.

Cette matinée était d'une beauté éclatante. Illuminées par le soleil émergeant des nuages, les gouttes de pluie tombées durant la nuit brillaient d'une belle transparence. Et pourtant, dans ce décor sublime, l'apparition de cette personne restait une anomalie.

Nous étions en automne, juste avant l'approche de l'hiver. Violet Evergarden ne portait pas sa tenue habituelle de poupée. Elle était tout de noir vêtue. Chapeau noir, cape noire sur robe noire. Sa valise, son parapluie et sa broche d'émeraude restaient inchangés et contrastaient avec le reste en noir profond.

C'était une poupée de souvenirs automatiques en deuil.

Alors que le vent soufflait, son vêtement flottait d'une manière inhabituelle du côté gauche. Son bras avait disparu. Elle m'avait dit, lors d'un de nos échanges que c'était des prothèses. Mais voir son corps ainsi amputé me fit ressentir quelque chose bien que cela ne me concernait guère.

— B-Bonjour... Euh, qu'est-ce qui est arrivé... à votre bras au juste ? Et ces vêtements ?

C'était presque comme...

— Vous êtes venue il n'y a pas si longtemps. L'intervalle est vraiment court cette fois...

...un enterrement.

Je n'en avais jamais vu un de près, mais j'en avais déjà observé un de l'extérieur. Mes questions semblèrent la déstabiliser un instant. Après avoir pris une expression pensive, comme si elle hésitait sur la façon de répondre, Violet posa son bagage au sol et désigna son bras gauche de sa main droite.

— Mon bras s'est cassé. Il est en réparation.

Ses gestes artificiels, dont j'avais fini par me prendre d'affection sans m'en rendre compte, et sa voix cristalline, étaient désormais les principales raisons du trouble qui gagnait mon cœur.

— Je peux toujours utiliser mon bras droit sans problème. C'est gênant, mais ce sera bientôt réglé.

Je lui demandai la raison de tout cela, si elle avait été victime d'un accident. Violet ne me donna pas de détails. Elle eut un sourire rare, léger, presque embarrassé.

— Bien des choses se sont passées depuis le temps, mais je ne suis pas concerné par ce deuil aujourd'hui. Il est pourtant célèbre par ici. N'avez pas entendu qu'il était décédé ?

Il n'y avait qu'une seule personne dont Violet aurait pu venir assister aux funérailles sur ces terres, en cette tenue solennelle. Son client, M. Lockhart. Cet homme dont on disait qu'il allait mourir depuis longtemps, mais qui avait toujours tenu bon.

— Je... je n'ai pas beaucoup d'interactions avec les gens du village... On a eu de fortes pluies ces derniers jours... et comme j'ai forcé un peu pour sortir la barque, j'ai attrapé un rhume... Du coup, je suis resté enfermé chez moi... et je n'ai vu aucun de mes collègues bateliers...

Je trouvais des raisons, encore et encore, comme si je cherchais une excuse. Pourtant, je n'avais rien fait de mal.

— Il semble que les funérailles soient déjà terminées. Les gens de sa maison m'ont contactée, alors je suis venue en urgence.

— Pour vous recueillir sur sa... tombe ?

— En effet, mais j'ai également rédigé son testament et il semblerait qu'une dispute ait éclaté entre ses proches lors de son ouverture. Ils veulent que je confirme qu'il n'y a vraiment aucune erreur...

Je me demandai ce que le testament pouvait bien contenir pour susciter autant de désaccords. Violet ne me le dit pas, puisqu'elle ne pouvait pas révéler le contenu des lettres de ses clients, mais s'il y avait un problème après la mort d'un vieil homme riche, il ne pouvait s'agir que d'une histoire d'héritage.

— Tout ce que je peux dire c'est que le testament de M. Lockhart lui ressemble bien.

Ainsi, ce vieux grincheux était resté lui-même jusqu'au bout, semant la discorde en partant.

— A—Alors, Miss Violet, vous allez vous jeter au milieu de cette énorme querelle ?

— Oui.

— Ce sera... votre dernier trajet sur cette barque... ?

— M. Valentine, si vous êtes encore là à ce moment-là, je reviendrai avec vous.

— J—Je serai là. Je ne prendrai aucun autre client aujourd'hui, je vous attendrai de l'autre côté de la rive.

— Je pense que cela prendra beaucoup de temps.

— Ce n'est pas grave... Enfin...

Je ne vous reverrai plus, n'est-ce pas ?

Un nœud se noua dans ma gorge sous l'effet de la tristesse, m'empêchant de prononcer ces mots. Mais je crois qu'ils étaient parvenus jusqu'à Violet. Elle marqua une pause avant de répondre :

— Fort bien.

Je déposai donc Violet sur la rive du domaine Lockhart. Comme je l'avais promis, je ne pris aucun autre client et restai à attendre son retour. Elle avait dit que beaucoup de choses lui étaient arrivées. Mais si, en si peu de mots, elle n'avait pu exprimer que l'essence de ce qu'elle avait vécu, et que cela suffisait à justifier la perte d'un bras, alors le tumulte devait être son quotidien.

Pauvre Violet. En fin de compte, M. Lockhart avait été un client qui lui avait causé des soucis du début à la fin. Mais... sans ce client difficile, Violet et moi ne nous serions jamais rencontrés. Nous n'aurions pas accumulé tous ces moments partagés au fil des saisons.

Vous auriez dû vivre plus longtemps... murmurai-je égoïstement.

Ma voix pathétique se mêlait à un gémissement plaintif.

J'étais une horrible personne.

À quel point fallait-il être misérable pour oser se plaindre du moment où devait mourir un homme que je ne connaissais même pas si bien ? Mais maintenant, mon cœur semblait sur le point de se briser. Mon calme s'était envolé, et c'est pourquoi mes paroles étaient si amères. Je m'étais toujours douté qu'un jour, nous ne pourrions plus nous voir ainsi. Je le savais, et pourtant, j'avais espéré que la fin viendrait plus doucement. Une fin différente, une fin plus...

Oui, un jour, tout comme ma famille, Violet allait cesser de venir ici. Mais je ne pouvais pas quitter cet endroit. Alors, je vais me contenter de rester là, sur les docks, à me demander si elle allait revenir un jour. D'un point de vue extérieur, on pourrait trouver cela triste. Mais pour moi, c'était une fin qui conservait encore un semblant de salut et d'espoir...

Je n'aurais jamais imaginé qu'elle me dirait elle-même que c'était probablement la dernière fois. Et surtout, jamais je n'aurais cru que ma poitrine se serreraut autant à l'idée de ne plus voir une cliente que je ne voyais que de temps en temps.

J'étais un idiot.

Oui, je n'avais rien dans la tête. Je percevais les émotions des autres dans leurs moindres nuances, alors que moi-même j'étais incapable de les ressentir pleinement. Et quand il s'agissait de mes propres sentiments, je n'y prêtai attention que lorsqu'ils devenaient douloureux, comme maintenant.

— J-Je...

Si j'étais seul, c'était sûrement parce que j'étais un grand imbécile.

— Je vais finir seul...

Les mots s'échappèrent naturellement de ma bouche.

Tais-toi. Ne pleure pas. Tu pleures comme un gamin.

— Ugh... fu-uh...

J'étais heureux. Heureux que Violet m'ait engagé et qu'elle ait pris ma barque.

— Je ne veux pas ça... Encore une fois... je vais être...

J'attendais ici. Que quelqu'un se souvienne de moi et vienne me voir.

Qu'on me cherche. Je vivais en n'attendant rien d'autre que cela.

Violet aussi. Elle était de ma génération, projetée soudainement dans le monde. Elle voulait chercher la personne qui comptait pour elle, voulait que lui la retrouve, c'était ce genre de fille. Mais elle faisait de son mieux pour vivre. Elle ne se laissait pas abattre par l'injustice de l'existence.

À mesure qu'elle grandissait, je la voyais briller en tant que poupée de souvenirs automatiques, comme si je regardais une version alternative de moi-même. La voir lutter et avancer était une source d'encouragement. Je la considérais comme une camarade. Nous n'étions pas amis, et pourtant, c'était ainsi que je la ressentais.

— Grand Frère... quand est-ce que tu rentres...

J'étais seul, ici.

Sans que je m'en aperçoive, ma rencontre avec elle était devenue mon salut. Parce que nous étions pareils. Parce que nous attendions tous les deux des gens qui ne revenaient pas. Même si ce n'était que quelques fois par an, elle se souvenait de moi et me cherchait. Rien que ça, c'était, aah, tellement...

— Je m'excuse de vous avoir fait autant attendre.

J'étais parti avec ma barque dès le matin, et nous étions bien en fin d'après-midi lorsque la poupée de souvenirs automatiques vêtue de noir revint. Elle ne semblait pas fatiguée, mais sa voix était légèrement éraillée, comme si elle avait dû beaucoup parler.

— Bien joué d'avoir tenu autant. Comment ça s'est passé ?

Je voulais faire en sorte qu'elle ne remarque pas que j'avais pleuré, mais ma voix était encore imprégnée de sanglots. Dans la lumière du crépuscule, Violet me regarda droit dans les yeux.

— Tout est réglé maintenant. M. Valentine, tout va bien ?

Je n'avais pas le contexte, alors je me tus.

Je vais vous faire monter dans ma barque, et ensuite... ce sera fini. Vous ne viendrez plus me voir. Je ne savais pas si c'était ce qu'il fallait, ou si je supportais la chose.

— Donnez-moi votre main. Faites attention en montant. À cette heure-ci, le soleil couchant et la nuit se mêlent, après tout.

Comme pour masquer mon trouble, je restai purement professionnel. Peut-être parce qu'elle n'avait plus qu'un bras, Violet était en léger déséquilibre. Je l'aidai à s'asseoir avant de commencer à ramer.

— C'est la première fois que je vois ce paysage à cette heure-ci.

Je hochai la tête à son murmure. Le crépuscule sur la rivière Jacaranda ressemblait à un soleil écarlate se jetant sur la surface de l'eau. Le ciel et la rivière se teintaient de rouge, engloutis peu à peu par l'obscurité avant même qu'on ne s'en rende compte. Les oiseaux chantaient, annonçant qu'il était l'heure de rentrer, tandis que les bateliers rangeaient leurs barques.

C'était une heure comme une autre, mais aussi la scène parfaite pour un adieu. L'hiver approchait, les arbres étaient nus et même les feuilles tombées sur l'eau perdaient leurs couleurs, rongées par le temps. Il n'y avait rien de plus approprié pour un jour de séparation que cette solitude-là.

— M. Valentine, merci infiniment d'avoir été là pour moi aujourd'hui.

La voix de Violet était plus douce que d'ordinaire. Maintenant que j'y pensais, l'air autour d'elle semblait avoir changé. J'avais cru que c'était à cause de ses vêtements de deuil, mais en la regardant à nouveau, je compris que ce n'était pas cela. Serait-ce une exagération de dire que quelque chose de mauvais s'était détaché d'elle ? Elle n'était plus la même.

— Depuis le début, pour maintenant, pour toujours... merci infiniment.

Oui, autrefois, lorsque nous nous étions rencontrés pour la première fois, Violet Evergarden était une magnifique bête sauvage que l'on avait jetée dans ce monde. Elle était nerveuse, sur ses gardes, instable, et elle agissait d'une manière presque froide.

— Cela peut sembler étrange de dire cela à quelqu'un que je ne vois qu'ici. Mais pour moi, M. Valentine, le fait que vous me laissiez monter sur votre barque à chacune de mes venues...

Avec le temps, pourtant, elle avait gagné en chaleur, et cette fille autrefois animale devint une jeune femme sublime.

— Cela... oui, cela m'a rendue heureuse. Je peux enfin le dire. Même si cela ne représente peut-être rien pour vous. J... je ne peux vous voir que dans cet endroit précis alors lorsque vous avez dit que j'étais libre de venir vous parler, j'en fus heureuse.

C'est fini.

Dans ce paysage, la solitude transparaissait. Ma poitrine se serra aux paroles qu'elle prononça dans cet instant suspendu.

— Je n'étais définitivement pas faite pour être une poupée de souvenirs automatique. Je n'avais pas la douceur nécessaire pour exprimer mes pensées sur le moment, comme vous savez le faire. Pourtant, vous avez affirmé qu'une personne comme moi avait ses qualités.

C'est vraiment fini.

— Dans un monde de rejet, difficile d'affirmer quoi que ce soit.

C'est la fin.

— C'est ce que je pense aussi, mais vous ne l'avez pas fait.

S'il vous plaît, ne prononcez plus ces mots d'adieu.

— Merci infiniment.

Ne dites pas ça.

— Il y a encore une chose que je voudrais vous dire.

Je ne veux plus entendre cela.

— M. Valentine, j'ai retrouvé la personne que je cherchais.

Arrêtez.

— Je l'ai retrouvée. Et j'ai découvert qu'il existe tant de personnes dans ce monde recherchant quelqu'un qu'elles ne peuvent plus voir.

Mon temps avec vous s'efface à mesure que vous parlez...

— Beaucoup m'ont dit qu'il était insensé d'attendre quelqu'un.

Mon temps avec vous s'effondre.

— Pourtant, j'ai suivi mon cœur, un cœur dont j'ignorais même l'existence en moi.

Il se dissout comme l'écume à la surface de l'eau.

— M. Valentine, je soutiens votre attente. Et je vous soutiendrai si, par hasard, vous décidiez d'arrêter d'attendre et de partir.

J'appréciais cette pureté en vous faisant office de miroir.

— Je témoigne de votre gentillesse, ce que vous avez fait pour moi .

En vous soutenant, je me soutenais moi-même.

Un cri m'échappa. Oui, je pleurais.

Pleurer tout en ramant, c'était indigne d'un batelier. Mais Violet ne me jugea pas. Après avoir essuyé mes larmes avec mes manches à plusieurs reprises, je repris la rame. La dernière fois que j'avais fait quelque chose en pleurant, c'était durant mon enfance.

— *Papa, Maman, Grand Frère.*

Le jour où j'étais parti à leur recherche, appelant leurs noms dans mon village au bord du fleuve Jacaranda, me semblait ne remonter qu'à quelques jours.

— Violet, ne m'oubliez pas, dis-je en sanglotant de manière pathétique.

— Oui. M. Valentine. Vous dites que c'est la dernière fois, mais si je reçois un travail dans les environs, je reviendrai vous voir.

— Ce n'est pas vrai... ! Des tas de mes clients ont dit cela... mais personne... personne... personne ne se soucie de...

— Vous avez tout mon soutien. Ce n'est en aucun cas un mensonge.

— Ce n'est... que des mots... J-J'étais... heureux que vous ne m'ayez jamais oublié... mais bientôt, vous le ferez...

La barque heurta le quai, presque en le percutant. L'impact fit pleuvoir mes larmes encore plus fort.

— Désolé... Partez juste.

Je me recroquevillai sur la barque.

Aah, je devais aider Violet à descendre.

La nuit approchait. Je ne devais pas traîner ici. J'étais un simple batelier, et cette fille, une cliente. Tout s'arrêtait ici. C'était fini.

— J'ai appris qu'avoir quelqu'un qui vous accepte était important.

Je devais essuyer mes larmes et la laisser partir.

— Même si vous ne pouvez pas voir cette personne tout le temps. M. Valentine, si je vous ai causé du tort, sachez ceci :

Je sentis la seule main qui lui restait toucher mon dos.

Je me détournai d'elle. Nous nous étions rencontrés dans ce monde impitoyable. Un monde que je haïssais comme ma propre existence.

Mais, aah, mon Dieu.

Même si une tristesse aussi cruelle me submergeait...

— Il y a une poupée de souvenirs automatiques, quelque part dans ce monde, qui reconnaît votre valeur. Ne l'oubliez pas.

...le monde est beau.

Elle ajouta un « ce n'est en aucun cas un mensonge ».

Et je sus à cet instant que j'attendrais encore, qui sait combien d'années, rien qu'à cause de cette phrase. Alors, je me surpris à sourire. Ma stupidité et la gentillesse de Violet, ces deux choses me faisaient pleurer et rire à la fois.

À la fin, nous joignîmes nos mains comme des enfants.

Je l'aidai à descendre du bateau.

Et je ne la lâchai plus.

- Alors, ce n'est pas un mensonge ? Vous ne m'oublierez pas ?
- Ce n'en est pas un. Je ne vous oublierai pas. J'ai une bonne mémoire.
- Un jour...
- Oui.
- Si un jour je suis capable de venir vous voir, m'accueillerez-vous ? Est-ce que je ne vous dérangerais pas ? Je... V-vous savez, en fait, je voulais être votre ami, dépasser notre relation purement professionnelle du batelier et sa cliente.
- Oui, je vous accueillerai.
- Mais pas tout de suite bien sûr. J'ai une famille... Même si elle n'est pas là, je l'attends.
- Oui.
- Mais, un jour... un jour...
- Oui, un jour.
- Un jour, sûrement, ce sera une belle journée pour nous revoir...
- Oui, ce sera forcément un beau jour.
- Retrouvons-nous un jour, Violet Evergarden.

Après cela, tout comme Violet avait changé, moi aussi.

Tout comme la neige recouvrant les terres d'automne, fondant sans que personne ne s'en rende compte, laissant place aux jeunes pousses, moi aussi, j'avais changé. C'est au printemps que tout se décida. Comme prévu, pour commencer quelque chose, il fallait que ce soit au printemps.

Les pétales violets des jacarandas flottaient doucement sur la rivière. Je contemplais simplement le paysage, hébété. L'embarcadère était bondée de clients. Pourtant, bien que j'aie été batelier et que plusieurs personnes attendaient une traversée, je gardais la barque pour moi seul, refusant la montée à quiconque. Ignorant les regards curieux de mes collègues bateliers, je continuais d'observer ce paysage, tentant de le graver dans mes yeux.

Ma belle ville natale.

Une ville qui ne m'avait laissé que des souvenirs assez douloureux pour me transpercer la poitrine. Une ville où plus personne n'allait me chercher. Une ville où, certainement, aucun d'eux n'allait revenir. Le fait que Violet ne vienne pas cette année me donna la sensation étrange d'un réveil après un long rêve. Comme si mon esprit embrumé s'éclaircissait enfin, un changement s'opéra en moi.

Il faut que je m'en détache...

C'est alors que cette pensée m'atteignit enfin.

Je vais laisser ma famille derrière moi...

C'est ce que je m'étais dit.

Si je restais ici, c'était parce que je me disais que ma famille allait revenir un jour. Que je devais être là pour les accueillir, au cas où. Que s'ils revenaient et ne me trouvaient pas, ils finiraient déroutés, tout comme je l'ai été au point d'en pleurer. Je me devais d'être là. Même s'ils ne m'avaient pas donné d'amour, moi, je les aimais.

Mais je vais les abandonner...

J'étais devenu capable de penser ainsi.

Et en même temps que cette idée, les larmes se mirent à couler. J'avais mis un temps infini à arriver à cette décision cruelle. J'étais un être misérable, condamné à vivre sans être aimé.

Mais je comptais le faire.

J'allais laisser ma famille derrière moi. Parce que même si les personnes qui étaient censées m'aimer ne l'avaient pas fait, elle existait dans mon monde. Quelque part, il y avait une poupée de souvenirs automatique m'ayant accepté. Alors, plutôt que d'attendre indéfiniment des gens qui n'allaient jamais revenir, il valait mieux que je me lance.

Parce que je n'étais plus cet enfant de huit ans. Je pouvais aller où je voulais. Je mis ma barque à l'eau. Non pas pour un client, mais pour mon propre départ.

Que devais-je faire ?

La première chose qui me vint à l'esprit fut, comme toujours, elle. Celle que j'avais regardée s'éloigner à contrecœur.

— Attendez !

Les rubans rouge sombre nouant ses cheveux d'or. Les plis de sa robe blanche ornée d'un nœud de ruban. L'ombre légère de son ombrelle bleu pâle. Comme dans un jeu espiègle, tout flottait au gré du vent.

Désormais, c'était à mon tour d'aller à sa rencontre. Je me l'étais autorisé.

Attendez-moi !

Respirer m'était dououreux. Recommencer une vie était une chose banale. Mais maintenant que mon tour était venu, j'étais saisi d'un frisson. La peur et l'excitation m'étouffaient. Les fleurs des jacarandas obstruaient mon champ de vision. Leur éclat effaçait tout ce qui m'entourait. Mais elles n'étaient qu'un obstacle. Ce n'était pas elles que je désirais. Ce n'était plus ce « violet »—là que je désirais retrouver.

S'il vous plaît, attendez-moi.

Les larmes me montèrent aux yeux. Je ne saurais dire si elles étaient nées de la tristesse, du soulagement ou de la frustration. Je ne comprenais plus rien.

L'impression d'avoir gaspillé tant d'années s'opposait à celle d'être enfin arrivé à ce moment-là. Je ne voulais pas abandonner ma famille. Non, je ne voulais pas. Mais la vérité, c'est que j'avais toujours voulu le faire.

Aah, j'étais vraiment stupide. Un être incohérent. Mais tant pis. Je ne me comprenais pas moi-même, alors pourquoi essayer ? Je ne savais plus rien.

Que faisais-je ? Je l'ignorais. L'avais-je seulement jamais su ? Je ne m'étais même pas rendu compte de ma souffrance.

Mais il y avait une chose...

Attendez !

Une seule chose de sûre.

Une chose dont j'avais l'intime conviction.

Je me sentais si libre que j'hurlai au monde :

— Violet, attendez-moi !

J'allais la retrouver. Alors, je voulais qu'elle ne m'oublie pas.

Voilà tout.

Ne me laissez pas derrière !

C'était la seule chose qui comptait.

Des orbes bleus s'ouvrirent.

Le train venait d'arriver en ville. Tandis que les passagers descendaient en hâte, une jeune fille aux yeux d'azur lissait soigneusement les plis du ruban de sa robe avant de descendre avec grâce sur le quai.

Elle ne donnait pas l'impression de chercher quelqu'un ni de s'être égarée. Sa démarche sûre rappelait presque une poupée de souvenirs automatiques. Il était certain qu'elle n'allait pas sursauter de surprise ou courir après quelqu'un. C'était l'attitude qu'elle dégageait.

Pourtant, au beau milieu du quai bondé, cette jeune fille à l'allure parfaitement élégante s'immobilisa soudainement. Ses yeux d'un bleu limpide venaient d'apercevoir quelqu'un. Elle cligna des paupières, comme saisie par la surprise, puis s'élança à toute vitesse. L'ourlet de sa jupe se souleva quelque peu. Les rubans retenant sa chevelure dorée se balancèrent dans l'air.

À l'instant où elle s'était mise à courir, l'autre personne fendit également la foule pour s'approcher. Trois, cinq, dix pas. Elle, qui s'était lancée dans une course effrénée, s'arrêta net devant lui. Mais lui ne s'arrêta pas.

— Violet, bienvenue chez toi.

Il l'enlaça, enfouissant son visage dans son épaule. Celui qu'elle chérissait tant, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, frotta son nez contre ses cheveux, en humant le parfum. Il avait dû l'attendre longtemps sur le quai. Ses vêtements encore froids et la chaleur de son corps traduisaient son impatience.

— Major, je suis rentrée. Je ne savais pas que vous viendriez me chercher.

Transformée d'une bête en humaine, d'une humaine en jeune fille, puis en l'amour le plus précieux de quelqu'un, Violet accepta l'étreinte sans la moindre résistance.

— Je suis heureuse.

Quelque chose envahit lentement son corps. C'était la sensation que la joie, l'amour et bien d'autres émotions encore se changeaient en lumière et couraient de la pointe de ses orteils jusqu'au sommet de sa tête. La jeune femme qui, autrefois, ignorait tout des sentiments, était maintenant amoureuse.

Ici et là, on pouvait voir d'autres couples s'étreindre tendrement. Ainsi, même si un colonel de l'armée de Leidenschaftlich et une poupée de souvenirs automatiques s'enlaçaient sur le quai, personne n'allait y prêter attention. Leurs silhouettes intimes, comme celles des autres amants présents, faisaient simplement partie du décor. Si l'on s'attardait sur leur histoire, leur couple se forma après moult péripéties, mais dans le quotidien, ils n'étaient qu'un élément du paysage.

— Violet. Désolé, je n'ai pas bien entendu. Tu as dit quelque chose ?

L'étreinte de Gilbert était si forte que la voix de Violet n'avait été perçue que comme un murmure incompréhensible. Mais cela ne la dérangea pas.

— Non, ce n'était rien d'important. Je suis rentrée, Major.

— Désolé... Oui, bienvenue chez toi, Violet... Je t'ai dit que j'avais envie de te voir ?

— Oui, à l'instant.

— J'ai appris par Hodgins à quelle date tu rentrais... Tu es fatiguée ? J'ai une calèche qui nous attend pour rentrer au plus vite.

— Major, et votre travail... ?

— Je suis venu après l'avoir terminé. J'ai dû me presser, mais rien n'est plus important que toi.

— Alors... pouvons-nous rester ensemble un moment sur le trajet ?

— Si cela te convient, je peux te raccompagner jusqu'à la maison Evergarden après avoir mangé.

Voyant Violet écarquiller les yeux, Gilbert interpréta cela comme un signe d'acceptation. Il prit son sac à sa place et, d'un geste naturel, se retrouva à saisir sa main devenue libre.

En sentant cette étreinte, Violet baissa furtivement les yeux. Elle se remit à cligner des paupières en regardant leurs doigts entrelacés.

— Major, Major.

Depuis leurs retrouvailles lors du détournement du train transcontinental, puis après l'attaque de la compagnie postale CH, ils avaient confirmé leurs sentiments et entamé une nouvelle relation, hésitante, mais sincère.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai l'air d'une enfant.

Elle ressemblait effectivement à une jeune fille amoureuse.

— Parce que nous nous tenons la main ?

— Oui. Je ne risque pourtant pas de me perdre ici, à Leidenschaftlich. Vous me teniez la main avant, mais... maintenant...

C'était peut-être un peu enfantin pour un colonel de l'armée dépassant la trentaine. Mais si l'on devait dire que cela convenait à deux personnes aussi réservées qu'eux, alors oui, cela leur allait parfaitement.

— Je voudrais que tu gardes à l'esprit que les amoureux aussi se tiennent la main, Violet.

— Est-ce vrai... ? En effet, beaucoup de personnes le font autour.

— Tu m'avais dit que tu avais compris... alors je t'ai perçue comme ma compagne ; me suis-je trompé ?

— N-Non, pas du tout.

— Alors, pour affirmer encore plus cette perception... changeons la façon dont nous nous tenons la main.

Il lui suffit d'entrelacer leurs doigts pour que Violet ne soit plus simplement une jeune fille que l'on emporte, mais une femme élégamment escortée.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises. Depuis que leur relation avait vu le jour, chacune des réactions de Violet amusait Gilbert, au point qu'il ne put réprimer un sourire.

— Je serais heureux que, un jour, lorsque je te tends le bras, tu prennes ma main sans rien dire.

— J'ai besoin d'entraînement, Major.

— Kukuh... C'est vrai ? Alors entraînons-nous, Violet.

Tandis que le jeune couple quittait le quai, un autre train fit son entrée en gare. Au sein de la foule, un autre duo passa à leurs côtés. La jeune femme était une beauté éclatante, dont on devinait sans peine les origines nobles. Celui qui marchait à ses côtés, une main posée sur son épaule pour la protéger du monde extérieur, était une silhouette androgynie à la chevelure argentée inhabituelle.

Ses cheveux blond platine coupés courts avaient une finesse délicate, comme s'ils allaient tinter à chacun de ses pas. Sa veste, sa chemise et son pantalon étaient taillés avec soin. Il ne ressemblait plus du tout au batelier d'autrefois. Comme si un ancien camarade venait de passer à côté de lui, Valentine s'arrêta un instant.

— Qu'y a-t-il, Rose ?

Interpelé, Valentine reprit immédiatement sa marche.

— Rien.

On ne pouvait s'arrêter ainsi dans une entrée bondée.

— Milady... J'ai eu l'impression que la fille que je cherche était là.

Chercher quelqu'un, seul. Un point qu'ils avaient en commun.

— Violet Evergarden ? Il est vrai que tu vas vivre maintenant dans la même ville qu'elle, et ce, en tant que poupée de souvenirs automatiques. Il ne serait pas étonnant que vous vous croisiez. Tu finiras par la revoir un jour. Et peut-être même... peut-être qu'un jour, tu retrouveras aussi ce frère dont tu m'as parlé. Après tout, les miracles arrivent chaque jour.

Mais ils ne savaient pas encore que les engrenages de leur destin n'étaient pas alignés. Rose Valentine esquissa un sourire.

— Pour moi, Milady vous êtes ce miracle.

— Tiens donc, ma rose ne s'exprime pas ainsi d'ordinaire

Une frappe énergique vint heurter son flanc, mais même si cela faisait un peu mal, son sourire ne faiblit pas. C'était aussi l'un de ses secrets de réussite.

— À ce propos, l'école de formation des poupées n'est pas un long fleuve tranquille. Je vous suis tout de même reconnaissante de m'y avoir envoyé.

— Oh, mais tu as fini en gentleman accompli, capable de m'escorter naturellement comme maintenant. Les résultats sont là.

Rose écarquilla les yeux sous ses cils d'argent. Ils reflétaient l'expression espiègle de sa maîtresse. Son sourire se crispa légèrement avant de se transformer en un rire gêné.

— Milady, si j'ai réussi à duper les gens jusque-là, c'est uniquement parce que je cachais mon visage sous un chapeau. Mais... puis-je vraiment faire cela ? Et puis je vais devoir tromper également tous les employés et les clients ?

Il y avait une chose qu'il n'avait pas dite à Violet Evergarden. Violet Evergarden était pour lui une énigme, mais il n'y avait pas une si grande différence entre eux.

— J'ai quitté ma ville natale pour enfin démarrer ma propre vie, et pourtant...

Il, non, elle allait commencer une nouvelle existence dans cette ville, à partir d'aujourd'hui. Non plus seulement comme Valentine, mais comme « Rose Valentine ».

La propriétaire de la boutique S.W. (Scarlet Winter) spécialisée dans les lettres, qui allait plus tard devenir célèbre comme une société postale unique employant principalement des poupées de souvenirs automatiques masculins, répondit avec un sourire envoûtant.

S'il y avait des adieux, il devait y avoir des retrouvailles. Et s'il y avait des fins, il devait y avoir des commencements.

— Nous ne tromperons personne. Dès le départ, tu te présenteras comme Rose Valentine, la beauté travestie. Nous vendons une centaine de types de lettres, en passant par le type de papier jusqu'aux enveloppes. Et nous proposons aussi un service client des plus attentionnés, car il est assuré par des jeunes hommes rayonnants et plein de charme. Tout comme une boisson de luxe, ce concept deviendra une addiction. C'est précisément parce que ce métier est rempli de femmes qu'un établissement composé d'hommes brillera. Serait-ce une forme de discrimination ? Me discriminnes-tu, Rose ?!

Les bonnes et mauvaises fins faisaient partie de la vie.

— Haah... Mais je suis une femme. Enfin, j'ai vécu en tant qu'homme jusque-là, trompant mon monde, alors on peut dire que je suis presque un homme.

— C'est justement ce qui est intéressant !

— Haah...

Cela semblait être une éternité. Mais ça ne l'était pas. Et pourtant, tout continuait d'avancer.

— Ton côté garçon manqué et ta féminité naturelle, c'est pour ces deux choses que je t'ai recruté. Ne t'inquiète pas. Tu vendras. Tu vendras très bien. Après tout, tu es une poupée unique en ton genre.

— Haah...

— Épargne-moi ce « Haah », je te prie... Ma précieuse Rose. Ne laisse pas le doute t'envahir. Ai-je jamais failli à ma parole ?

L'histoire allait continuer.

Aussi cruel que puisse être ce monde, de beaux instants allaient venir encore.

— Cela ne fait pas si longtemps que je vous connais, Milady... alors, je ne saurais le dire.

Le matin se lèverait tant qu'ils seraient là.

C'est ainsi que les histoires se tissaient.

Chapitre deuxième

La nuit et la poupée de souvenirs automatiques

Tout tournait en rond.

Du passé au présent, et du présent vers le futur. Les corps des défunts, décomposés dans la terre, se dissolvaient en elle, et de cette même terre naissaient de nouvelles créatures. En l'espace de quelques heures, les rideaux étoilés de la nuit se voyaient recouverts par ceux teintés aux couleurs de l'aube.

Les hommes aussi tournaient en rond.

Les enfants naissaient, poussaient leur premier cri, apprenaient à marcher et, dès lors qu'ils prenaient conscience d'eux-mêmes, leurs histoires commençaient. Un cycle où l'on découvrait la passion, où l'on apprenait l'amour, où l'on cessait d'être un enfant et, en s'ouvrant aux autres familles, où l'on donnait naissance à sa propre descendance, comme l'avaient fait nos parents. Un cycle où l'on découvrait le monde, où l'on transmettait son savoir, partageant son héritage avec les plus jeunes sans jamais en retenir une part pour soi, engendrant ainsi de nouvelles générations. Un cycle où l'histoire de l'un devenait la source d'inspiration d'un autre, et où ceux qui étaient inspirés écrivaient à leur tour leurs propres récits.

Tout tournait en rond.

Ici aussi, un cycle existait. L'histoire d'un cycle insignifiant, mais qui pouvait avoir lieu n'importe où dans le monde.

Un homme avait recueilli une bête sauvage sur une petite île où il s'était échoué. Une bête magnifique, déjà façonnée avant même de tomber entre ses mains. Une bête entraînée à tuer sans hésitation et à rechercher la soumission.

Leur première rencontre avait été terrible. Son subordonné, attiré par la beauté de l'animal, avait voulu y porter la main. Comme si cela allait de soi, la bête avait massacré ses nombreux compagnons, ne laissant derrière elle qu'un seul survivant : lui.

En lui offrant à la fois le malheur et le salut, la bête avait cherché à se soumettre à cet homme.

Il avait fui sur cette île où tous, sauf lui, avaient été exterminés. Mais, acculé, il avait fini par accepter la bête. Elle lui était utile, mais aussi impossible à contrôler. Du matin au soir, sa tête n'était emplie que d'elle, son cœur incapable de retrouver son calme.

Cet homme était, à l'origine, quelqu'un qui ne voulait être enchaîné par rien ni personne. Il avait passé son enfance soumis au poids de son foyer et de ses parents. Finalement, il avait fui ses responsabilités et son héritage, plongeant dans l'océan. Né dans une famille portant le nom d'une fleur, il s'en était arraché pour conquérir sa liberté.

Et plus que tout, il aspirait à cette liberté que nul ne pourrait jamais lui arracher. Quitte à abandonner son propre frère pour l'atteindre.

Alors, face à cette bête, il avait agi de la même manière.

Celui qui comptait le plus pour lui, c'était lui-même. Il voulait fuir cette terreur. Il avait très certainement renié l'enfant en détresse qu'il avait été.

Tout tournait en rond.

Ô Seigneur, je voudrais...

Tout.

Une voix aux accents de cloche résonna.

— Capitaine, murmura-t-elle, comme pour chatouiller l'oreille de l'homme. Capitaine Dietfried Bougainvillea.

C'était le soir. L'heure où les gens rentraient chez eux.

— Quelle est votre décision ?

Une lumière orangée filtrait à travers la fenêtre incrustée de vitraux. Le soleil couchant se reflétait sur la décoration intérieure ouvragée, donnant à l'endroit l'apparence d'une œuvre d'art à part entière.

— Serait-il possible que, sous l'effet du choc précédent, votre ouïe ait été affectée ?

C'était censé être ainsi. Là où se tenaient ceux qui n'auraient jamais dû se trouver ensemble, dans un lieu où ils n'auraient jamais dû être. Une galerie d'art dont l'aménagement venait à peine d'être achevé, à l'intérieur comme à l'extérieur.

— À d'autres.

— Quel soulagement. Dans ce cas, puis-je vous demander si vous avez un plan ?

Ils étaient à genoux, résignés, dans un endroit où ils n'avaient pas leur place.

— Capitaine.

— ...

— Les civils sont en danger.

— ...

— Capitaine Dietfried Bougainvillea.

— ...

— Quelle est votre décision ?

— ...

— Puis-je vous demander si vous avez un plan ?

— ...

— Les civils sont en danger.

— ...

— Si je puis me permettre, je pourrais dans un premier temps servir d'app...

— Tais-toi, sale monstre. Ne répète pas la même chose en boucle. Ne respire même pas. Je réfléchis !

Dietfried Bougainvillea, capitaine de la marine de Leidenschaftlich, fils aîné de la maison Bougainvillea, lignée de héros nationaux patriotes, l'homme qui avait jadis recueilli Violet Evergarden et l'avait amenée dans ce pays, se couvrait les yeux de ses mains, submergé. Un instant de silence et d'obscurité lui apporta un fugace soulagement, mais les sanglots de quelqu'un, la voix d'un homme en réprimande, puis le bruit brutal d'un corps roué de coups et dégringolant, le ramenèrent violemment à la réalité.

Un mal de tête fulgurant l'assaillit. Était-ce dû à son anxiété ou à sa blessure ? Il n'en savait rien. Il porta la main à l'arrière de son crâne et tâta la plaie, mais seule une mince traînée de sang perlait. Il prit de profondes inspirations, cherchant à expulser l'horrible sensation qui lui nouait l'estomac. L'effet fut temporaire. Dès qu'il ouvrit les yeux et tourna le regard vers la femme à ses côtés, l'impression oppressante revint.

Un mélange incandescent d'inconfort, de rejet et de crainte s'enflamma dans sa poitrine, porté à ébullition dans l'alambic de ses émotions. Pourtant, ce n'était pas ce qu'il ressentait le plus intensément. Celle qui, un instant plus tôt, n'avait cessé de lui parler avec insistance se taisait à présent, retenant même son souffle, comme il le lui avait ordonné.

Violet Evergarden.

Dietfried la fixa longuement. Son apparence avait radicalement changé depuis leur première rencontre. À présent, elle avait l'allure d'une beauté froide d'un éclat saisissant, d'autant plus frappant dans cette situation tendue. Elle lui parut semblable à une sculpture de glace.

Et dire qu'autrefois, tu avais l'odeur fauve d'un animal sauvage...

Désormais, elle ne sentait plus que les fleurs.

Tu es devenue exactement ce que j'avais imaginé.

— Tu es une sirène.

Le silence.

— Mon petit frère a fait exploser une gare rien que pour te garder en vie. Tu es une sirène de bout en bout !

Dietfried souffla, las.

— Je n'ai aucun penchant pour toi, mais il faut croire que mon équilibre mental est en miettes en ce moment... Je ressens bien le poison que ton existence diffuse autour d'elle. Tu es inégalable quand il s'agit de tout foutre en l'air et d'attirer les ennuis.

Il lui avait dit, autrefois, que cette bête pouvait devenir une sirène. Il avait pesé ses mots en englobant bien des choses. Cette jeune femme nommée Violet était une erreur de la nature, une existence née sous une étoile néfaste. Et, à ses côtés, elles étaient nombreuses.

— Maudit fléau incarné que tu es !

Elle attirait les catastrophes, même sans les désirer.

Tout tourne en rond. Absolument tout.

Il avait fui, encore et encore, mais leurs chemins ne cessaient de se croiser. À ce stade, Dietfried ne pouvait s'empêcher d'y voir une sorte de révélation divine. Comme si une force supérieure le poussait à faire face à cette fille qu'il avait jadis rejetée.

Violet restait immobile, la main posée sur sa broche. Il devina sans peine qu'elle lui venait de son frère cadet. L'envie de claquer la langue le prit. Cette fille allait peut-être devenir l'épouse la plus insupportable que son précieux petit frère puisse choisir.

On verra ça plus tard. D'abord, il faut sortir d'ici.

Décidé à affronter la situation, Dietfried porta enfin son attention sur la scène qui s'étendait devant lui.

Des femmes, des hommes, des vieillards, tous agenouillés au sol, une arme braquée sur eux sans distinction. Il en allait de même pour Violet et lui. L'ampleur du danger était telle qu'un faux mouvement, même isolé, était impensable, et encore moins en présence de tant de civils. Par-dessus le marché, Dietfried se retrouvait contraint de protéger un être qu'il ne souhaitait pas sauver. L'idée lui fit grincer des dents.

Peut-être les prenaient-ils pour des amants, car personne ne leur prêta plus d'attention qu'aux autres, malgré leur proximité.

— Hé, tu as vraiment arrêté de respirer ?

Elle ne semblait pas souffrir, mais la voir obéir avec un tel zèle le mit mal à l'aise.

— C'était une blague. Respire.

Les yeux azur de Violet battirent des cils d'un coup sec.

— Oui.

Elle expira enfin, et Dietfried se surprit à ressentir un léger soulagement. Il détestait ça.

— Écoute...

— Oui.

— À partir de maintenant, tu suis mes ordres. Pas d'initiatives personnelles.

— Entendu.

— Je vais sauver les civils. C'est mon devoir. Et puisque je n'ai pas le choix, je te compte aussi dans l'équation... Je ne sais pas ce que ferait mon crétin de frère s'il apprenait que je t'ai laissée crever. Même si ce n'était pas intentionnel, s'il t'arrivait quoi que ce soit dans ces circonstances, je n'ai pas la moindre idée de sa réaction. Il me haïrait sûrement.

— Non, Capitaine, il...

— Un peu de lucidité le monstre. Mon imbécile de frère a rasé une gare pour toi. Cette action insensée sera un sujet de raillerie pour lui jusqu'à la fin des temps. C'est comme ça que tu l'as changé. Maudite sorcière...

Une sorcière. Un outil. Une arme de guerre. Elle était l'orpheline qu'il avait arrachée à une île solitaire, ramenée avec lui, façonnée du mieux qu'il avait pu avant de la rejeter, incapable de la modeler à sa guise.

Quoi que j'en pense, pour l'instant, je dois protéger cette chose et la ramener.

— Je vais te sauver. Alors, sauve-moi aussi, Sorcière.

Le destin tournait en rond, parachevant les rencontres inévitables d'un soupçon d'ironie. À cet instant même, Violet Evergarden et Dietfried Bougainvillea faisaient face à des voleurs, les canons de leurs armes pointés droit sur eux.

— Ça me débecte, mais je vais considérer ta vie comme la priorité absolue. Pas pour toi. Je le fais pour mon frère.

À présent autorisée à parler, Violet s'exprima sans la moindre hésitation :

— Non.

— ... Quoi ?

— Ce n'est pas à vous de me protéger, Capitaine. Major... Lord Gilbert tient à vous.

Dietfried cilla. Ses orbes verts furent rivés sur elle depuis le début, au point qu'il aurait pu l'engloutir. Ces prunelles-là étaient des joyaux d'une nuance différente de celles de son cadet. Ces pierres précieuses, ébranlées par le choc, reflétaient le sérieux inébranlable de Violet.

— Peu importe ce qu'il adviendra, je vous protégerai.

Sa voix résonnait avec la solennité d'un serment.

— J'obéirai à vos ordres du mieux possible. Mais si j'estime la situation trop dangereuse, je privilégierai avant tout votre sécurité.

— Hé.

— Je vous ramènerai sain et sauf auprès du Major. Je vous en prie, ne vous éloignez pas de moi, Capitaine.

Dietfried détourna le regard, pestant intérieurement.

— C'est censé être ma réplique, ça, dit Dietfried, tout en ayant malgré tout envie de tuer Violet.

Pour que cet échange en arrive à ce stade, tout avait commencé lorsque le matin s'était levé sur Leidenschaftlich. Il s'agissait peut-être d'un retour trop lointain dans le temps pour une clarification, mais tout avait bel et bien débuté à l'aube.

Ce matin-là, le temps débordait de lumière, typique d'un début d'été à Leidenschaftlich. Aux premières heures du jour, des dames matinales formaient des files devant les boulangeries ouvertes à l'aube, tandis que de petits oiseaux voletaient aux abords des magasins, en quête de miettes de pain. Trois boutiques plus loin d'une des boulangeries les plus prisées, se trouvait un café réputé pour ses thés floraux, dont la jeune employée emblématique s'affairait aux préparatifs d'ouverture. Plus loin encore, on pouvait voir une banque et, autour d'elle, une grande avenue bordée d'enseignes de renom.

C'est sur cette avenue qu'avait été érigée une galerie d'art, dont l'ouverture était prévue pour le lendemain. Son nom était « Artemisia », celui de sa propriétaire, artiste de profession.

La galerie Artemisia exposait naturellement les œuvres de sa fondatrice, mais aussi celles d'artistes de Leidenschaftlich et d'ailleurs. On y trouvait également des toiles d'artistes encore inconnus, sélectionnés selon l'intérêt personnel de la propriétaire, qui se consacrait à la découverte et à la promotion de nouveaux talents.

Ce lieu, destiné à devenir le berceau d'un art novateur à Leidenschaftlich, s'apprétait ce jour-là à accueillir une réception privée avant son ouverture officielle. Dès le matin, le personnel de la galerie avait commencé à nettoyer l'intérieur ainsi que le trottoir devant l'entrée.

Vers midi, un employé d'un restaurant engagé pour l'occasion fit son apparition, apportant vin, amuse-bouche et couverts. Les plats se divisaient en deux catégories : ceux déjà préparés et ceux confectionnés dans la cuisine de la résidence de la propriétaire, située à l'étage supérieur de la galerie. Comme l'objectif n'était pas de proposer un véritable repas, il ne s'agissait que de quoi éviter aux invités de ressentir la faim.

À l'approche du soir, l'agitation s'intensifia au sein de la galerie. Si une personne avait dirigé la scène comme un orchestre, elle aurait sûrement scandé des ordres tels que "Plus vite", "Avec plus d'élégance".

Une enveloppe cachetée d'un sceau de cire à l'emblème de l'établissement. Un flot ininterrompu d'invités, invitation en main. Pour une réception privée à la liste restreinte, le nombre d'hôtes était particulièrement élevé. Le personnel trié sur le volet pour l'occasion s'activait sans relâche.

- Apportez-moi un manteau.
- Il n'y a pas assez de boissons.
- Un plat vient de se briser.
- Où se trouve la proprio ?
- Elle est avec les invités.
- Personne pour nous donner des instructions ?
- Bah, débrouillons-nous.

Ainsi, en coulisses, le chaos s'installait.

En temps normal, leur travail consistait à conseiller calmement les visiteurs sur les œuvres exposées. Ce flot d'invités soudain les prit donc au dépourvu. Néanmoins, lorsqu'ils purent observer les convives déambuler avec enthousiasme dans la galerie, une évidence s'imposa à eux :

- En fin de compte, tout se déroule comme d'habitude.

Une fois les invités bien familiarisés avec les lieux, les employés commencèrent à afficher des sourires plus détendus. Parmi les invités de la galerie Artemisia, se trouvait un élément étranger à cet univers.

Une femme. D'une grande beauté, qui plus est.

Si on l'envisageait d'un point de vue purement esthétique, il n'y avait rien à redire : elle aurait pu être l'une des œuvres exposées. Elle était vêtue d'une robe blanche à noeud lavallière, immaculée comme une fleur en pleine floraison sous le soleil d'été. Ses longs cheveux dorés aux ondulations douces cascadaient jusqu'à la taille.

Peut-être venait-elle directement du travail, car elle tenait à la main une valise d'un poids visiblement considérable. Chaque pas qu'elle faisait sur le sol en marbre résonnait d'un **clac, clac** sous ses bottes brun cacao.

Elle avançait en observant chaque œuvre une à une. Des peintures de paysages bucoliques, des toiles abstraites où l'argenté semblait s'être répandu comme une éclaboussure sur du papier immaculé, des tableaux à l'huile où les personnages semblaient prêts à s'animer d'un instant à l'autre. Des verreries et des céramiques si délicates qu'on craignait de les regarder de trop près. La première partie de l'exposition regroupait les œuvres d'artistes renommés du pays, mais dans une petite salle située plus loin, on trouvait des œuvres d'artistes encore inconnus. C'est devant l'une d'elles que la femme s'arrêta.

Une peinture empreinte d'un imaginaire fantasque.

S'agissait-il d'une mer hivernale ? Elle représentait divers objets chutant et sombrant dans des eaux sombres et glaciales. Une montre à gousset, une plume, un lit, un couteau, une fleur blanche, une chaise. Tous usés, abîmés. À première vue, il était difficile d'en comprendre le message. Seul le jeune garçon peint au centre captivait le regard du spectateur.

Encore adolescent, il possédait des traits presque androgynes. Après un moment d'observation, un sentiment s'imposait : celui qu'il devait être sauvé. Car son expression, tandis qu'il s'enlisait, semblait presque chercher le regard du spectateur. Pourtant, cela ne pouvait arriver. Il coulait à l'intérieur du tableau. Depuis ce monde-ci, il n'y avait rien à faire pour lui. La peinture avait en tout cas l'art de nous mettre dans tous nos états.

— Excusez-moi. C'est moi qui ai peint ce tableau. Y a-t-il un problème avec cette peinture... ?

Une voix l'interpella soudainement par-derrière, telle une pierre lancée dans le calme ambiant. Un timbre grave, tranchant avec la pénombre de la pièce. Jusqu'alors, la femme était seule face à l'œuvre, tous les autres visiteurs se dirigeant vers les artistes les plus en vogue. Le retardataire qui venait d'arriver se trouvait être le créateur de cette peinture et, par un hasard naturel, il s'adressa à la femme qui s'était arrêtée devant son travail. Une rencontre fortuite, et pourtant toute naturelle.

Si leurs statuts et leurs circonstances avaient été différents, peut-être que quelque chose aurait pu naître entre eux. Pas forcément de l'amour, mais quelque chose... quelque chose qui leur appartenait dès l'origine.

— Capitaine Dietfried Bougainvillea.

L'instant où la femme se retourna, un grincement sourd sembla emplir l'espace. Il n'avait en réalité pas résonné, mais pour Dietfried, c'était comme s'il l'avait entendu. Son propre cœur résonna lourdement dans sa poitrine, et un frisson parcourut tout son corps. Un étrange sentiment l'envahit, comme si son sang s'écoulait à contre-courant. L'une des choses qu'il avait fui toute sa vie se tenait devant lui.

— Qu'est-ce que tu fais là, sale monstre ?

Violet Evergarden.

Devant les yeux émeraude de Dietfried, d'une teinte différente de ceux de son jeune frère, se trouvait une jeune poupée de souvenirs automatiques. La raison pour laquelle il ne l'avait pas reconnue de dos devait être sa chevelure dorée, aujourd'hui librement déliée.

Depuis l'incident des Lettres volantes, il ne l'avait pas revue alors qu'elle avait grandi entre temps. Seules des personnes ayant entretenu de nombreux échanges pouvaient reconnaître quelqu'un rien qu'en voyant son dos.

— J'observais les peintures, Capitaine.

Violet était impassible. Pourtant, sa main chercha instinctivement sa broche d'émeraude et la serra avec force.

— Toi, des peintures ? Tu peux les comprendre ?

D'abord un rire moqueur, puis une attaque verbale d'emblée. Il lui fallait dresser une ligne de défense. Après tout, cette fille avait autrefois été une arme. Une poupée meurtrière automatique.

— Je ne peux pas. C'est juste que... mes yeux et mes jambes se sont arrêtés.

Elle était la seule et unique femme que Dietfried craignait. S'il était tombé sur n'importe qui d'autre, ses émotions n'auraient pas été aussi sens dessus dessous Dietfried avait peur. Cette fille l'effrayait.

— Je vous ai causé du tort la dernière fois

Il savait ce qu'elle avait fait. Il savait qui elle avait tué. Et il se rappelait aussi la façon dont il l'avait traitée, se convainquant que c'était la bonne attitude.

— En vous parlant du Major.

Parce qu'elle n'était qu'un monstre.

Ô Seigneur, je voudrais...

Ces mots vagabondaient dans son esprit. C'étaient ceux qu'il avait autrefois murmurés dans ses prières, destinés à l'entité qu'il rencontrerait sans doute à l'instant de sa mort. Avec du recul, il s'agissait d'un vœu puéril, immature, et désespéré, mais à l'époque, il y avait cru de toutes ses forces. Regarder cette fille faisait remonter à lui l'image de cet enfant ridicule qu'il avait été.

— Je vais me retirer. Capitaine, prenez votre temps.

— Hé.

Violet avait décidé de se retirer et mit sa décision à exécution. Elle jugea que c'était la solution la plus pacifique pour les deux parties et que cela garantirait leur survie mutuelle.

— Hé, attends.

Cependant, Dietfried avait encore quelque chose à dire. À cet appel qui voulait la retenir, Violet suspendit son pas. Puis, elle le fixa du regard. « Pourquoi ? » Ses yeux lui posaient la question.

Son choix de partir devait être une forme de respect. Vu leur relation actuelle et passée, cela relevait d'un jugement avisé. C'est pourquoi elle le regardait, muette et non sans présomption.

Même maintenant, ce « pourquoi » silencieux transperçait Dietfried.

Mais alors que c'était lui qui l'avait arrêtée, Dietfried perdit ses mots. Il avait des tonnes de reproches à lui faire. Ou plutôt, il ne savait lui adresser que des reproches. Il ne lui avait sans doute jamais témoigné de paroles ou de gestes bienveillants. Non, il lui avait au moins ébouriffé les cheveux quand ils s'étaient séparés. Mais qu'est-ce que cela changeait ? C'était tout ce qu'il avait fait. Peut-être était-ce précisément pour cette raison que...

Qu'as-tu pensé de cette peinture ?

Une question aussi simple lui paraissait terriblement difficile à poser. Si ça avait été n'importe qui d'autre, il l'aurait fait avec autant de naturel que de respirer. Il aurait même pu se vanter d'en être l'auteur. Mais avec elle, c'était impossible.

Un silence pesant s'étira entre eux. Un silence terriblement long.

L'atmosphère était semblable à celle de deux bêtes qui se croisent dans la nature, évaluent laquelle allait attaquer en premier. À l'intérieur, ils étaient incomplets contrairement à leur enveloppe corporelle bien accomplie. De l'extérieur, ils ressemblaient à un homme et une femme magnifiques se faisant face, mais l'ambiance autour d'eux rappelait celle d'un champ de bataille.

Dietfried commença à transpirer. Quant à Violet, même sa respiration se fit plus courte. Elle semblait réfléchir à quelque chose. Elle ouvrit et referma la bouche plusieurs fois. Que devait-elle faire dans cette situation ? Quelle était la meilleure décision ? Elle hésitait.

Dietfried aussi s'interrogeait. Mais l'intensité de la réflexion était de loin plus marquée chez Violet. D'ordinaire, elle n'était pas comme ça. Même après avoir écrit tant de lettres, Violet Evergarden ne savait pas comment interagir avec cet homme.

Cet homme nommé Dietfried Bougainvillea.

Peut-être finit-elle par atteindre une conclusion, car Violet posa sa valise et croisa les mains derrière son dos.

— Faites donc.

D'abord, Dietfried ne comprit pas ce qu'elle faisait. Elle semblait lui offrir son corps.

— Hein... ?

Sans la moindre hésitation. Comme si elle n'était qu'un outil.

— Je ne bougerai pas. Faites donc.

« Servez-vous de ma vie », semblait-elle dire. À cet instant, elle se confondait avec la bête du passé.

— Faire quoi, exactement... ?

La bouche de Dietfried était pâteuse, il avait du mal à articuler. Son esprit était encore occupé à chercher comment rattraper la bourde qu'il venait de commettre. Il ne put immédiatement réagir à l'attaque inattendue de Violet.

— Vous ne vous souvenez pas ? Je faisais cela à chaque fois que je devais recevoir des réprimandes ou une punition.

Il ne s'en souvenait pas. Tout ce qui bourdonnait dans la tête de Dietfried jusqu'à présent s'effaça en un instant.

— Toi... qu'est-ce que...

Les yeux bleu clair qui le transperçaient à cet instant lui réservaient toujours des surprises et le malmenaient.

— Je ne savais pas parler à l'époque, alors pour vous montrer que je n'avais aucune intention de vous attaquer, Capitaine, je faisais cela.

Ces yeux.

— Peu importe ce que je dirai, il n'existe probablement aucune rédemption pour moi. Avec le temps, j'ai fini par comprendre les choses que j'ai... accomplies. Et l'ampleur de la terreur que je vous ai infligée. Néanmoins, je vous suis reconnaissante de m'avoir placée sous les ordres de Lord Gilbert. J'aimerais vous en être redévable d'une manière ou d'une autre. Si vous jugez cela inutile, alors, au moins, faites de moi ce qu'il vous plaira.

Pour une raison inconnue, lorsque ces yeux lui demandaient « pourquoi »...

— Que ce soit à coups de poing ou à coups de reproches, ne vous retenez pas.

...sa poitrine lui donnait l'impression d'être transpercée.

— Faites comme bon vous semble.

Si cet endroit n'avait pas été une galerie d'art silencieuse, Dietfried aurait sûrement éclaté en cris de rage, indifférent à la honte ou à sa réputation. Il serra les poings jusqu'à ressentir une douleur et ravala la colère qui voulait s'échapper, mû par sa fierté.

— Je déteste ça, chez toi...

Cette fille le poussait toujours dans des directions inattendues.

— ... à en mourir.

À ces mots prononcés d'une voix tremblante, Violet recula d'un pas. Son attitude d'offrande n'avait pas changé, mais son instinct, en alerte, se demandait si elle n'allait pas se faire tuer par cet homme. Voyant cela, Dietfried ricana. « C'est toi qui pourrais m'ôter la vie à tout moment », semblait-il dire.

Un frisson de lucidité parcourut son corps, dissipant la chaleur qui lui était montée à la tête. Ce fut ce pas en arrière qui lui permit de retrouver son calme. Car cela lui rappela que, malgré tout, elle n'était qu'une enfant. Cette innocence et cette posture, semblables à celles d'un enfant face à un adulte, exerçaient une grande influence sur lui et Dietfried exécrat cela.

Lui, qui rejettait toute forme d'attachement, éprouvait à son égard un dégoût tel qu'il en aurait vomi.

Ceux qui avaient connu l'oppression devenaient facilement des bourreaux. Elle en était intérieurement terrifiée. Pourtant, malgré cette peur, elle faisait toujours passer les autres avant elle-même. Cette créature n'était qu'un amas de contradictions.

Que c'est écœurant. Arrête. Meurs. Ne me regarde pas.

Il ne voulait pas se retrouver mêlé à elle. Pourtant, il avait une montagne de choses à lui dire. Mais pouvait-il seulement les exprimer correctement ? Même s'il parvenait à les arracher hors de sa gorge, elles ne deviendraient que des paroles acerbes.

Un immense lac s'étendait entre eux, et tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était fixer l'autre rive, incapables d'en sonder la profondeur. Leur première rencontre était la source de tout. Elle en était la cause.

Ses hommes avaient voulu s'emparer d'elle et elle les avait tous massacrés. Puis, elle l'avait poursuivi, poursuivi encore, pour faire de lui son maître. Malgré la hiérarchie, c'était elle qui détenait sa vie entre ses mains.

Quiconque passait du temps avec cette fille finissait par comprendre que c'était une nécessité pour elle. Elle avait toujours été ainsi, depuis cette île que seuls eux deux connaissaient. Chaque fois que quelque chose se produisait, elle plaçait Dietfried en priorité absolue. Après tout, lorsqu'il l'avait confiée à Gilbert, elle n'avait opposé aucune résistance.

S'il y avait eu un moment où tout aurait pu être changé, c'était celui-là.

Ces deux êtres, condamnés à ne jamais se croiser, s'étaient pourtant rencontrés encore et encore, avançant sur des lignes parallèles. Et chaque fois, *accablés par le poids du rejet et de leurs actes passés, ils prenaient la fuite.*

Gilbert...

Que penserait l'homme qui les avait réunis, celui qu'ils aimaient plus que tout ?

— Tu... Je...

Si je pouvais changer là, pour Gilbert...

— Capitaine...?

Serait-il plus facile pour lui de respirer ?

Juste au moment où Dietfried s'apprêtait à prendre une décision amère...

— GYAAAAAAAH—AAAAAAH—AAAAAAAAAAAAAAA !

Un incident se produisit...Et il était clairement prémedité. Le cri d'Artemisia, la propriétaire, résonna, et lorsque Dietfried et Violet s'élancèrent hors de la salle silencieuse où ils n'étaient que tous les deux. Les braqueurs avaient déjà leurs armes pointées, visant principalement les femmes et les enfants vulnérables, les forçant à se mettre à genoux. Leur exécution était d'une rapidité implacable.

Les yeux écarquillés, Violet fit pivoter sa valise en arrière, prête à la projeter sur eux, mais Dietfried l'en empêcha.

— Tu es stupide ou quoi ?! Il n'y a pas que des adultes ici !

Parmi les otages, une petite fille était prise sous le bras de l'un des assaillants, l'air de ne pas comprendre la situation.

— Je vais les sauver aussi vite que possible et neutraliser les braqueurs.

— Ils ont des armes à feu. Qu'est-ce que tu feras s'ils touchent quelqu'un avec un tir d'intimidation ?! Sans compter les œuvres d'art... Ce n'est pas un champ de bataille pour une brute dans ton genre ! Reste tranquille pour l'instant !

— Mais, Capitai...

— Reste tranquille !

Alors que tous deux s'affrontaient, les braqueurs remarquèrent leur présence.

Dans le grand hall, peut-être pour mieux asseoir leur emprise par la terreur, tous les hommes furent roués de coups sans exception et forcés à s'agenouiller sur le sol. En voyant cela, les femmes, naturellement effrayées, se recroquevillèrent, tremblantes, et commencèrent à sangloter.

Alors que les hurlements emplissaient la salle comme une sinistre mélodie, l'un des braqueurs s'approcha du duo. Son regard indiquait clairement « il restait encore des mauvaises herbes à arracher ». D'un geste froid et mécanique, il leva son arme.

Dietfried aurait pu l'éviter. Il l'avait déjà fait maintes fois par le passé. Il pouvait le faire aussi aisément que s'il flottait sur l'eau. Il lui suffisait de se saisir de l'arme à une main et de tirer dessus d'un coup sec pour faire basculer son adversaire sous l'effet de la réaction. Une fois l'arme volée, il pouvait éliminer un à un les membres du gang d'un tir en pleine tête. Ensuite, il y aurait eu une fusillade. Il aurait procédé ainsi s'il avait été seul. Oui, s'il avait été seul.

Pourquoi fallait-il que ce soit maintenant parmi tous les moments possibles ?

Rien n'était plus humiliant qu'un coup que l'on devait encaisser sans riposter. Mais il avait des choses à protéger, au-delà de sa propre dignité.

Il accepta donc l'attaque sans esquiver. S'il déclenait une bagarre dans cette situation, il doutait que tous les otages en sortent indemnes. Il devait attendre une opportunité. C'était la meilleure chose à faire. Il prit cette décision non seulement pour lui-même, mais aussi pour les autres.

Mais la poupée meurtrière automatique prit une tout autre décision.

Lorsque ses yeux scintillèrent de cette lueur-là, elle se mit à agir littéralement en mode automatique. Elle s'avança, prenant la place de Dietfried. À cet instant, le visage de son jeune frère fut la seule chose qui traversa son esprit.

Gil...

C'était presque comme s'il s'était préparé à cela depuis toujours. C'est ainsi que son bras se tendit instinctivement.

Il enlaça Violet sans crier gare et lui tourna le dos pour encaisser le coup à sa place. Un choc brutal s'abattit sur lui, du dos jusqu'à la tête. Il entendit le souffle de Violet se suspendre brièvement contre lui.

Et c'est ainsi qu'ils en étaient arrivés là.

Dietfried ne pensait pas avoir eu tort d'avoir contenu Violet. Il savait que c'était la femme qui avait combattu seule contre des terroristes dans un train en proie aux flammes, mais il était hors de question qu'elle provoque un tel carnage dans la galerie Artemisia.

À cet instant précis, il avait l'impression d'être un maître tentant de réfréner la furie de son chien enragé. Quant à la bête enragée elle-même, elle s'était tue depuis que Dietfried avait reçu le coup, comme si toutes ses fonctions s'étaient arrêtées. Il repoussa ainsi ces mains qui avaient tenté de le secourir. Le moindre faux mouvement, et les braqueurs risquaient de s'en prendre à lui une fois de plus.

Elle, qui avait toujours pris sur elle de protéger les autres, s'était retrouvée protégée. Et, pire encore, elle avait laissé l'autre partie être blessé. Cela avait dû la plonger dans un tel désarroi qu'elle en avait presque cessé de fonctionner. Pourtant, avec le temps, elle avait comme redémarré son système, se ressaisissant à présent pour affronter la situation.

— Je comprends le non-usage de la force dans une galerie d'art. Mais ne devrions-nous pas placer les vies humaines au-dessus des œuvres ?

À ton avis, à cause de qui j'ai pris un coup à l'arrière du crâne ?

Parce qu'elle énonçait une évidence avec son sérieux habituel, Dietfried lui agrippa le col, entraînant avec lui la broche qui y reposait, sans même réfléchir. Le fil retenant le bouton de la robe à nœud lavallière émit un petit bruit sous la tension. Ce n'était pas un geste qu'un gentleman devait adresser à une dame. Pourtant, Dietfried ne relâcha pas la pression de sa poigne.

— Toi... Tu as encore besoin d'être dressée par moi ? lança-t-il, la voix chargée de colère, si proche que leurs visages se frôlaient. — Tu ferais mieux de voir ça comme un lieu qui ne ressemble à aucun autre... Cet objet t'est précieux, n'est-ce pas ?

Elle cligna des yeux d'un battement sec, entrouvrit la bouche, puis la referma.

Lorsque Dietfried lâcha enfin prise, elle referma ses doigts autour de la broche, comme pour la protéger. Elle se préoccupait davantage du bijou que du haut froissé de sa robe. D'un geste lent, elle le caressa à plusieurs reprises, s'assurant qu'il n'avait subi aucun dommage. Finalement, elle murmura d'une voix absente :

— Je comprends mieux.

— Comme si une idiote pouvait comprendre, rétorqua Dietfried avec un reniflement moqueur.

Mais la poupée de souvenirs automatiques face à lui n'affichait qu'un masque impassible. Peu importe à quel point il la blessait, cela n'avait aucun effet. C'était du moins ce que Dietfried avait toujours pensé.

— J'ai parfaitement compris. J'éviterai le combat ici autant que possible.

Pourtant, sa voix semblait légèrement vacillante.

Dietfried observa Violet du coin de l'œil. La broche revêtait une importance évidente pour elle. Elle la maintenait fermement des deux mains, indiquant ainsi qu'elle ne voulait laisser personne y toucher.

Leur échange se faisait à voix basse, mais son timbre à l'instant était aussi tenu que le bourdonnement d'un moustique. D'une voix légèrement adoucie, Dietfried déclara :

- Tant mieux alors. Je suis redevable envers la propriétaire de cette galerie. Je vais donc faire tout mon possible pour elle aussi.
- D'accord.
- Les vies humaines sont évidemment la priorité. Mais on ne va pas se battre sans une réflexion au préalable.

Comme une enfant, Violet hochait la tête à plusieurs reprises.

- Jusqu'à présent, tu n'as fait que de la protection rapprochée, des assassinats et des opérations militaires, c'est pour ça que tu ne peux pas comprendre. En mer... Dans les batailles navales, on se bat pour protéger. Notre façon de penser est différente des conquérants.
- Protéger...
- Si on ne peut pas les arrêter en mer, les ennemis débarquent sur la terre ferme. Si Leidenschaftlich est qualifiée de nation militaire, ce n'est pas seulement grâce à l'armée de terre. Mais je ne t'ai jamais appris à combattre en mer, n'est-ce pas... Pour l'instant, oublie tes habitudes en matière de neutralisation chaotique et inspire-toi de mes techniques.
- Bien compris.

Dietfried fut intérieurement surpris par cette réponse docile. Plus encore, il était stupéfait qu'il puisse échanger ainsi avec la « bête » et parvenir à se comprendre mutuellement.

Lorsqu'elle était entre ses mains, cette magnifique poupée de souvenirs automatiques n'était qu'une « bête sauvage » qui ne savait pas parler, un simple outil. Une créature incontrôlable, de surcroît.

— Qu'il en soit ainsi. N'oubliez pas que votre bien-être est ma priorité absolue. Je me battrai pour vous protéger, Capitaine. Ne songez pas à me protéger pour Lord Gilbert. Si la nécessité l'exige, je n'hésiterai pas à servir de bouclier. Je peux être remplacée, alors qu'il n'existe aucun substitut à vous.

Si, à cette période-là...

— C'est aussi un moyen pour moi de protéger Lord Gilbert.

...à cet endroit-là...

— *Adieu, sale monstre. Cet homme est ton nouveau maître !*

...il l'avait éduquée et guidée au lieu de s'en débarrasser, aurait-elle grandi de la même façon ?

— *Tais-toi !*

Aurait-elle fini par penser ainsi ?

— *Tais-toi, monstruosité !*

Il ne s'était jamais posé la question. Mais une autre partie de lui répondit immédiatement « non » à ce doute naissant. Une Violet Evergarden élevée par Dietfried Bougainvillea ne serait assurément pas devenue celle qui se tenait devant lui aujourd'hui. Il lui aurait peut-être appris à parler, ne serait-ce que pour éviter les problèmes de communication.

Il lui aurait probablement fourni des vêtements et quelques effets personnels pour la vie quotidienne, ne serait-ce que pour ne pas nuire à sa propre réputation lorsqu'il la faisait sortir avec lui. Mais, de là à lui offrir un objet qu'elle serrerait avec autant de ferveur entre les mains...

Je vois... Elle a la même couleur que les yeux de Gilbert, cette broche...

...il ne l'aurait indéniablement pas fait.

Maintenant que j'y pense, elle me suivait toujours de près, parce qu'elle détestait être seule.

S'il avait eu quoi que ce soit à lui offrir, cela aurait été au mieux un cercueil garni de fleurs, qu'il aurait laissé prêt pour elle.

Son maximum de considération pour elle n'était que le minimum pour Gilbert. Si Violet était restée auprès de Dietfried Bougainvillea, elle serait assurément morte avant lui, et pour lui.

— On va jouer un rôle.

Ah, Gilbert...

— Un rôle ?

Je réalise toujours trop tard à quel point tu es admirable.

— C'est ça. Puisque c'est toi qui en as eu l'idée, tu joueras l'appât.

Tu as réussi à métamorphoser cette bête immonde.

— Bien reçu.

Tu as su la changer à ce point.

— D'abord, prends ça... C'est un peu tard, mais... Tu as des questions sur la manière dont tu vas devoir coopérer avec moi ?

À la question de Dietfried, Violet répondit en penchant la tête :

— Pourquoi en aurais-je... ? Non, je n'en ai pas.

Pour une raison obscure, son ancienne arme n'exprimait des fragments d'émotion que dans ces moments-là. Simplement, avec innocence, inconsciente de la cruauté dont elle faisait preuve.

— Faites bon usage de moi, Capitaine, dit-elle en souriant.

Il existait tout un enchaînement d'événements qui avait conduit à un tel déferlement de violence dans cette routine du quotidien. Il serait plus pertinent de commencer par le moment où le tournant dans la vie du chef des braqueurs avait eu lieu. Mais comme ce serait remonter bien loin, résumons brièvement.

Cette affaire était le fait d'un criminel récidiviste.

Les motifs qui poussaient une personne au vol étaient nombreux, mais l'objectif restait unique : obtenir un profit immédiat. Les honnêtes gens gagnaient leur salaire à la sueur de leur front, mais les voleurs ne partageaient pas cette philosophie. L'homme était récompensé lorsqu'il se mettait au service d'autrui. Accumuler une somme conséquente nécessitait du temps et des efforts. Les voleurs refusaient cette réalité. Car dans tout pays, pour réussir, il fallait posséder des compétences.

S'ils pouvaient s'arrêter après un premier méfait, pourquoi recommencer encore et encore ? Beaucoup se posaient cette question à propos des criminels. C'était simple : s'ils avaient réussi une fois, ils pouvaient recommencer. Il leur était possible d'obtenir instantanément ce que d'autres devaient consacrer des années de leur vie à acquérir. Une telle occasion était une tentation irrésistible.

Lorsqu'on s'y habituait, repérer ces opportunités devenait étrangement facile.

Supposons qu'un individu ait développé un talent pour anticiper les pensées des autres. Il pouvait déchiffrer la personnalité de son interlocuteur à travers les mouvements de ses yeux, sa respiration, son intonation, les rapports de force dans son entourage, sa position sociale et bien d'autres indices. Il était ainsi capable de déduire la conduite à adopter pour obtenir la « bonne réponse ». De prime abord, cela pouvait sembler être de la magie, mais il ne s'agissait que du fruit d'années d'observation assidue de ses semblables.

Dans le cas des voleurs, leur stratégie ne s'appliquait pas uniquement à des joutes individuelles : ils devaient également savoir évaluer leur environnement avec précision. Au cours de leurs pérégrinations en ville, ils avaient découvert par hasard qu'une nouvelle galerie allait ouvrir ses portes. La date d'inauguration avait même été annoncée. La veille, un événement privé était prévu, réservé aux seuls concernés.

Quel que soit l'endroit, organiser sans accroc l'ouverture d'un nouvel établissement était un défi. Même si certains employés avaient déjà de l'expérience dans la gestion d'une galerie, la coordination et la maîtrise d'une telle situation étaient bien différentes. Le jour J, le personnel fut débordé. Et comme il s'agissait d'une célébration en comité restreint, il ne faisait aucun doute que la sécurité allait être amoindrie par rapport à son niveau habituel.

Ainsi, les voleurs s'étaient dit : « Ah, si on frappe là, c'est l'effet domino ». Ils n'avaient aucune rancune particulière. Ils avaient simplement estimé que c'était faisable ce qui mena à l'attaque. La vérité était simplement que la galerie Artemisia avait été malchanceuse.

Combien d'épreuves sa propriétaire avait-elle traversées avant de pouvoir ouvrir cet endroit ? Avait-elle vécu sa vie à courber l'échine devant autrui ? Combien d'artistes attendaient avec impatience de voir leurs œuvres exposées dans cette galerie ? Les sentiments de ces personnes pouvaient être mis en pièces sans la moindre pitié à l'instar de mauvaises herbes que l'on écrasera sans faire attention. C'était la cruelle réalité. Sauf que, cette fois, la galerie Artemisia avait eu la chance de leur vie.

— Il y a un problème... Excusez-moi... ! Elle... d'un coup... !

Un capitaine de la marine, épris d'art...

— Ugh...

...et celle que l'on appelait autrefois la Vierge Guerrière de Leidenschaftlich, faisaient partie des otages.

L'homme venant troubler dans un affolement feint, implorait l'un des malfaiteurs et leva les deux mains en signe de non-résistance. Il s'agissait d'un homme aux cheveux longs. Sa chevelure sombre, légèrement ondulée, tombait au-delà de ses épaules. Juste à côté de lui, une femme se tenait, serrant son ventre et tremblant.

— Quoi ?

Quelques hommes armés se rassemblèrent autour d'eux.

— Elle aurait mal au ventre.

— C'est juste ça ? Laisse-là.

— Tu veux pas qu'on la laisse aller aux chiottes ? On doit encore surveiller ces gens, mais c'est une femme. On a juste à l'accompagner. Et sinon c'est quoi la situation ?

— On a empilé la plupart des tableaux, mais il reste encore les ornements. Ça va prendre un peu plus de temps.

Les voleurs avaient un choix à faire. Soit ils la laissaient souffrir en silence, soit ils prenaient la peine de l'emmener aux toilettes. Leur politique semblait être de ne frapper que les hommes. Ils n'hésitaient pas à user de violence lorsque nécessaire, mais dans le cas contraire, il valait mieux éviter d'attiser l'hostilité afin de conclure l'affaire rapidement et discrètement. Cela pouvait paraître chevaleresque, mais ce n'était qu'un raisonnement égoïste.

— On fait quoi ? Le prez est...

— Il est monté dans la voiture en premier. Comme si on pouvait lui demander son avis à chaque fois qu'un truc pareil arrive.

« Ce prez » devait être leur leader. Alors que les échanges feutrés se poursuivaient devant la femme agonisante, celle-ci finit par s'allonger au sol, toujours agrippée à son ventre. L'homme qui avait plaidé pour son état alarmant la secoua par les épaules, l'exhortant à tenir bon.

Comme en réponse à un signal, la femme releva lentement le visage. Ses yeux d'un bleu semblable à des pierres précieuses brillèrent à travers ses mèches d'or en pagaille. Elle couvrait sa bouche, sans doute pour s'empêcher de vomir. Malgré cela, il était aisément de percevoir qu'elle était d'une beauté remarquable.

— Ça va encore prendre un moment, hein. Et puis, on aura besoin des femmes plus tard.

Son regard croisa celui de l'un des voleurs, comme s'il exerçait une force d'attraction sur lui. On ne pouvait comprendre la puissance destructrice d'un tel regard levé vers soi, les prunelles embuées, sans y être confronté directement.

— Dans ce cas, ça devrait aller.

Au sourire malicieux de l'homme qui venait de parler, on pouvait deviner quelles étaient ses intentions. Alors que la femme gardait la main sur sa bouche, le braqueur lui fit signe de se lever en pointant son arme sur elle, puis l'entraîna vers les toilettes.

Après cela, la femme et le voleur ne revinrent pas tout de suite. Puisqu'aucune autre personne n'eut le courage de demander à aller aux toilettes, leur absence se prolongea comme si cela allait de soi. Pendant ce temps, les œuvres de la galerie étaient transportées une à une vers des voitures équipées de barres de toit, garées à l'extérieur de l'établissement. Les voleurs étaient vêtus comme des employés chargés de la manutention, si bien que même les passants ne trouvèrent rien d'anormal à cette scène de travail.

Lorsqu'ils eurent fini d'emporter la plupart des objets de valeur, l'une des voitures quitta la galerie. L'autre, toujours stationnée, était destinée à servir de moyen de fuite à ceux qui montaient la garde. Avec l'intégralité des œuvres réunies pour ce jour dérobée jusqu'à la dernière, la galerie était désormais vide. La propriétaire, Artemisia, n'avait cessé de réprimer ses sanglots, laissant silencieusement couler ses larmes.

Ces braqueurs semblaient être des criminels aguerris. À leur arrivée, ils avaient neutralisé toute résistance par la menace des armes, mais par la suite, tant que chacun obéissait, ils se contentaient de maintenir froidement leur emprise sur les otages, sans même éléver la voix. En laissant croire que tout danger serait écarté si l'on se soumettait, ils avaient obtenu une obéissance totale. Leur méthode était sans faille. Bien qu'ils fussent des malfrats, leur manière de traiter les gens relevait d'un art maîtrisé. À leurs yeux, les humains n'étaient pas des humains.

— Excusez-moi... Je voudrais simplement lui prêter un mouchoir. Rien d'autre. Les manches de sa robe sont déjà trempées de larmes. Vous ne pourriez pas au moins me permettre cela ?

En entendant cette voix derrière elle, Artemisia se retourna. Celui qui venait de parler était l'un des artistes qu'elle avait invités pour l'occasion, quelqu'un qu'elle connaissait depuis un certain temps. À cette vision, elle se sentit submergée par la culpabilité, comme si elle lui avait fait vivre quelque chose d'affreux.

Leur première rencontre avait eu lieu dans un complexe récréatif, lorsqu'elle l'avait surpris en train de peindre un paysage. Elle ignorait alors sa profession, mais ils étaient restés en contact et il lui avait montré ses œuvres. Il peignait depuis toujours, comme un simple passe-temps. Il lui avait confié que même ses proches ignoraient son activité et qu'il le faisait uniquement pour lui-même.

Cet homme, au temps si compté, avait pourtant trouvé un moment pour exposer une œuvre qui avait bouleversé tous les sens d'Artemisia. Au début, il avait hésité à répondre à sa demande, mais il avait fini par sourire comme un enfant et accepter avec un air réjoui.

Aah, Seigneur... Rendez-nous cela. Rendez à chacun la joie de cette journée...

Plus encore que la perte des œuvres, Artemisia était anéantie par le regret d'avoir déçu tous ceux qui attendaient ce jour avec impatience. Cette idée seule lui donnait l'impression que sa poitrine allait se fendre.

— Tiens, il t'a dit d'utiliser ça.

Le braqueur lui tendit un mouchoir, qu'il avait pris à l'artiste. Artemisia s'en servit pour sécher ses larmes et, rassemblant tout son courage, croisa enfin son regard. Elle lui murmura un « merci » sans émettre un son.

L'homme sourit. Mais ce n'était pas le sourire qu'elle lui connaissait. Lorsqu'il parlait d'art, il était tout autre. Un frisson lui parcourut l'échine sans même qu'elle ne puisse réfléchir. En effet, son regard ne dégageait aucune chaleur.

— ...

L'homme dit quelque chose à Artemisia. Il n'avait que légèrement remué les lèvres, si bien qu'elle ne pouvait affirmer avec certitude qu'elle avait bien déchiffré ses mots. Pourtant, elle en était presque certaine :

— Tout va bientôt se terminer.

Finalement, les voleurs commencèrent à préparer leur départ.

— Prenons une personne avec nous jusqu'au port. Une femme ou un enfant.

T'as une idée de qui choisir ?

— Une femme.

— Ce type jouait avec celle qu'on comptait utiliser, non ? Qu'est-ce qu'il est devenu ?

En supposant qu'ils allaient enfin être libérés, les otages commencèrent à s'agiter. Ils avaient traversé un cauchemar, et les œuvres auxquelles ils avaient consacré leur vie avaient été dérobées. Ce jour de fête avait été souillé par le désespoir. Mais ils étaient en vie. C'était la seule et unique lueur d'espoir de cette journée. Ils ne pouvaient conserver leur raison qu'en se raccrochant à cela. Ils ne désiraient qu'une chose : être libérés au plus vite.

Parmi eux, un homme observait en silence les mouvements des braqueurs depuis le début. C'était celui qui s'était occupé de la femme prise d'un malaise, affichant une inquiétude sincère. Pourtant, une fois la jeune femme emmenée aux toilettes, son visage s'était figé, comme si plus rien ne l'intéressait. Par moments, il allait même jusqu'à bâiller discrètement, comme pris d'un soudain engourdissement.

— Va le chercher. Dis-lui d'utiliser cette femme comme otage. Elle est jeune, elle pourra rentrer à pied si on la jette sur la route.

À ces mots, cet homme éclata de rire comme s'il n'avait pas pu s'en empêcher. Il porta une main à sa bouche avant de hausser les épaules, laissant les braqueurs observer son amusement.

— Désolé, ce n'était pas pour me moquer. Mais tenter de violer ce truc... Peu importe combien de vies vous avez, ce ne sera jamais suffisant.

— Hé, c'est quoi ton problème...? Tu nous cherches ?

L'homme continua de rire, comme si la posture menaçante des voleurs n'était qu'une farce grotesque. De ses yeux, la propriétaire, Artemisia, le supplia d'arrêter de provoquer les criminels. Elle ne pouvait pas se permettre de perdre, en plus des œuvres d'art qu'elle avait rassemblées, l'un des invités qu'elle avait conviés. Pourtant, l'homme cligna d'un oeil dans sa direction et répondit simplement :

— Artemisia, ça ira.

Personne ici ne connaissait son statut social. Ni son passé.

Autrefois, Dietfried Bougainvillea avait été le maître d'une arme qui aurait pu devenir la meilleure du monde. Cette arme lui échappait à présent, mais cela ne signifiait pas que leur lien de maître et serviteur avait été complètement rompu. Cette bête avait un instinct de loyauté élevé, et bien que leurs retrouvailles aient été dues au hasard, elle l'avait reconnu aussitôt.

Lui, l'homme qu'elle avait jadis suivi, quelqu'un digne de lui donner des ordres. Ainsi, la bête lui obéirait jusqu'à épuisement s'il le fallait. Seules de rares personnes pouvaient la dompter. Mais à cet instant précis, Dietfried ressentait quelque chose d'étrange en la voyant revenir sous son contrôle.

— Elle court vite.

— Hein ?

— C'est pour ça que c'est terminé pour vous. Désolé.

— Hé, fermez-lui son claqué-merde.

Face à la soudaine prise de parole de Dietfried, les braqueurs eurent naturellement un mouvement de doute.

— Elle est rapide comme une biche. Et ici, c'est la grande rue commerçante, il y a plein d'hôtels à proximité.

— Où tu veux en venir ?

— Mes hommes ne sont pas loin. À l'heure qu'il est, ils doivent être en train de se faire plaisir au bar de leur chambre d'hôtel. Parmi eux, certains la connaissent depuis l'époque où elle était encore sous mes ordres. Je lui ai laissé mon ruban pour attacher ses cheveux, ça a dû suffire à les alerter. J'avais prévu que vous transporteriez votre butin jusqu'au port. Quand on fout un tel bordel en plein centre-ville, difficile de fuir sur la terre ferme. La route maritime, en revanche, rend plus difficile la traque. Mais contre moi, ça ne fonctionne pas. Une de vos voitures est partie tout à l'heure, mais ce sera déjà fini pour eux avant même d'atteindre le port. Vous comptiez sortir d'ici là, mais si vous envisagez d'emmener quelqu'un en otage, oubliez. Certains de mes gars sont du genre à s'échauffer rapidement alors évitez de les provoquer. Si ça arrive, vous en payerez les conséquences. Peu importe combien de

cadavres tomberont, nous pourrons toujours arranger la situation après coup. Il faudra accorder nos versions, mais les otages d'aujourd'hui choisiront sans doute de coopérer avec moi. Se faire piétiner les œuvres d'une vie, symbole même de nos luttes, c'est une douleur que personne ne peut accepter.

L'homme, dont l'éloquence ne faiblissait pas même en pareille situation, parlait sans reprendre son souffle. Pourtant, aux yeux des autres, cette prestance empreinte de flegme semblait empreinte d'une folie glaçante. Les voleurs réalisèrent soudain que tous les otages regardaient derrière eux. Ils ressentirent alors une présence. Comme un spectre, dissimulant jusqu'à la moindre lueur de vie, attendant simplement les ordres de son maître.

À l'extérieur des fenêtres de la galerie, on entendait des bruits de lutte, venant de la zone où était garée la voiture. En même temps, un souffle léger s'éleva tout près d'eux. La respiration d'une femme essoufflée par sa course leur parvint aux oreilles.

— Vas-y, Violet.

D'un geste rapide, Dietfried leva le pouce et traça un mouvement net le long de sa gorge. Tandis qu'il regardait sa poupée terrasser les braqueurs avec la force écrasante d'un monstre dévorant sa proie, Dietfried se remémora le passé.

Tout revient à son point de départ.

Il se rappela le temps où ils étaient tous les deux bloqués sur cette île isolée. La bête avait eu peur à l'arrivée de la flotte de secours. Lui aussi. Il n'aurait pas supporté que davantage de ses compagnons se fassent massacrer. Alors, il avait saisi la main de la bête et l'avait conduite vers le monde extérieur. Dans son esprit, c'était comme lui passer un harnais.

Il n'y avait plus rien qui la retenait désormais. Plus besoin de la guider par la main lorsqu'ils marchaient. Il n'y avait plus rien entre eux.

Ni amour, ni passion, ni attachement, ni désir.

— Capitaine.

Il n'y avait rien, mais une chose était certaine.

— Capitaine Bougainvillea.

S'il l'appelait, cette poupée de souvenirs automatiques irait probablement jusqu'aux confins du monde pour le sauver. C'était dans sa nature.

— Je suis là. Êtes-vous indemne ?

À cet instant, la bête comprit qu'il avait prononcé son nom pour la toute première fois. Ses yeux s'adoucirent.

— Ouais.

Cette maigre compensation suffisait à faire sourire la bête.

Un peu plus tard, Leidenschaftlich s'enveloppa dans la douceur de la nuit.

Les constellations estivales parsemaient le ciel d'encre. Aussi brillant que le jour, le ciel nocturne scintillait avec une telle intensité qu'on aurait pu parler d'un banquet d'étoiles. La journée touchait à sa fin sur Leidenschaftlich. Une journée marquée par le chaos, depuis l'aube.

Sous les regards de la foule amassée, l'arrestation qui s'était déroulée devant la galerie Artemisia arrivait à son dénouement, les procédures et formalités étant transférées à la police militaire. Voyant les œuvres d'art restituées sagelement à Artemisia, Dietfried poussa un soupir de soulagement. Son regard dériva alors furtivement sur le côté.

Une poupée de porcelaine délabrée se tenait là. Une femme à la beauté irréelle se tenait là, sous le ciel étoilé. Il devait lui dire quelque chose. Il devait le faire, au moins maintenant. Mais aucun mot ne lui venait.

« Tu as bien travaillé. » « Ce n'était pas si mal. » « Bon boulot. » « Je te félicite. »... Que dire ?

Dans sa tête, les phrases naissaient et s'effaçaient aussitôt. Comme les rêves que devaient faire en cet instant les enfants endormis dans toute la ville. Ils prenaient forme, puis disparaissaient. Finalement, il ouvrit la bouche.

— Tu n'as pas froid ?

— Nous sommes en été, après tout.

Cela ressemblait aux maladresses d'un homme ne sachant comment inviter une femme à sortir. Violet Evergarden, qui avait combattu de manière réfléchie et dans un but de protection, se trouvait toujours aux côtés de Dietfried. Il était juste de dire qu'elle avait été la personne la plus méritante aujourd'hui. Celui qui avait élaboré le plan d'arrestation était Dietfried, mais celle qui avait tout accompli, c'était Violet.

Elle avait d'abord joué le rôle d'une femme ayant mal au ventre pour se faire accompagner aux toilettes par l'un des malfrats. Puis, lorsqu'il avait osé poser une main sur son épaule, elle l'étrangla en toute discrétion avec la force de ses bras mécaniques, le faisant s'évanouir.

Elle s'était échappée en passant par la fenêtre des toilettes. Plutôt que de se rendre à la police militaire, elle se dirigea vers l'hôtel que Dietfried lui avait indiqué pour prévenir les soldats de la marine savourant cigarettes et alcools dans une chambre au dernier étage. L'un d'eux, la reconnaissant, avait d'abord eu un mouvement de frayeur, mais en voyant qu'elle portait le ruban de Dietfried, son expression avait changé. Il avait aussitôt contacté la police militaire et alerté la sécurité du port afin de renforcer les contrôles.

Sans attendre leur préparation, elle était immédiatement repartie en courant vers la galerie Artemisia et y avait infiltré les lieux par la même voie. Plusieurs des voleurs, assez malchanceux pour la croiser, s'étaient écroulés à terre sous un coup de pied ou un coup de poing dans l'abdomen.

C'est ainsi qu'elle fut de retour.

Alors que Violet se tenait derrière les derniers braqueurs, reprenant son souffle, les otages l'observaient comme un signe de la Providence, mais Dietfried, lui, affichait un sourire en coin. Comme ordonné, elle avait géré sans endommager la moindre œuvre d'art.

— À propos de ce qui s'est passé...

— Il vaudrait sans doute mieux ne pas en parler à Lord Gilbert. Il s'inquiéterait.

Voyant la dernière œuvre être ramenée à l'intérieur, Violet ramassa la valise qui gisait à ses pieds. Elle semblait vouloir rentrer seule. Après lui en avoir fait faire autant, Dietfried ressentait à présent une forme de culpabilité. Il ne put s'empêcher d'admettre qu'elle aussi était précieuse aux yeux de quelqu'un.

C'est ce qu'il pensa après la bataille, en la voyant caresser sa broche d'émeraude, comme pour s'assurer qu'elle était toujours là. Elle qui, autrefois, n'était qu'une bête sauvage dont la mort n'aurait attristé personne.

Aah, ce n'est qu'un prétexte, rien d'autre qu'une excuse. S'il en est ainsi, alors je préfère me taire.

À l'époque où elle était sous ses ordres, chaque jour était une plongée dans la folie. Ils erraient sur les champs de bataille, combattant de l'aube au crépuscule, trop habitués à la violence.

Puis la guerre avait pris fin, la paix était revenue, et il avait compris que commençait une ère où l'on pouvait même faire de l'art. Que ces jours passés dans l'ombre étaient une aberration et que ce qu'il ressentait aujourd'hui était la norme.

— Je vais te raccompagner.

— Ce n'est pas nécessaire. Vos hommes doivent vous attendre, alors, je vous en prie, partez sans vous soucier de moi, Capitaine.

— Ça ira, juste pour cette fois.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Je te ramène. Écoute-moi bien, c'est un ordre.

— Je ne peux accepter cet ordre.

— Sale... Tu suivais pourtant mes instructions il y a encore un instant.

— Parce que c'était une situation d'urgence. De plus, Capitaine Dietfried, il serait plus logique que je vous raccompagne plutôt que l'inverse.

— De quoi tu parles ? Tu es une femme, non ?

Entendant ces mots sortir de sa propre bouche, Dietfried le regretta aussitôt.

Le coin des lèvres de Violet était fendu, laissant couler un filet de sang. Sa robe au noeud lavallière, trempée par la sueur. Même ceux qui transpiraient peu ne pouvaient échapper à un tel état après une bataille de cette ampleur en plein été.

— Je vais faire venir une calèche. Attends ici. Je te déposerai jusqu'à la maison Evergarden, et après ça, tout sera fini. On ne se reverra plus jamais. Peu importe ce que toi et Gil devenez, nos chemins ne se croiseront plus.

Ce qu'il avait fait aujourd'hui à cette femme, qui était désormais capable d'aimer et d'être aimée, n'était pas digne d'un fils de la famille Bougainvillea. Après qu'ils furent montés dans la calèche, un silence s'installa, long et pesant.

Est-ce qu'elle pourra garder un secret aussi gros, alors qu'ils sont en couple, tous les deux ?

Dietfried se surprit à s'inquiéter, presque malgré lui, de la vie amoureuse de son frère cadet. Après tout, cette situation pouvait être une trahison envers ce frère qui lui était si cher.

Gilbert l'avait totalement pardonné. Pour lui avoir imposé la succession du titre de chef de famille. Pour n'avoir jamais accordé la moindre considération à leur foyer. Pour lui avoir confié une bête sauvage qu'on ne saurait décrire. Il lui avait tout pardonné.

En y repensant, la seule fois où Gilbert avait cherché à l'éloigner en affirmant qu'il ne lui pardonnerait jamais, ce fut lorsque Dietfried lui avait offert Violet. Il avait qualifié cela de « traite humaine ». Lui avait ordonné de ne pas être violent avec un enfant.

Sans doute ces deux-là avaient-ils toujours été l'exception l'un pour l'autre. Il était probable qu'il n'y ait aucun pardon pour ce que Dietfried avait fait à Violet aujourd'hui. Gilbert pouvait excuser beaucoup de choses. Mais pas ce qui touchait à l'unique chose qui comptait le plus pour lui. Être haï par un être cher... Qui que l'on soit, quel que soit son âge, une telle chose pouvait assombrir le cœur de n'importe qui.

« Tout ira bien. » Cette voix, qui rompit le silence, lui fut adressée comme pour l'apaiser. Comme si elle avait perçu son trouble.

— Si, par malheur... quelqu'un venait à lui rapporter cette affaire avant que je ne le fasse, je vous défendrai, Capitaine Dietfried.

— Me défendre, tu dis ?

— En vérité, il m'arrive souvent d'être mêlée à des incidents de grande ampleur sans que le Major ne le sache. Mais je rentre toujours. À Leidenschaftlich. Je rentrerai encore aujourd'hui. C'est pourquoi il ne faut pas s'en inquiéter.

— Qu'est-ce que tu fais, là-bas ?

— Nous avons été séparés bien trop longtemps. Dès le départ, il y a eu entre nous tant de moments que l'autre ignorait. C'est sûrement encore le cas, aujourd'hui. J'ai mon travail, et lui aussi. Nous avons peu de temps à nous accorder. Mais je retournerai toujours auprès du Major. Il

le sait. Même lorsque nous sommes éloignés, il est le seul à occuper mon esprit. Je ne suis pas certaine de bien le lui faire comprendre, mais c'est ainsi.

Des paroles qui, en temps normal, l'auraient fait éclater de rire. Mais Dietfried en était incapable.

Depuis quand es-tu devenue comme ça ?

Dietfried haïssait Violet. Plusieurs raisons avaient nourri ce sentiment.

Tu es désormais capable de répondre à l'amour de quelqu'un.

Il se voyait en elle. Sa soumission aux adultes, son désir d'être dominée, lui inspiraient du dégoût. Il méprisait cette bête sauvage qui ne cherchait pas la liberté. Il méprisait le fait qu'on l'ait éduquée pour qu'elle devienne ainsi. Il méprisait tout.

D'ailleurs, Dietfried n'aimait pas grand-chose.

Même la gentillesse avait ses limites.

En vérité, même s'il avait voulu être un homme bon, il ne le pouvait plus. Il avait prié Dieu pour cela d'innombrables fois par le passé. Pourtant, il était resté un homme répondant au nom de Dietfried Bougainvillea, incapable d'y parvenir.

Ô Seigneur, je voudrais...

Pour la première fois depuis son enfance, il implora intérieurement un certain Être. Mais une telle entité ne répondait jamais aux appels. Même maintenant, il ignorait si sa prière lui était parvenue.

Cela semblait impossible, en vérité. Son étoile et celle de Violet étaient trop éloignées pour qu'un bouleversement puisse advenir. Et pourtant, aujourd'hui, il ressentait ce désir brûlant, voire oppressant, de demander pardon.

Je veux rentrer.

Lui-même ne savait pas où.

Que cette journée finisse au plus vite, que tout cela prenne fin, et que je n'aie plus à passer un instant de plus avec elle.

Il n'était pas irrité.

Ô Seigneur, je voudrais...

Mais accablé d'une misère sans nom.

— Capitaine.

La calèche roulait au beau milieu des arbres plongés dans l'obscurité de la nuit. Une voix claire s'éleva, résonnant entre eux. Violet regardait le paysage extérieur. Elle observait la lune, qui les suivait sans relâche, peu importe la distance. La lune, elle, ne disparaîtrait jamais. Contrairement aux histoires.

Qu'il s'y attarde ou non, tout ce qui constituait son propre récit aurait une fin un jour. La fin arriverait même pour les choses qu'il aurait souhaité éternelles. Même les sentiments qu'il éprouvait en cet instant s'effaceraient un jour.

— Comment m'avez-vous trouvée aujourd'hui ?

— ...Quoi ?

— Mon travail vous a-t-il apporté satisfaction ?

Dietfried était totalement incapable de discerner l'intention derrière cette question. De base, il ne pouvait pas lire les émotions de Violet, mais là, il lui était encore plus difficile de comprendre la signification de cette phrase.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Silence.

— Hé, sois claire, tu es bien trop évasive avec moi.

— Très bien.

Une voix froide résonna de nouveau à ses oreilles. Aussi glaciale que la nuit, et pourtant impossible à ignorer tant elle était limpide. Violet tourna légèrement la tête et posa son regard sur lui. Lentement, le bleu et le vert se mêlèrent.

— Je...

Baignée par la lueur lunaire, elle était d'une pureté saisissante, d'une beauté à couper le souffle.

— Lorsque j'étais à votre service, Lord Dietfried, mon travail n'a jamais été satisfaisant. Maintenant que je suis adulte, ai-je enfin pu m'acquitter de ma dette... par mon travail ?

— Qu'est-ce que tu entends par « dette » ?

Sa voix était rauque. Il eut soudain l'impression que cette femme de glace lui avait volé toute sa chaleur. L'intérieur de sa bouche était étrangement sec.

— Je parle de tout. Tout a commencé lorsque vous m'avez ramenée de cette île. Je suis devenue celle que je suis aujourd'hui parce que vous m'avez confiée au Ma... à Lord Gilbert.

— Si tu étais restée avec moi, ça n'aurait rien donné de bon.

— Que serais-je devenue si j'avais continué à vous servir ?

Ces mots furent comme une balle transperçant le cœur de Dietfried. Il en eut le souffle coupé face à cette question inattendue. C'était ainsi depuis toujours. À maintes reprises, il prenait conscience qu'elle aurait pu être l'arme la plus meurtrière à sa disposition.

— Alors vous avez envisagé cette hypothèse... un « Et si » ?

Sa voix glaciale résonna dans l'obscurité avec une froideur exquise.

— Toi aussi ?

Violet acquiesça.

C'était plutôt sa réplique à lui, songea Dietfried, mais Violet lui adressa alors un regard irréel, presque onirique. Comme si, à ses yeux, il n'appartenait pas à la réalité. Elle se mit à murmurer. Et si elle avait désobéi à cet ordre, à l'époque ? Et si elle s'était précipitée une fraction de seconde plus tôt ?

« Si, à ce moment-là... » « Si, à ce moment-là... » « Si, à ce moment-là.... » Elle ne pouvait s'empêcher de penser que, avec juste un pas de plus, il n'aurait peut-être pas perdu cet œil d'émeraude.

— Je me demande... si j'ai réussi à le protéger ce jour-là...

Elle avait dû lâcher la main de son maître bien-aimé et avait été confiée à un autre, comme un objet dont on se débarrassait.

— ...Je n'aurais peut-être pas été séparée du Major aussi longtemps.

En y repensant, elle avait toujours été abandonnée, puis recueillie par quelqu'un d'autre. Elle aurait dû y être habituée. C'était l'étoile sous laquelle elle était née.

À l'origine, elle n'avait pas sa place dans ce monde et aurait dû disparaître. Son destin aurait dû suivre cette trajectoire. Si Violet s'était rebellé contre ce chemin tout tracé, alors qu'elle s'y était jusque-là soumise docilement, c'était parce que cette personne-là était différente.

Moi aussi, je l'ai abandonnée.

Il avait jeté son foyer derrière lui. Avait laissé son petit frère en pleurs. Et avait rejeté cette bête.

— Je me demande aussi ce qui se serait passé si vous ne m'aviez pas laissée entre les mains du Major.

Cette femme.

— Mais toutes ces pensées s'apparentent à des rêves qui traversent mon esprit avant de s'évanouir. Avec ces innombrables « si », je...

Il l'avait poussée dans les bras de son frère et l'avait laissée derrière lui. La regarder le rendait malade. Elle lui faisait peur. Plus que tout, elle menaçait de l'anéantir. Et cela le terrifiait.

— ...Suis devenue une poupée de souvenirs automatiques, et je passe même cette nuit en votre compagnie.

— Tu sais, un jour, tu te retrouveras seule. C'est toi qui as l'espérance de vie la plus longue, non ?

Violet ferma les yeux à ces mots. Si elle avait imaginé d'innombrables « si », alors cette éventualité lui avait bien sûr traversé l'esprit.

— Je ne sais pas.

— Si ça arrive, qu'est-ce que tu feras ?

— Je ne sais pas. Mais n'êtes-vous pas dans la même situation que moi ? Vous tenez à lui, n'est-ce pas ?

— Moi... J–je suis l'aîné. Je partirai avant.

— Personne ne peut le savoir. Mais... si, un jour... je devais me retrouver seule... si je devais être la seule à rester en vie... mon ordre resterait valide. Je vivrais probablement ainsi.

Si elle finissait par vivre seule, c'était là l'hypothèse la plus cruelle pour la bête. Qu'espérait-il en la forçant à formuler cela à cet instant ?

En y repensant, depuis leur toute première rencontre, il n'avait jamais su comment se comporter avec elle. Devait-il la protéger ? L'éliminer ? La protéger ? L'éliminer ? Ou bien...

— C'est pourquoi j'écris des lettres chaque jour. Même si elles ne lui parviennent pas, j'écris des lettres au Major quotidiennement.

Le silence.

— Capitaine, que ferez-vous ?

— Moi, hein ? Voyons voir... Je vais peindre, je suppose.

— Une peinture ou bien le Major ?

— C'est ça.

— Pourrais-je un jour venir le contempler ?

Pour Dietfried Bougainvillea, cette bête sauvage avait toujours été à la fois une femme et un monstre. À présent, elle lui semblait aussi lointaine qu'un rêve.

— Tu es la seule de mon entourage proche à savoir que je peins. Fais comme bon te semble.

Ô Seigneur, je voudrais devenir quelqu'un de bien.

Nul n'aurait pu imaginer qu'une simple goutte puisse être le commencement de quelque chose d'aussi grandiose.

Pourtant, avec le temps, elle finirait par revêtir une signification profonde. Si elle venait à tomber encore et encore, elle pourrait tout aussi bien appeler à elle des bénédictions infinies que de cruelles malédictions.

L'amour ressemblait presque à s'y méprendre à la pluie

Chapitre troisième

Le voyage et la poupée de souvenirs automatiques

Celle-ci était une pluie de trahison.

Tout avait commencé par un matin paisible, un ciel limpide s'étendant sans la moindre menace de nuages sombres à l'horizon. Pourtant, il ne fallut guère de temps pour que cette pluie capricieuse, envoyée par les cieux, ne se transforme en une averse d'une rare intensité.

Il n'y avait plus aucune trace des premières gouttes qui étaient tombées, tels des baisers délicats venus du paradis, sur les chapeaux noirs de ces gentlemen arpantant la ville, sur le dos de ces chats somnolant sous les rayons du soleil ou encore sur les joues de ces enfants qui, la bouche grande ouverte, riaient aux éclats.

La saison touchait à sa fin, et c'était la première fois depuis longtemps qu'il pleuvait sur Leidenschaftlich. D'habitude le ciel gardait son impeccable clarté en continu durant l'été. Mais l'entité régnante sur le climat avait-elle perdu la raison ? Peu à peu, comme si un seau s'était renversé, la ville fut frappée par un véritable déluge.

Voici l'histoire d'un jour ordinaire, un jour qui ne fit que s'écouler sans heurts, dans la vie de ceux qui travaillaient pour une certaine compagnie postale.

La pluie et le vent s'abattaient sur tout le bâtiment avec la violence semblable à celle d'une attaque frontale. La cloche de la porte d'entrée tintait bruyamment sous les assauts de la tempête, tandis qu'un homme se tenait là, la fixant avec inquiétude.

Craak, Craak, la porte trembla. *Ding, Dong*, la cloche retentit.

Bien qu'aucun client ne se soit présenté, sonner ainsi sans raison suffisait à attiser la curiosité. L'homme finit donc par descendre de son logement situé au dernier étage.

L'année précédente, l'immeuble avait été frappé par un tir d'obus causant un trou béant. Un incendie s'y était même déclaré. Mais grâce à l'habileté des ouvriers, le trou avait été comblé et les murs rebâties avec soin.

L'homme en question était un rouquin distingué, président de cette compagnie postale à laquelle il avait donné son nom.

Claudia Hodgins se trouvait aujourd'hui seul dans le bureau de poste. Pourtant, il n'y avait là rien d'étonnant, puisque ce lieu était à la fois son domicile et son lieu de travail. Toutefois, le voir ainsi livré à lui-même en pleine journée alors que ce n'était pas encore l'heure de la fermeture donnait l'impression qu'il avait été abandonné.

Le bureau postal fut plongé dans le chaos à cause de la tempête, tout comme ses concurrents sans doute. Les livraisons avaient été interrompues, et les clients multipliaient les réclamations. Néanmoins, le transport du courrier n'était pas assuré par des machines sans émotion. C'était un travail réalisé par des êtres humains dont les familles attendaient le retour. Face à cette catastrophe inédite, Hodgins, en tant que président, avait donné pour consigne à l'ensemble de son personnel de suspendre leurs activités pour la journée.

D'ailleurs, les clients avaient cessé d'affluer dès la mi-journée. À bien y réfléchir, c'était chose prévisible. Il aurait été insensé de s'aventurer dehors en pleine tourmente, sous des rafales de vent et une pluie diluvienne. Piqué par la curiosité quant à l'état du monde extérieur, Hodgins s'approcha prudemment de l'entrée. Il eut l'envie soudaine d'entrouvrir légèrement les grandes portes pour observer l'ampleur des inondations. À peine eut-il tendu la main, lentement et avec précaution, qu'elles s'ouvrirent brutalement, sans qu'il n'ait eu à les toucher.

— Aïe... !

— Ah, désolé Papy ! Mais y'a plus grave que ça ! On est foutus, c'est mission impossible !

Hodgins en eut les larmes aux yeux lorsque son précieux nez encaissa le choc. L'instant d'une douleur fulgurante, il en eut le tournis, mais il retrouva vite ses esprits. Après tout, l'un de ses employés venait de rentrer, trempé jusqu'aux os. Sans attendre, Hodgins l'attrapa par son bras enveloppé dans un imperméable ruisselant et le tira à l'intérieur avant de refermer la porte.

Bien que celle-ci ne soit restée ouverte que quelques secondes, l'entrée était déjà trempée. Le visiteur abaissa la capuche qui couvrait sa tête, dévoilant

son visage. C'était un homme d'une prestance éclatante, aux yeux bleu azur et aux cheveux d'un blond sablé.

— Benedict... !

Benedict Blue. L'un des facteurs de la compagnie postale. Un employé de la première heure ayant vu la fondation de cette entreprise.

— C'est impossible, non, c'est insensé même ! Travailler sous cette pluie, c'est de la folie ! Regarde-moi, j'ai l'air de sortir du bain... Franchement, si je n'étais pas déjà trempé, je ne serais même pas venu jusqu'ici. T'as bien fait de rappeler tout le monde, ça n'avait aucun sens, fulmina Benedict, tout en secouant la tête à la manière d'un chien ou d'un chat, projetant une pluie de gouttelettes sur Hodgins.

Ce dernier se retrouva trempé de la tête aux pieds, sa chemise et son visage pleins d'éclaboussures. Pourtant, il ne broncha pas et ne réprimanda pas son employé, qui venait de traverser d'éprouvants moments. Il accepta la chose avec résignation et, d'un geste vif, essuya le visage de Benedict avec la manche de sa chemise.

— Ça suffit, reste tranquille.

— Uoh, qu'est-ce que tu fais ? Arrête ça.

— Bon retour au bercail. J'étais inquiet. Heureusement que tu vas bien.

— O-Oh. Hein... ? Tu... tu étais inquiet pour moi ?

— Évidemment, répondit Hodgins sans hésiter, ce qui fit détourner le regard de Benedict, manifestement embarrassé après un bref instant d'hésitation.

Dehors, pots de fleurs et jardinières, probablement arrachés des devantures des maisons, virevoltaient dans la ville, se muant en véritables projectiles sous la force du vent. Même les enseignes des magasins s'étaient transformées en armes redoutables. Revenir sain et sauf par un temps pareil, où tout et n'importe quoi pouvaient être emportés dans les airs et frapper à tout moment, relevait du miracle.

— Je vais bien, t'inquiète. Ce boulot, c'est de la rigolade comparé au fait de courir partout pour esquiver les pluies de balles. Bref, j'ai récupéré les lettres et les colis d'un gars qui s'est cassé la gueule en moto et je suis rentré tout seul. C'était la meilleure chose à faire, non ?

— Aah, donc il y a eu un blessé ?

— Le nouveau là, Clark. Rien de bien grave, il s'est juste écorché les genoux. Il tombait tout le temps quand il apprenait à rouler, mais faut croire que c'est autrement plus déprimant de chuter en dehors des séances d'entraînement. Il s'est mis à chialer, tu vois le genre.

— Aah~.

Hodgins, qui voyait très bien de qui il s'agissait, ne put s'empêcher d'éprouver de la compassion. C'était le plus jeune facteur à avoir rejoint l'entreprise récemment. Trouver du personnel motivé pour assurer les tournées était un vrai défi, tant les abandons étaient fréquents.

— Il est encore jeune, après tout...

— Tu dis ça, mais... c'est un adulte. Je me demande s'il ne nous a pas menti sur son âge... On dirait un petit à peine sorti du berceau.

— Tu ne peux pas le comparer à toi, un enfant du champ de bataille qui a grandi bien trop vite. Je vais te chercher une serviette et des vêtements secs, alors ne bouge pas d'ici.

— Pourquoi ?

— Parce que sinon, tu vas mettre de l'eau partout. Me dis pas que tu veux que je nettoie derrière toi ?

— Bah oui, répliqua Benedict en ricanant, ce qui eut pour effet de faire s'affaisser les épaules de Hodgins.

Ce petit garnement était un camarade fiable, certes, mais il manquait cruellement de respect envers ses aînés.

— *Bon, au final, je dois être un patron gaga pour trouver ça attendrissant.*

Quoi qu'il en soit, ils avaient besoin de se sécher, pensa Hodgins en retournant dans sa chambre.

Il attrapa quelques grandes serviettes et coinça sous son bras une chemise et un pantalon qui devraient convenir à Benedict. Puis, il redescendit au rez-de-chaussée. Lorsqu'il revint, le nombre de personnes avait augmenté.

— Uwah... Incroyable, c'est comme essorer une serpillière.

Il y avait maintenant trois personnes en plus de Benedict. Si l'on devait les classer, l'une s'était réfugié après avoir reçu un ordre de travail, une autre avait fui après avoir terminé sa tournée, et un dernier avait été sommé de rentrer chez lui, mais avait fait demi-tour, car la tempête menaçait de le faire s'envoler.

— Stop, par pitié.

Violet Evergarden tentait de se dégager de l'emprise de Benedict, qui tenait ses cheveux dorés entre ses doigts.

— Pourquoi ? Tu as dit que tes cheveux étaient trempés.

— Avoue, Benedict, tu veux juste toucher les cheveux de Violet, n'est-ce pas ? lança Lux Sibyl, qui avait renoncé à essuyer ses lunettes et fixait le vide d'un regard noir.

— Mais pas du tout ! Arrête de dire n'importe quoi, Lux !

— Tu saaaaais, mes cheveux sont aussi longs que ceux de Violet, fit remarquer Cattleya Baudelaire, les bras croisés, en foudroyant Benedict du regard.

Parmi les employés présents depuis la fondation de la compagnie, il y avait Violet, Cattleya et Benedict. Quant à Lux, arrivée en cours de route, elle était désormais une secrétaire chevronnée, chargée de gérer le planning du président et des employés, les manœuvrant telles des pièces d'échecs. Dès que ces quatre-là, dont les âges étaient relativement proches, se retrouvaient, la conversation s'animait naturellement.

— T-Toi, t'es *ce genre de truc*. Si je te touche dans un endroit comme ça, ça serait *ce genre de truc*. C'est notre lieu de travail, donc y a tout *ce genre de truc*. Moralement parlant, c'est *ce genre de truc*.

— C'est quoi ce « moralement parlant » que tu me sors ?!

- Sérieusement, évite de dire ce genre de trucs, même si t'y penses...
Dis-lui, Violet !
- « Moralement parlant » ...? Et donc Benedict, comment faut-il me voir au juste ?
- V, t'es comme une petite sœur pour moi... Aah, Papy, file-moi une autre serviette.

C'était une joie immense de voir ces jeunes éléments prometteurs de l'entreprise rentrer sains et saufs.

- Ne bougez pas d'un poil, compris ? Hé, Cattleya ! Ne bouge pas !

Mais sécher ces quatre-là comme il faut se révéla être une tâche bien fatigante.

Par gentillesse, Hodgins invita les quatre employés rassemblés à monter à son appartement, situé à l'étage supérieur.

Tout le dernier étage lui appartenait et son logement était spacieux, assez grand pour bien accueillir une famille de cinq personnes. L'ameublement était en bois, décliné dans des teintes sobres de brun foncé et de vert, conférant à l'ensemble une atmosphère paisible et raffinée. Rien d'extravagant, juste un espace empreint de la sérénité d'un homme adulte. L'air était imprégné d'un léger parfum, celui que Hodgins portait habituellement.

Les invités poussèrent de longs soupirs de soulagement. Certes, c'était l'appartement du patron, mais plus encore, c'était le fait d'échapper à la tempête qui les réconfortait. À l'exception de Lux, les trois autres étaient habitués à employer la force physique pour évincer la concurrence d'autres compagnies postales, mais face aux caprices de la nature, même les êtres les plus aguerris ne faisaient pas le poids.

— Hé, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On ne peut plus rentrer chez nous, hein ?

— On n'a pas le choix, on va squatter chez Papy.

— C'est bien la première fois qu'un truc pareil arrive. Mais bon, on est tous ensemble, alors... c'est peut-être déplacé ce que je dis, mais... c'est fun. Violet, tu es inquiète pour chez toi ?

— Oui. Pour les parterres de fleurs.

— Tu devrais plutôt dire « pour les gens restés là-bas », V.

— Ils sont partis en voyage alors il n'y a personne. J'ai promis de m'occuper des fleurs en leur absence, voilà pourquoi j'ai pensé à la chose... De plus, si cette maison venait à être détruite par la tempête, ce lieu où nous sommes disparaîtrait bien plus vite encore... Cela veut donc dire... qu'il ne nous reste que peu de temps à vivre.

— Ne passe pas de ta famille à l'anéantissement de la compagnie, Petite Violet je te prie ! Hé, hé, tout le monde, vous allez attraper froid, alors changez-vous d'abord. Mettez les serviettes dans le panier à linge. Benedict, ne balance pas tes serviettes n'importe où !

Comme l'avait ordonné Hodgins, les employés décidèrent d'abord de se changer. Violet et Cattleya revenaient tout juste d'un voyage de travail de deux jours et une nuit, elles avaient donc de quoi se changer dans leurs bagages. En revanche, Benedict et Lux n'avaient rien. S'il n'y avait aucun problème à ce que Hodgins prête des vêtements à Benedict, qui était aussi un homme malgré leur différence de taille, il fallait être plus précautionneux avec Lux.

— Chemise... chemise, chemise, je n'ai que des chemises.

— Hum, Président, n'importe quoi fera l'affaire.

— Eeh... tu es sûre ?

Au final, le garçon et la fille réapparurent vêtus de vêtements bien trop larges pour eux. Benedict ressemblait presque à l'époque où il avait rencontré Hodgins pour la première fois. Abandonné nu dans un désert, il avait alors emprunté une chemise et un pantalon, tout comme aujourd'hui. Lui semblait parfaitement satisfait de cet accoutrement, cependant...

— Ça fait un peu osé...

... le véritable souci était Lux.

— Pour Benedict, ça passe, mais pour Petite Lux, ça ne va peut-être pas. Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Hodgins d'un air incertain.

Ils avaient enfin trouvé leur aise, chacun installé où bon lui semblait, une tasse de thé à la main. Les employés se détendaient comme s'ils étaient chez eux. À l'intérieur, l'ambiance était paisible, contrastant avec les rafales de pluie martelant les fenêtres et le bruit sourd d'objets percutant la façade du bâtiment.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « ça ne va pas » ?

Assise sur le canapé, Violet pencha la tête, intriguée.

Vêtue d'une chemise de nuit d'un rose poudré, elle dégageait une douceur inhabituelle, loin de son habituelle prestance inspirant la rigidité.

— Petite Violet.

— Oui.

— Ta nuisette est adorable, hein.

— C'est un cadeau de la Maison Evergarden. Mais enfin, que vouliez-vous dire au juste ? Y a-t-il un problème ?

— Petite Lux et sa tenue.

Pour une raison obscure, la principale concernée se retrouva placée au centre de la pièce. Sous le regard de tous, elle se sentait mal à l'aise.

— Hum... pourquoi est-ce que je dois rester plantée là ?

— Petite Lux, ne bouge pas.

— D'accord...

— Qu'est-ce qui ne va pas avec sa tenue ? Elle manque de motifs ?

— Tu trouves, Petite Violet ?

— C'est vous qui choisissez les tenues des poupées de souvenirs, et vous êtes très pointilleux sur les apparences. J'ai donc supposé que vous trouviez la chemise trop simple.

— Non, non.

Hodgins agita les mains pour réfuter la chose. Ce qu'il voulait dire relevait davantage de la pudeur. Il craignait que sa tenue soit peut-être un peu trop inappropriée.

Benedict avait réglé son propre problème en resserrant son pantalon avec une ceinture, mais Lux, trop fine au niveau de la taille, n'avait pas eu cette chance. La ceinture glissait sans cesse et, en fin de compte, elle n'avait plus de pantalon du tout. Elle se retrouvait donc simplement vêtue d'une chemise. Toutefois, sa petite taille donnait l'illusion qu'elle portait une robe-chemise.

Quand Hodgins expliqua sa préoccupation, tout le monde réalisa à l'unisson :

— Ah, oui.

Mais sous leurs regards insistants, Lux, elle, rougit de plus en plus.

— Ça suscite clairement la provocation puisqu'on se dit qu'elle ne porte rien, mais si on y réfléchit bien, c'est pareil pour les jupes, non ? Au niveau de l'ouverture. C'est un vêtement accepté donc ce n'est pas un problème dans l'absolu.

Adossé au mur un instant plus tôt, Benedict s'était soudain approché pour l'observer avec insistance.

— Ne dis pas qu'elle ne porte rien.

— Bah, techniquement, si... mais bon, c'est pas bien grave. Et puis, de toute façon, tu représentes sûrement pas un danger pour papy, hein.

— C'est vexant !

— Je veux juste dire que t'as pas besoin de te prendre la tête pour ce genre de trucs... J'enlève le mien si tu veux. Allez, on sera à égalité. Ça te va ? J'enlève mon pantalon.

— Arrête, arrête, arrête !

Alors que Benedict posait une main sur sa ceinture en riant, Lux, rouge jusqu'aux oreilles, le martela de petits coups de poing sur le torse pour l'arrêter.

— J'en peux plus ! Violet ! Emmène Benedict plus loin !

— Compris.

— Aïe, aïe, aïe ! V, attends, c'est pas moi, c'est le Papy qui a sorti des trucs bizarres en premier ! Je voulais juste montrer qu'elle avait pas besoin de s'en faire pour un truc pareil alors qu'on est entre nous, tu vois...

Immobilisé dans les bras de Violet, Benedict s'assit sagement sur le canapé. Pour l'empêcher de fuir, elle lui attrapa les mains et s'installa à côté de lui.

Brisant le silence, Cattleya déclara d'une voix rempli de sérénité :

— Le thé est délicieux.

Elle était affalée sur le lit. Sans doute épuisée par son récent déplacement en tant que poupée, ses paupières étaient à moitié fermées. Peut-être qu'elle somnolait déjà.

— Cattleya, tu n'as aucun commentaire à faire ? J'aimerais entendre plusieurs avis.

— Eeeh, moi ?

Cattleya se joignit à cette discussion futile avec une pointe d'agacement.

— Hmm... Si quelqu'un l'avait forcée à porter ça pour assouvir ses pulsions, là, ce serait carrément répugnant. Mais étant donné qu'elle n'a rien d'autre à se mettre... La laisser juste avec une serviette, ce serait encore pire, donc je trouve ça acceptable. D'ailleurs, Président...

— Hm ?

— Il me semble que j'ai eu droit à des tenues de poupée avec des décolletés plongeants non ? Et le pire c'est que lorsqu'il choisissait mes vêtements sur-mesure, tu sais, il n'était pas aussi attentionné que maintenant en cherchant ce qui m'allait ou non.

Son ton avait quelque chose de piquant, mais Hodgins n'y prêta pas plus d'attention.

— C'est parce que ce type de vêtement te va à ravir.

Il stipula la chose avec une assurance déconcertante, le regard bien sérieux.

— Tu penses que j'ai tort de le penser ?

— H-Hein... ?

Cattleya ne s'attendait pas à une réponse avec autant d'aplomb qu'elle en perdit toute rationalité au point de se demander si ce n'était pas elle qui avait tort. La tenue de poupée qu'elle portait habituellement se composait principalement d'une robe-manteau couleur carmin. Il ne faisait aucun doute que la chose allait seulement pour un certain type de silhouette, d'autant plus que cette tenue était pour le moins aguicheuse. Quiconque posait les yeux sur elle était inévitablement attiré par son décolleté. Mais une chose était sûre : quiconque l'apercevait retenait aussitôt le nom de Cattleya Baudelaire.

— Non, ce n'est pas comme si les choix étaient mauvais, mais je pardonne le patron ! Mais il est vrai que la première fois que j'avais eu ce type de tenue, ça m'avait fait un choc. Avant, je ne portais rien de tel.

— Une personne avec une silhouette en sablier paraît plus élancée lorsque la zone autour de la clavicule est dégagée. C'est très joli.

À l'entente de ce terme inconnu, un point d'interrogation évident se dessina sur le visage de Violet. Benedict pointa du doigt le sablier posé sur la table voisine, destiné à mesurer le temps d'infusion du thé. Peut-être en trouvant une ressemblance entre cet objet et la silhouette de Cattleya, avec sa poitrine généreuse et ses hanches fines, Violet hocha la tête d'un air convaincu.

— Tu as une silhouette en sablier avec cette taille fine, alors la robe-manteau allait forcément te la mettre en valeur. En plus, tu peux l'ajuster avec le ruban, donc ce n'est pas contraignant. Il forme une ligne parfaite mathématiquement parlant et puis, comme tu as une personnalité enjouée, ça ne fait pas vulgaire. C'est ce qui est important, car cela signifie que cette tenue prend en compte la personnalité de celle qui la porte. D'ailleurs, le propriétaire de cette boutique de sur-mesure est réputé, non seulement dans ce pays, mais aussi à l'étranger. Les uniformes de nos poupées sont d'un tout autre niveau par rapport à ceux de la concurrence, vous ne trouvez pas ?

— O-Oui...

— Je ne veux pas en parler, mais ces tenues coûtent très cher.

— Hein ? Désolée si c'est le cas... S'il faut rembourser ou avoir une retenue sur mon salaire, pas de problème.

— Non, tu es ma poupée, après tout. Personne n'arrose une fleur en attendant d'en tirer profit, n'est-ce pas ? T'en fais pas Cattleya. Contente-toi d'être belle. C'est justement parce que j'ai des exigences en matière de vêtements que je ne veux pas rendre une femme vulgaire. Et c'est aussi parce que j'aime les femmes que je veux les voir resplendissantes. C'est pour cette raison que j'ai des reproches à faire sur la sobriété vestimentaire de Petite Lux.

— Je ne sais pas d'où est venu l'idée de la compagnie postale, mais j'accepte avec plaisir cette passion qui anime notre président ! Je porterai ces vêtements avec soin. Mais comme je fais de mon mieux alors j'aimerais une nouvelle tenue si possible. Et une bien jolie !

Écoutant leur échange en silence, peut-être lassée de suivre les dires de son patron dans ce débat futile, Lux lança un regard discret à Violet et Benedict, semblant leur implorer de l'aide. Il restait un espace libre sur le canapé, suffisamment large pour qu'une personne s'y installe. Ayant croisé son regard, Violet fit signe à Benedict de se pousser légèrement et tapota la place vacante. Heureuse, Lux s'y assit.

— Violet, qu'est-ce que tu bois ? demanda Lux en jetant un œil à la tasse que Violet tenait.

— Je me le demande bien. J'ai pris les feuilles de thé qui étaient dans la cuisine. J'ignore de quel type de thé il s'agit.

— Du darjeeling.

— Benedict, comment le sais-tu ?

— Parce que ce type adore le Darjeeling. Toutes les boîtes de thé qu'il possède ne contiennent que ça.

— Dans ce cas, je vais en prendre aussi. J'ai encore froid après être restée sous la pluie si longtemps.

— Hééé, vous trois, là ! Vous avez terminé votre discussion comme si on n'existe pas ?! Écoutez-moi au moins jusqu'au bout !

Hodgins posa ses mains sur ses hanches, feignant l'agacement.

— Nous nous étions éloignés du sujet principal. Nous avons jugé que cette conversation n'était pas nécessaire et avons agi en donnant la priorité au bien-être de Lux, déclara Violet d'un ton limpide.

— En plus, tout ça, c'est juste une histoire de vêtements pour la nuit, non ? renchérit Benedict.

Le duo blond aux yeux azur à l'allure fraternelle fixa Hodgins d'un air interrogateur.

— Ugh... Si vous me regardez tous les deux comme ça en même temps, je finis toujours par céder, alors arrêtez ça ! Mais je n'abandonnerai pas pour autant. Je pense qu'il lui faut un vêtement supplémentaire.

— Hum... Président, je suis à l'aise comme ça. Je vous suis déjà reconnaissante de m'avoir prêté de quoi me vêtir. Et puis, plus vous faites d'histoires à ce sujet, plus quelque chose qui n'avait rien d'indécent à la base commence à le sembler... en quelque sorte, dit Lux, pressée d'en finir avec ce débat.

— La solution m'est apparue. Ne serait-il pas plus simple que je prenne la chemise et le pantalon, et que Lux enfile cette nuisette ?

Violet venait de relancer la discussion en arrière.

— — *Violet* !

Lux maudit Violet intérieurement en la frappant dans son imagination.

— Ah~, c'est vrai. Dans ce cas, je peux aussi le faire. Mais ma nuisette risque d'être trop grande, non ? C'est le même genre que celle de Violet. La longueur des épaules pourrait poser problème...

— hey Papy, tu exploses si t'as pas le contrôle de ce qu'on met sur nous ? Non, hein. Alors abandonne, lâcha Benedict.

— Impossible. Une journée comme celle-ci ne se reproduira pas. Nous sommes tous les cinq coincés dans l'entreprise sans pouvoir sortir. Vous n'avez d'autre choix que de rester chez moi, n'est-ce pas ? C'est l'occasion rêvée de faire une soirée pyjama. Je veux qu'elle soit réussie. Mais tant que la tenue de Petie Lux me travaille, je ne peux pas en profiter pleinement.

Benedict chercha une réponse aux paroles de Hodgins durant quelques secondes, puis abandonna. Il devait être fatigué. Il tourna la tête vers Violet et demanda :

— Dis, t'as pas faim ? Je vais jeter un œil à la cuisine.

— Hé, ne m'ignorez pas !

Alors que Benedict se levait, Hodgins le suivit aussitôt.

— Benedict va préparer quelque chose ? Génial ! Vous ne le savez peut-être pas, mais il est doué en cuisine ! s'enthousiasma Cattleya en se levant à son tour.

— J'ai jamais dit que j'allais cuisiner... Bon, si vous avez faim, je peux m'y mettre.

— Je vais vous aider.

Violet releva les manches de sa tenue, découvrant ses bras. Ses prothèses émirent un léger grincement.

— V, tu sais cuisiner ?

— Dans une certaine mesure. À l'armée, je préparais les ingrédients pour la cuisine. Mme Evergar... Lady Tiffany m'a également enseigné quelques bases.

— M-Moi aussi... Je peux éplucher les pommes de terre et tout...

Lux se hâta de les suivre. Dans son sillage, un mouvement de grande ampleur vers la cuisine fut enclenché.

— Lux. Tu ne cuisines pas souvent, n'est-ce pas ? Ça se voit rien qu'à cette phrase. Je vais t'apprendre.

— La plupart des choses se résolvent juste en épluchant des pommes de terre... Benedict, tu ne serais pas en train de te moquer de moi, hein ?

— Pas du tout, Demi-déesse de la Pomme de Terre.

— Violet, Benedict m'a insultée !

— Benedict.

— Owowow ! V ! Ne me pique pas les côtes ! Un coup de tes foutues prothèses, c'est pas une petite pichenette de rien du tout là ! C'est au même niveau qu'un coup normal !

Au final, Hodgins trouva dans son placard un pull léger à motif de plumes et le donna à Lux. Lorsqu'elle l'enfila, sa petite taille fit que le vêtement tombait comme un long cardigan. Cela avait ravi Hodgins, trouvant cela absolument adorable.



À la nuit tombée, le ciel crépusculaire rouge garance se dissipait, laissant toujours cours à la pluie persistante qui plongeait l'extérieur dans une obscurité continue.

Benedict prépara une soupe improvisée avec les restes de légumes disponibles dans la cuisine de Hodgins, qui regorgeait d'assaisonnements, tandis que Violet et Cattleya apportèrent des biscuits qu'elles avaient ramenés comme souvenirs de leurs déplacements professionnels.

Lux apporta des bonbons similaires à des berlingots qu'elle conservait dans son bureau et Benedict, à la demande d'Hodgins, se résigna à aller chercher une bouteille onéreuse soigneusement dissimulée là où se trouvait tous les spiritueux dans la pièce d'à-côté.

— Hé, et si on fouillait dans les bureaux de tous les employés ? Il doit bien y avoir d'autres provisions.

— Si c'est celui de M. Anthony, il y a forcément quelque chose. Il me donne toujours des friandises... On est en état d'urgence, alors il nous pardonnera sûrement.

— Il n'y avait pas des sucreries dans les tiroirs des gars de l'accueil. Ils vont nous en vouloir si on se sert ?

— Ils risquent de râler. Mais...ça a l'air super bon leur truc... J'ai envie d'y goûter.

Lux, encore en pleine croissance, et Benedict, qui avait sauté le déjeuner et n'était pas rassasié avec seulement la soupe aux légumes, partirent en quête de provisions supplémentaires. Le butin de friandises chapardées dans les bureaux des employés s'avéra être une véritable aubaine, et ainsi débuta leur soirée improvisée sous la longue pluie battante.

Ces cinq personnes, de générations, de sexes et de fonctions différents, avaient depuis longtemps dépassé le cadre de simples collègues. À force d'avoir traversé ensemble de nombreuses épreuves et partagé tant de temps, ils formaient à présent une véritable famille. Ils riaient et parlaient beaucoup.

— Tu te souviens quand Violet a ramené Lux ? Elle est allée négocier directement avec Papy avec une telle énergie, en mode : « J'ai trouvé un chiot. Donnez-moi la permission de le garder. Allez, vite. » Elles se tenaient par la main et Violet refusait de lâcher Lux, expliquant toute la situation en détail, comme si elle disait qu'elle ne bougerait pas tant qu'elle n'aurait pas obtenu l'autorisation. La tête méfiante du Papy à ce moment-là, c'était vraiment hilarant.

— Je m'en souviens~ ! Il était là : « Hein, demi-déesse ? Hein, enlèvement et séquestration ? Vous avez prévenu la police militaire ? »... Le Président tournait en rond autour d'elles, complètement dépassé. C'était le moment le plus hilarant de l'année.

— H-Hum... Je tiens à m'excuser pour ça.

— Non, non, ne t'excuse pas, Petite Lux. Tu es notre joueuse vedette maintenant, tu as fait tout ton possible pour arriver là où tu es. Tu t'es vraiment donnée à fond en terre inconnue. Reste travailler pour nous pour toujours, ok ? Enfin, pour moi plutôt. Petite Violet peut faire parfois des choses inimaginables, mais en général, elle ne s'embarque pas dans des histoires. Alors ce jour-là, même moi, avec toute mon expérience de vie, j'ai été secoué. Dire non ne m'avait même pas traversé l'esprit.

— Je savais que le Président Hodgins allait me donner un avis favorable. Si je n'en avais pas été convaincue, je n'aurais pas agi ainsi. Merci beaucoup pour ce jour-là, Président.

— Petite Violet... Petite Violet a bien grandi, hein ? Tu es devenue une jeune femme remarquable...

— Eh bien, faut dire que tu as été une bonne figure parentale pour elle.

— J'ai été élevée par Benedict et le Président Hodgins. Vous êtes mes modèles.

— Hein, alors je suis le fils du Papy c'est ça ? File-moi toute la boîte.

— Pas question ! Mais en réalité, tu vas bien récupérer une partie de la société plus tard, alors ça devrait te convenir, non ?

— Ce sujet était sérieux ? Mais si vous divisez l'entreprise...

— Ouais, je serai le vice-président. V, appelle-moi Vice-Président Benedict.

— Alors Benedict sera... le vice-président ?

— Violet, tu n'es pas trop venue au bureau ces derniers temps à cause de tes déplacements, hein ? Moi, je vais rester secrétaire du Président Hodgins, mais certains employés iront du côté de Benedict. Ça va faire un peu vide... Enfin, la société restera dans le pays donc ce ne sera pas loin. Mais ce ne sera plus dans le même bâtiment.

— Alors d'autres personnes... partiront aussi.

— Je t'ai dit que mon rôle allait changer aussi ?

— Je n'étais pas au courant.

— Je vais m'occuper de former les nouvelles recrues. Violet, toi, tu resteras comme tu es. Bon, entre nous, on sait qui est meilleure pédagogue. Je suis douée pour m'occuper des autres.

— Cattleya sera donc... une instructrice...

— Moi, je resterai ici comme toujours. Le département des poupées, où toi et les autres travaillez, restera au siège, et comme tu es l'une des principales figures de ce service, ton rôle ne changera pas.

— Dit comme ça, on dirait que je ne rapporte pas d'argent...

— Non, ce n'est pas ça... J'ai toujours mis les bonnes personnes aux bons postes, non ? Je t'ai confié ça parce que je savais que tu pouvais être la grande sœur de tout le monde. D'ailleurs, Cattleya, c'est bien toi qui as immédiatement accepté quand je t'ai dit que ton salaire augmenterait si tu devenais formatrice, non ?

— Eh bien, c'est parce que je ne sais pas combien de temps je pourrai continuer à être une poupée. C'est un métier qu'on peut exercer en vieillissant, mais ces derniers temps, j'ai dû mal avec les sentiers de montagne. Probablement à cause de mes talons hauts...

Ils rirent beaucoup, discutant longuement.

Dans leurs tenues d'intérieur, ils jouèrent aux cartes, partagèrent leurs souvenirs de voyage et se tordirent de rire en racontant des anecdotes absurdes. La nuit avançait, et la pluie battante dehors commençait lentement à s'apaiser, mais personne ne se disait qu'il fallait rentrer. Des moments comme celui-ci étaient rares. Tous en étaient conscients.

— Je passe vraiment une excellente soirée. Si seulement ce genre de moments pouvaient durer.

Les paroles de Cattleya, prononcées avec un grand sourire, résumaient parfaitement ce que chacun ressentait. À chaque fois qu'une soirée festive atteignait son meilleur moment, la crainte qu'il ne prenne fin effleurait l'esprit des participants. Ce n'était pas seulement valable pour cette nuit bénie par Dieu, mais aussi sur le long terme. Peut-être que la CH Postal elle-même était comme un endroit festif pour tous ceux qui s'y étaient réunis.

— Que ce rêve, que ces instants heureux durent à jamais...

Le rêve avait commencé avec Claudia Hodgins. Puis il avait recueilli Cattleya Baudelaire, Benedict Blue et Violet Evergarden.

— Contente-toi juste de le goûter. Alors, qu'est-ce que ça donne ?

Ils avaient bâti le siège à Leidenschaftlich et lancé l'entreprise ensemble. Comme le secteur postal était privatisé et que la concurrence était rude, personne n'aurait pu prédire au début combien de temps cette société parviendrait à subsister.

— Ça pique.

Un client local était ensuite venu, leur faisant décrocher un contrat de grande envergure dans le domaine de la livraison.

— Eh~, ça va, Violet ? Vaut mieux que tu restes sobre.

Leur activité de poupée avait alors commencé à se démarquer.

— Mais tout le monde change.

— Quel rapport avec l'alcool ? Moi, je bois parce que j'aime ça. Si tu n'aimes pas, ne le fais pas.

— C'est vrai, Violet.

— Non... Major apprécie de boire pendant les repas, alors j'avais pensé qu'un jour, moi aussi, je devais m'y faire. Vous changez tous les uns après les autres aussi vite qu'un battement de cil. Moi aussi, je commence à partager des repas avec des collègues. Je dois m'adapter...

En cours de route, une jeune fille, promise à un bel avenir de secrétaire, les avait rejoints.

— Je vois... Dans ce cas, moi aussi, j'aimerais essayer. Je suis une secrétaire, après tout. Je dois m'éduquer aux habitudes de la société. Cela se rapproche de quel goût ?

Malgré les grands bouleversements dans la vie personnelle de chacun, tous avaient contribué au développement de la compagnie, à tel point qu'ils passaient chaque jour à être submergés de travail.

— Ça ressemble à du parfum. Dans le sens où c'est difficile à avaler.

Il y aurait sûrement encore beaucoup, beaucoup de changements à venir.

— Hé, je ne peux pas approuver cette opinion. Ta grande sœur ici présente va te faire découvrir de bons breuvages. Plutôt que d'être initiée par un homme, tu devrais apprendre avec moi. Lux, toi, c'est encore trop tôt.

Leur destin allait sans doute encore se tordre et se mêler davantage.

— Eeeeeh~ ?!

— Benedict, apporte une autre bouteille. Et de quoi l'ouvrir.

Pour que des gens se rassemblent, il fallait qu'une rencontre ait lieu. Voilà ce que cela signifiait.

— Ouais, ouais...

Benedict se leva du canapé. Il s'était laissé entraîner dans le complot de Cattleya, qui avait prémedité de faire boire Violet Evergarden, parce qu'il y avait lui-même consenti.

— O-Owah. Papy. T'étais là ?

— On est chez moi je te signale.

Alors qu'ils se croisaient dans la cuisine, Benedict laissa échapper sa surprise. Peut-être parce qu'il avait souri en entrant. Malgré son attitude détachée, il était heureux de passer du temps avec ses amis.

— J-Je sais. Je me disais juste que tu mettais un temps fou aux toilettes...

— Pause cigarette.

Avec la petite fenêtre de la cuisine entrouverte, Hodgins fumait un cigare. Toutes les femmes détestaient l'odeur, il évitait donc de se montrer à elles lorsqu'il fumait. Juste au moment où Benedict s'était demandé pourquoi il s'était levé et avait disparu, il l'avait retrouvé en train de fumer en cachette.

— *Il ne fume que quand il n'arrive pas à se calmer.*

Il n'y avait pas de meilleur jour pour se détendre entre amis, et pourtant...

— Hé, regarde dehors. C'est tellement calme après la tempête... comme le vent. Alors que c'était si bruyant avant.

Peut-être à cause de l'alcool, le visage de Hodgins était rougi.

— C'est vrai... Hé, il reste encore de quoi boire ? T'as pas quelque chose de plus facile à avaler ?

— Eh, pourquoi ? Pas question d'en donner à Petite Lux.

— Cattleya veut faire boire V. Enfin, c'est pas bien grave, non ? Je pense que c'est le bon moment pour qu'elle s'y mette. Va savoir quand on aura l'occasion de trinquer avec elle à nouveau... Mieux vaut qu'elle apprenne ça avec des gens qu'elle apprécie, non ?

— Eeeh... c'est encore trop tôt. Si tu insistes, au pire, on peut mettre une goutte de rhum dans son thé ?

— On peut même pas appeler ça un verre ! Allez, on monte d'un cran.

Hodgins eut un sourire crispé.

— Hé, hé, son grand frère spirituel ne devrait pas dire ça...

— Justement ! On a de plus en plus de recrues. C'est la vedette de nos poupées. Manger avec des gens fait partie de son métier. Avant qu'elle ne tombe sur quelqu'un qui cherche à lui faire boire n'importe quoi...

— Ça a un rapport avec ma proposition de te faire directeur de branche ?

En entendant la voix légèrement froide du président, Benedict cligna des yeux.

— Non... enfin, en quelque sorte.

— Elle est encore enfant, et je serai toujours là avec elle dans ces occasions, alors ça ira. C'est encore trop tôt pour lui apprendre à boire.

— Une enfant ? Bon, elle a un côté enfantin, mais elle n'en est plus une.

— Si, si. Toi, Cattleya et Petite Lux aussi, vous êtes tous des enfants pour moi. Vous avez tendance à ne pas doser dès que je tourne le dos...

Hodgins expira lentement la fumée de son cigare. Malgré son apparence mature, Benedict percevait en lui une pointe de caprice.

— Tu comptes continuer à nous surveiller comme ça encore longtemps ? C'est impossible, fais face à la réalité, lâcha Benedict, tranchant.

Un silence s'installa.

Benedict n'avait pas tort. La CH Postal connaissait une croissance fulgurante. Le retrait de son concurrent, Salvatore Rinaudo l'année précédente, y avait grandement contribué. Désormais, la compagnie CH occupait une place centrale dans le service postal de Leidenschaftlich. Bientôt, elle prendrait en charge presque toutes les commissions des habitants du pays. Outre la charge de travail toujours plus lourde, des discussions étaient en cours pour un éventuel déménagement du siège social, afin d'améliorer les espaces d'attente et de repos pour le confort des nouveaux employés.

— Toi et moi, on va être sacrément occupés. Le département des poupées restera le service phare du siège, tandis que ma branche s'occupera du courrier classique, pas vrai ? On devra former les nouveaux, et en plus, je continuerai à faire des livraisons. Toi, t'auras le rôle le plus chargé vu qu'on devra tout te rapporter. Maintenir le même niveau de proximité avec tes employés qu'aujourd'hui en gérant tout ça, c'est juste...

Il était naturel qu'une entreprise en expansion procède à une scission et nomme un de ses employés pour gérer la succursale.

Benedict était jeune, mais il avait le don de rassembler. Si un vétéran du siège l'accompagnait pour la transition, la tâche ne serait pas insurmontable. Hodgins en était convaincu, c'est pourquoi il avait fait cette proposition.

— Les réunions habituelles et tout le reste se passent toujours au siège... Ce n'est pas comme si on n'allait plus se revoir.

— Chacun aura un poste et une fonction différente. On ne pourra plus se voir aussi souvent. Toi non plus, Papy.

— Pour le travail, je peux toujours m'arranger. Je ferai en sorte que tout le monde ait un peu de temps pour se détendre comme aujourd'hui...

— Papy, même si tu fais de ton mieux, V sort avec ce foutu officier alors ils finiront bien par se marier un jour, non ? J'en sais rien, mais... c'est pour ça que c'est impossible de toujours veiller sur nous, tu vois ?

Un silence s'installa.

— Hé, dis quelque chose.

Ce que Hodgins se voyait balancer en pleine face, c'était quelque chose qu'il n'avait pas envie d'affronter, bien qu'il s'y était déjà préparé en y réfléchissant. C'est ce qu'on lui disait à cet instant.

— Hodgins... Hé, Papy

C'était quelque chose que Benedict Blue avait le droit de lui dire, précisément parce qu'ils avaient tout traversé ensemble depuis le début.

— Hé, le prends pas mal. Je dis pas ça pour te blesser. T'as laissé le département des poupées au siège parce que tu voulais garder un œil sur V, pas vrai ? Je comprends. Elle est spéciale pour toi.

— C'est pas ça, je...

— Mais elle restera pas gamine éternellement. Elle a changé depuis qu'elle a commencé à bosser ici et que tu lui as tout appris. Un jour, elle lâchera ta main. C'est pas ta fille. C'est pas ta copine, mais une employée à la fin. Un jour, vos chemins se sépareront. Si tu te prépares pas maintenant, est-ce que tu arriveras à encaisser le coup quand elle épousera ce gars et quittera l'entreprise pour rejoindre sa famille ?

« Est-ce que tu arriveras à encaisser le coup ? » Ces mots résonnèrent douloureusement dans le cœur de Hodgins. Benedict avait visé là où ça faisait mal, sans pitié. Il était un expert en armes à feu. Son tir était précis, et la douleur qui en résultait était telle que Hodgins avait envie de presser sa poitrine pour atténuer le saignement.

— *M'en remettrai-je, si un jour je dois être séparé de Violet Evergarden ?*

Hodgins réfléchit sérieusement à cette question.

— *Je ne sais pas.*

Il n'avait réellement aucune idée. Les liens ne se brisaient pas si facilement une fois noués, et pourtant, la réalité, le temps et les obligations avaient ce pouvoir cruel d'éloigner les gens, même les amis les plus proches.

— *Je n'ai vraiment aucune idée...*

Il était certain qu'un jour comme celui-ci ne se reproduirait plus dans cinq ans. Leur refuge sous la pluie serait ailleurs.

— *Et ce ne sera pas juste elle... Toi aussi. Tout le monde.*

D'ici là, peut-être que certains d'entre eux ne travailleraient même plus dans l'entreprise. Beaucoup tomberaient amoureux, fonderaient une famille et déplaceraient leur foyer ailleurs. Dans vingt, trente ans, il leur serait peut-être difficile de continuer à travailler. Ou bien... ils ne seraient plus de ce monde. Celui qui en avait le plus conscience, c'était Hodgins, le plus âgé du groupe.

— *C'est moi qui ai le plus d'écart avec eux.*

C'était justement pour cela qu'il n'en savait rien.

— Je n'en ai aucune idée.

Il ne voulait pas y penser. Il ne voulait pas voir la réalité.

— J'ai trop de choses qui comptent pour moi, alors ça me fige. Tu sais, tu vas peut-être rire, mais quand tu n'es plus tout jeune, se blesser devient plus effrayant. Avec l'âge, on a peur et on perd l'énergie de faire de son mieux et de guérir. C'est épuisant. Mais...

Hodgins s'attendait à ce que le jeune homme devant lui, qui l'appelait « Papy » à longueur de journée, éclate de rire. Pourtant, Benedict resta impassible.

— Mais...

Il se contentait d'écouter. Son attitude, dans ces moments-là...

— ...*me fait penser à Petite Violet.*

— Je sais que c'est moi qui dois avancer plus que les autres. Je vous entraîne tous dans mes projets alors j'en prends la responsabilité. Je t'ai aussi confié cette tâche, car tu as ma confiance. J'ai tout laissé entre tes mains. Mais... ça et mes sentiments pour elle, et pour vous tous...

— Je comprends.

— ...ce sont deux choses différentes, n'est-ce pas ? Tu sais, t'es... cruel. Je suis comme un père adoptif pour toi, et pourtant... Même si tu comprends ma solitude...

Alors que Hodgins laissait échapper ces mots dans un accès de sincérité, Benedict porta une main à sa bouche, comme pour l'arrêter.

— Je comprends.

Le temps sembla s'arrêter. Cherchait-il à soutenir celui qu'il considérait comme une figure paternelle, malgré son trouble évident ?

— Désolé.

Sans s'en rendre compte, il portait lui aussi un poids. Celui des choses qu'il devait protéger. Peut-être s'en était-il rendu compte en voyant Hodgins vaciller, lui qu'il pensait inébranlable.

— Désolé. J'aurais pas dû dire ça aujourd'hui.

Un silence s'installa.

— Tu trouves que j'ai l'air pathétique, pas vrai ?

— Nah, t'as jamais été très classe de toute façon.

— C'est faux ! Je suis un beau jeune homme... non, un beau trentenaire reconnu de tous.

— C'est justement parce que t'as rien de cool.

Un nouveau silence revint.

— C'est cette facette de mon Claudia Hodgins qui fait son charme.

Puisque Benedict parlait comme s'il consolait un enfant, Hodgins, légèrement agacé, lui lança un « tais-toi ».

Mais, malgré lui, il éclata de rire.

La pluie charriaît toutes sortes de pensées. Lorsque l'on se retrouvait trempé, incapable d'échapper aux gouttes tombant du ciel, on se perdait inévitablement dans ses réflexions. À l'aube, Claudia Hodgins se redressa, le corps lourd de fatigue après une courte nuit. En jetant un coup d'œil à son lit, il vit Violet et Cattleya, endormies sous la même couverture. Sur le canapé, Benedict était affalé, ronflant si fort qu'il en aurait ri. Hodgins chercha Lux Sibyl du regard. Il descendit du troisième étage au deuxième, puis du deuxième au premier. Elle était introuvable.

— ...Ne me dis pas que...

Saisi d'une inquiétude soudaine, Hodgins ouvrit la porte d'entrée. Et, comme il s'y attendait, il aperçut une silhouette revenant vers lui, marchant dans la rue encore humide de la tempête passée. Ses vêtements, pourtant mis à sécher la veille, étaient sûrement à moitié trempés. Qu'est-ce qui pouvait bien être si important pour qu'elle sorte ainsi sous la pluie ? Il comprit en voyant ce qu'elle portait dans ses bras.

— Ah, Président.

Lux tenait un grand sac en papier rempli de pains. Il y en avait tant que son petit visage disparaissait derrière.

— Petite Lux... tu es vraiment allée nous acheter le petit-déjeuner ?

En y repensant, cette jeune femme était le genre à toujours agir sans tarder lorsqu'elle voulait faire quelque chose pour autrui. C'était là les qualités de toute personne attentionnée. Mais sans une gentillesse véritable, on ne pouvait pas en arriver là. Si Hodgins l'avait choisie comme secrétaire, ce n'était pas seulement parce qu'elle savait tout faire.

— C'est vraiment sympa de ta part.

— Oui, le propriétaire de la boulangerie est très gentil en plus. Je me suis réveillée un peu trop tôt, alors je suis sortie me promener pour voir dans quel état était la ville. La boulangerie était en train d'ouvrir, ils se préparaient... J'ai trouvé ça appétissant, alors je suis allée jeter un œil, et ils m'ont invitée à entrer.

— Ah, hmm...

— Ils m'ont convaincue quand ils m'ont dit qu'ils faisaient du pain pour les affamés du matin. Alors je les ai remerciés chaleureusement et j'en ai acheté plein. C'est la boulangerie au coin de la rue.

— C'est digne de ma secrétaire ça. Tu as bien pris le reçu ?

Lux lui adressa un sourire éclatant, semblable à une fleur en pleine floraison.

— Huhu, bien sûr.

Pour Hodgins, qui avait passé la nuit à ruminer toutes sortes de pensées, ce sourire était comme une eau limpide pour un voyageur assoiffé. Sans un mot, il prit le sac des mains de Lux.

— Petite Lux, je suis vraiment heureux de t'avoir avec nous.

— Juste pour ces moments-là, hein ?

— Non, tout le temps. Pour tous les moments. Petite Lux, tu es encore jeune, et une longue carrière devant toi. Tu es une secrétaire formidable... Je suis le PDG le plus heureux de tout Leidenschaftlich !

— Vous allez m'embaucher à vie ?

— Hein ?

— C'est un refus ?

— Non, je pourrais... Mais ça voudrait dire travailler avec moi jusqu'à la fin de ta vie, tu sais ?

— C'est un problème ? Je n'ai nulle part ailleurs où aller.

Face à cette réponse innocente, Hodgins fut déstabilisé.

— Je ne compte pas prendre la tête de l'entreprise comme Benedict.

— Fais gaffe, je pourrais finir par te la léguer au vu de ta réserve ! Tu n'es pas revendicatif comme lui Hahaha... Bien sûr, continue à travailler avec nous pour toujours et à mes côtés. Oh... on dirait presque des vœux de mariage... Tu veux qu'on en profite pour se fiancer ? Je plaisante...

À peine eut-il prononcé cette plaisanterie qu'il réalisa qu'elle était particulièrement déplacée. Il jeta un coup d'œil à Lux pour voir sa réaction, mais elle le regardait simplement avec un air neutre. Il avait réussi à se transformer en une caricature de vieux lourdingue embêtant une jeune fille.

— Non, c'était une blague ! Mais écoute, Petite Lux, tu es peut-être la seule capable de me supporter, alors c'est pour ça que j'ai... Mais je ne te regarde pas avec des intentions déplacées, vraiment ! On a trop d'écart d'âge de toute manière ! Mais on est assez proches pour se permettre ce genre de plaisanterie, pas vrai ?

Lux fit mine de réfléchir quelques secondes.

— Huhu, je vois quand même c'est une blague. Mais ça n'arrivera pas. On ne se mariera pas.

Et elle le rejeta d'un ton catégorique.

— Ah... d'accord.

Bien que Hodgins aurait été bien embêté si elle avait accepté, il ne put s'empêcher de sentir ses épaules s'affaisser un peu.

— Mais Président, si un jour vous devenez incapable de travailler, je serais prête à m'occuper de vous.

— Ne... me balance pas une réalité aussi cruelle, comme ça, d'un coup.

— Eh, vraiment ? À mes yeux... c'est une forme d'amour très profonde. Président, vous êtes le premier adulte décent à m'avoir acceptée. Je vous consacrerai ma vie entière.

— Petite Lux, tu m'aimes à ce point ? Tu veux m'épouser, finalement ?

Cette fois, Lux afficha un large sourire avant de répondre :

— Je vais emporter ça chez moi et y réfléchir.

— Incroyable, on dirait une négociation d'affaires.

— Vous me taquinez... alors que vous savez parfaitement que je ne connais même pas encore l'amour.

« Ne pas encore connaître l'amour. » La puissance dévastatrice de ces mots fit légèrement regretter à Hodgins sa plaisanterie lancée à la légère.

— Dans ce cas, je reposerai la question dans cinq ans. Je devrais être un bel homme mûr d'ici là.

— Vous dites ça, Président, alors que je sais parfaitement que vous avez un voyage de prévu avec une beauté la semaine prochaine.

Ce duo, qui semblait destiné à rester ensemble d'une façon ou d'une autre, retourna au bureau en échangeant de petites plaisanteries.

Afin de préparer le petit-déjeuner pour tout le monde, Hodgins et Lux se retrouvèrent seuls dans la cuisine. En plus du pain déjà acheté, il leur fallait des boissons et quelques légumes. Ce n'étaient que des préparatifs simples, mais Hodgins trouvait cela étonnamment agréable, bien plus que lorsqu'il faisait ce genre de choses seul.

— Président, c'est un sucre et une lamelle de citron, n'est-ce pas ?

— Et pour Petite Lux, c'est deux sucres avec du lait, hein ?

Tout en disposant le pain sur une assiette, ils versèrent de l'eau chaude sur les feuilles de thé et les laissèrent infuser. Peut-être était-ce parce que le paysage visible depuis la petite fenêtre de la cuisine s'étalait sous un ciel d'un bleu immaculé, mais tout lui paraissait incroyablement lumineux.

— Bonjour.

La prochaine personne à apparaître sous la lumière du matin fut Violet. Ses doux cheveux blonds étaient légèrement ébouriffés. Naturellement, la main de Hodgins se leva vers elle.

— Bonjour... Tu as les cheveux en bataille, Petite Violet.

— Excusez-moi...

Violet baissa les yeux, un peu gênée, tandis qu'Hodgins lui caressait la tête. Ses paupières étaient légèrement rouges. Peut-être n'avait-elle pas bien dormi.

— Bonjour, Violet. Cattleya et Benedict sont déjà réveillés ?

— Benedict était éveillé tout à l'heure, mais quand je me suis levée, il s'est recouché à côté de Cattleya.

— Moralement parlant, ce n'est pas très convenable. Je vais aller lui rappeler les règles.

Hodgins eut un léger rire en regardant Lux s'éloigner, roulant ses petites épaules. Puis, il reporta son attention sur Violet. Les mèches qu'il avait tenté d'arranger s'étaient déjà rebellées.

Pour une raison inexplicable, le fait qu'ils soient seuls tous les deux, dans cette cuisine baignée par la lumière matinale, lui parut soudainement étrangement singulier.

Juste eux, partageant ce moment de douceur. Combien d'occasions comme celle-ci leur restait-il encore ? Puisqu'ils en étaient là, il aurait dû dire quelque chose. C'est ce que Hodgins pensa. Pourtant, aucun mot ne lui vint.

Non pas qu'il n'ait aucun sujet de conversation. Il pouvait en trouver autant qu'il voulait : évoquer les fleurs à mettre sur la table, ou bien le fait que, sans doute, de nombreux clients viendraient aujourd'hui après avoir été empêchés de sortir hier à cause de la tempête.

Mais il ne voulait pas gâcher cette matinée. Il sentait que le moindre mot pourrait faire s'effondrer cette atmosphère fragile. Violet était là. Ses yeux bleus étaient tournés vers lui, l'observant. Ce silence entre eux n'était plus pesant depuis longtemps. C'était leur relation.

Peut-être encore ensommeillée, elle semblait flotter dans un doux brouillard. Il voulait la regarder ainsi, baignée dans cette tranquillité, encore un peu plus longtemps.

Comme elle semblait d'ordinaire toujours parfaitement éveillée, Hodgins en conclut que si Violet paraissait si détendue à cet instant, c'était parce qu'elle était entourée de personnes en qui elle avait une confiance absolue. Parce qu'elle pouvait être pleinement elle-même. Parce qu'il avait, lui aussi, contribué à lui offrir ce sentiment de sécurité.

— *M'oublieras-tu un jour ?*

Un jour viendrait où la place de Claudia Hodgins dans la vie de Violet Evergarden s'amenuiseraît.

— *Pourtant, toi, tu prends de plus en plus de place dans la mienne.*

Les allers-retours à l'hôpital. Pousser son fauteuil roulant. Lui offrir un carnet et lui apprendre à écrire.

— *Ça, je ne pourrai jamais l'oublier. Ces instants, ces journées, tout ce que j'ai vécu avec toi.*

Le fait qu'il ne l'ait pas empêchée de combattre pendant la guerre. Qu'il ait pensé qu'ils pouvaient se servir d'elle.

— *Je ne peux pas oublier.*

Lui offrir une tenue dissimulant ses bras mécaniques et la mettant en valeur.

— *Je suis sûr que je n'oublierai pas non plus cette matinée...*

Ce matin paisible, semblable à celui d'avant que l'orage éclate et que tout le monde envahisse les lieux. Hodgins effleura à nouveau les cheveux de Violet. Alors qu'elle avait refusé que Benedict y touche, avec lui, elle se contenta de laisser une mèche glisser entre ses doigts, presque comme un chat cherchant une caresse.

— *Aah, j'aimerais pouvoir te prendre dans mes bras.*

Ce n'était pas de l'amour. Ça ne le serait jamais. Mais si elle était sa véritable fille, en cette matinée, en cet instant, il aurait tout simplement pu lui dire la chose suivante : « Bonjour, mon trésor » et l'enlacer tendrement.

— J'ai fait un rêve, Président Hodgins...

Sa voix, encore légèrement voilée par le sommeil, s'éleva dans un murmure.

— Un rêve... ?

La jeune femme resplendissante, qui n'était plus une enfant, raconta son rêve comme une fillette le ferait :

— Oui. Dans mon rêve... vous étiez le propriétaire d'une boutique de vêtements.

— Huhu, vraiment ?

— Je ne sais pas coudre. Et vous m'avez dit que si j'en étais incapable alors vous n'aviez pas besoin de moi, Président Hodgins...

— Je suis cruel, dis donc.

— Même en ayant proposé de cirer les chaussures, de faire le ménage ou n'importe quelle autre tâche, vous n'avez rien voulu entendre...

Dans ce rêve, le Hodgins qu'elle connaissait avait fini par la rejeter.

— Petite Violet, qu'as-tu fait alors ?

— J'ai insisté, encore et encore. Mais vous avez refusé autant de fois. J'ai alors pensé à rester devant la boutique jusqu'à ce que vous acceptiez, mais il s'est mis à pleuvoir, comme hier...

— Hm. Et ensuite ?

— Le Major Gilbert est venu me chercher et m'a dit de rentrer avec lui, mais...

— Hm.

— J'ai continué à attendre que le Président sorte de la boutique, même après l'extinction des feux.

— Hm.

— J'ai attendu, attendu, et puis... quelqu'un qui passait par là m'a dit que la boutique avait déménagé ailleurs.

— Alors qu'elle était encore ouverte juste avant ?

— C'était un rêve, après tout... Et alors j'ai demandé où elle se trouvait et je suis partie à sa recherche. Benedict et Cattleya sont apparus en cours de route, mais ils avaient d'autres choses à faire et m'ont dit qu'ils viendraient plus tard... Quant à Lux, elle, elle avait été embauchée par vous dès le départ, alors elle vous a aussi demandé de me reprendre, mais au final, vous avez refusé.

— Hm...

Soudain, Hodgins ressentit une douleur si vive qu'il en eut du mal à respirer.

— Et ensuite, Petite Violet... qu'as-tu fait... ?

Sa main se tendit vers Violet.

— Je suis restée à observer l'intérieur de la boutique depuis la vitrine.

Non pas vers sa tête, mais vers ses yeux, où ses cils dorés battaient comme les ailes d'une fée.

— À l'intérieur, il y avait tant de monde. Des gens que je connaissais et d'autres qui m'étaient inconnus. La boutique était animée, pleine de vie.

Une petite mer silencieuse s'y était formée, qui se dissipa dès que l'index de Hodgins l'effleura.

— Le Major est venu me chercher pour la énième fois et m'a dit que vous lui aviez confié que ma présence devant la boutique vous causait du tort. Mais, pour une raison que j'ignorais, je savais au fond de moi que si je m'éloignais ne serait-ce qu'un instant, vous ne me laisseriez plus jamais entrer... alors je ne pouvais pas obéir. Pourtant, je ne voulais pas non plus vous causer d'ennuis, Président, alors j'étais incapable de prendre une décision... J'ai essayé de demander des instructions au Major, mais il avait disparu avant même que je ne m'en rende compte.

La mer, cette larme, prit la forme d'une perle et coula le long de sa joue.

— J'ai... j'ai fini par pleurer.

Violet leva les yeux vers le ciel, comme si la scène de son rêve s'y reflétait encore à cet instant.

— À un point que je n'aurais jamais imaginé...

— Hm...

— Je me suis dit que c'était pour ça que vous ne vouliez pas m'embaucher... Et que le Major était parti, lassé de mon attitude.

— Hm...

— Puis, sans que je m'en aperçoive, vous êtes sorti. Vous aviez exactement le même visage que le jour où vous étiez venu me voir à l'hôpital, après la guerre. Vous étiez très surpris par mon apparence, parce que j'étais couverte de boue et trempée par la pluie. Et alors, vous avez dit : « Bon, on va commencer par t'apprendre à tenir une aiguille. »

— ...

— Vous m'avez expliqué que vous ne m'aviez pas proposé ce nouveau travail parce que, avec mes mains, ce serait sûrement difficile... J'ai été extrêmement soulagée en l'entendant. Et puis, et puis...

Les mots de Violet s'interrompirent brusquement. Incapable de se retenir, Hodgins la prit dans ses bras, comme s'il voulait enfouir sa petite tête contre sa poitrine. Alors qu'il l'étreignait, Violet, les yeux encore plongés dans son rêve, murmura :

— ...Si je faisais un effort, je pouvais encore être utile. C'est ce que j'ai compris, au moins.

L'entendre soupirer de soulagement dans ses bras fit oublier à Hodgins tout rôle et toute hiérarchie entre eux. Il la serra très, très fort contre lui.

— Tu es bien plus qu'utile...

Il se rendit compte que sa voix tremblait sous l'émotion, et avant même de pouvoir l'arrêter, les larmes dévalèrent ses joues.

— *Bon sang, je suis vraiment idiot. J'ai fini par pleurer aussi.*

Il pleurait, tout simplement. Comme un enfant. Parce que cette jeune femme, qu'il considérait comme sa propre fille, même si elle était une adulte, venait de verser des larmes devant lui.

— As-tu déjà ressenti ça, jusqu'à maintenant... ? Tu as fait ce rêve parce que tu étais inquiète.

— « Inquiète »... C'est peut-être bien le cas. Hier soir, j'ai appris que beaucoup de choses avaient changé en mon absence... J'ai l'impression que cela m'a plus travaillé que je ne l'aurais cru.

— Désolé, on a fait ça de notre côté, sans te prévenir... Alors qu'on est ensemble depuis le début.

— Non... Je suis souvent absente, il est normal que certaines décisions soient prises. Je ne suis qu'une employée après tout et en tant que telle, on doit s'adapter aux évolutions de l'entreprise. Vous n'avez pas tort.

Elle marqua une pause.

— Mon environnement est sur le point de changer radicalement. Je vous suis reconnaissante, Président, de me permettre de rester ici comme toujours. Cependant...

— Cependant ?

— Cependant, je ne sais pas si je pourrai suivre.

— ...

— Avec le Major, avec le siège... Avec le fait que Benedict va être affecté dans un autre bureau.

— Ça ira.

— Quand j'y pense... Je réalise que le nombre de choses que je dois prioriser devient bien trop grand.

— Petite Violet...

— L'ordre des priorités...

— Ça ira, ne t'en fais pas.

— Je dois faire face à toutes sortes de situations de vie, et pourtant...

— *Si Violet Evergarden ne faisait pas ça, elle ne serait sûrement plus en vie.*

Toujours, à chaque instant.

Son existence avait cheminé en s'adaptant à son environnement, tout en étant perdue face à lui, mettant à profit tout ce qu'elle pouvait faire, cherchant un endroit où appartenir et un adulte qui prendrait soin d'elle. Elle n'avait pas le droit d'hésiter. Pour une bête, l'hésitation signifiait la mort.

Violet ne connaissait pas l'amour inconditionnel. Aujourd'hui enfin, elle avait obtenu cette chaleur avec ses propres efforts, mais le fil du temps menaçait de la lui arracher, dans un changement soudain et inévitable.

Après avoir couru, couru et couru encore, Violet, jadis une bête, voyait le nid qu'elle avait enfin trouvé s'effondrer sous ses yeux. Même en sachant qu'il fallait se préparer à repartir, il arrive un moment où l'on est à bout de souffle, incapable d'avancer.

Violet était passée du statut d'animal à celui d'être humain.

Ses facettes de bête et d'humaine coexistaient, se manifestant tour à tour. Lorsqu'elle était animale, tant qu'elle pouvait survivre, peu lui importait que son environnement change. Mais vivre en possédant quelque chose de meilleur, quelque chose de précieux, compliquait tout.

À présent, alors que ses émotions s'étaient multipliées et qu'elle était devenue pleinement humaine...

— Je lutterai. Je peux toujours être utile. Président Hodgins, je vous prie d'oublier ce que vous venez de voir de moi.

...elle n'était plus qu'une jeune fille, un peu effrayée par l'avenir.

— S'il vous plaît... oubliez cela.

Qui l'avait changée ainsi ? Gilbert fut sans doute le premier, mais ceux qui avaient achevé cette transformation étaient sans conteste toutes les personnes ici présentes.

— Pas question, je n'oublierai pas.

En entendant ces mots, Violet fronça légèrement les sourcils, l'air troublé.

— Ne fais pas cette tête-là, je ne me moque pas. Je veux dire que tu n'as pas besoin de t'inquiéter. Peut-être que tu es devenue plus faible. Mais est-ce un mal ? Lors de notre première rencontre, tu n'avais rien. Même pas une broche. Mais là, tu as tant de choses. Tu as voyagé longtemps et tu as accumulé du poids supplémentaire. C'est normal d'être tiraillée.

Bien qu'il ait conscience du regard stupéfait de Cattleya, Benedict et Lux, postés dans l'ombre de l'embrasure de la porte, Hodgins poursuivit :

— Tu sais... la vie est un voyage. Petite Violet, tu le continueras, hein ?

Il avait déjà oublié son inquiétude. La frustration et le désir écrasant de s'accrocher à quelqu'un s'étaient dissipés.

— Tu as commencé ton voyage avec moins de bagages que la plupart des gens. Et maintenant qu'ils se sont alourdis, tu les regardes, sans savoir ce qu'il s'est passé. Tu ne sais pas quoi jeter pour t'alléger.

Tout en l'enlaçant, elle, encore jeune et perdue en plein voyage, Hodgins sentit qu'il était enfin redevenu lui-même.

— Il te faut des vêtements et de l'argent, bien sûr, et surtout de bonnes chaussures. Ah, et un parapluie aussi. Et si, en fouillant tes affaires, tu te rends compte qu'il n'y a rien dont tu puisses te débarrasser, c'est un problème, oui. Mais si ce poids est trop lourd, alors que dois-tu faire ?

Il pouvait encore être utile.

— M'entraîner... améliorer mes prothèses...

Il était encore nécessaire.

— Idiot... Tu confies ces bagages à quelqu'un ou alors tu trouves une personne pour t'aider à les porter.

Ne serait-ce que pour un temps.

— Gilbert en portera sans doute une partie. Moi, je peux garder ici ce que tu ne pourras pas emporter avec toi. Je resterai à Leidenschaftlich pour toujours, après tout. Petite Violet, où que tu ailles, je serai ici à t'attendre. Peu importe quand tu reviendras, je t'accueillerai. Et je prendrai soin de ce que tu laisses derrière avec plaisir.

— *Même si, un jour, tu ne te souviens de moi que quelques fois par an...*

— Souviens-toi de ça : à chaque fois que tu seras perdue, rappelle-toi que je suis là. Et alors, tu pourras toujours reprendre ton voyage.

— *...Je serai prêt à t'accueillir à tout moment, quelle que soit la saison.*

— Suis-je vraiment censée vous confier mes bagages... ?

— *Je suis l'homme qu'il te faut pour cela. Et toi, tu en as besoin.*

— Hm-hm, non. Il s'agit de souvenirs. Sache juste que je suis là. Ça te rendra plus légère. À chaque souci, bam, souviens-toi de moi. Si tu fais ça, tes inquiétudes se feront moindres. Tu sais finalement, le véritable foyer ce n'est pas un lieu, mais des « personnes ». Tu devrais le savoir, non ? Tu aurais été prête à aller sur n'importe quel champ de bataille si Gilbert s'y trouvait, pas vrai ? Un jour, oui, il se peut que tu cesses d'être une poupée. Il se peut que tu ne reviennes pas à Leidenschaftlich.

—, *Mais ce serait bien si ce « un jour » n'arrivait jamais.*

— Mais je suis le gardien de tes souvenirs pour que tu puisses les retrouver à tout moment, ma chère. Quand cet instant deviendra nostalgique pour toi, viens me voir. Je serai toujours ici à t'attendre. Ce que tu ressens en ce moment, c'est de la solitude. Mais... Petite Violet. Tu m'as moi. Tu n'es pas seule.

— Je veux que tu te souviennes.

— Je ne comprends pas très bien... cependant...

— Je veille toujours sur toi.

— ...vous m'avez toujours guidée.

— Tout en attendant ton retour.

— Je ne doute jamais de votre parole.

— Je serai là, à attendre encore et encore.

— Mais, Président Hodgins, j'ai un seul souhait.

— Je veux que tu viennes me voir quand ton voyage se termine.

Décidant de s'occuper plus tard des sanglots qui provenaient de derrière la porte, Hodgins choisit de rester ainsi encore un peu. Son bien-aimé risquait de se mettre en colère s'il voyait ça, mais il avait bien le droit d'agir ainsi, dans une certaine mesure. Après tout, elle était la chère employée de Claudia Hodgins. D'un ton particulièrement doux, Hodgins demanda :

— Quel est-il, Petite Violet ?

Violet cligna des yeux et leva son regard vers Hodgins. La dernière larme coula de ses yeux.

— Si... et seulement si... un jour vous quittiez la compagnie CH pour faire autre chose...

— Hm.

— ...appelez-moi. Peu importe où vous êtes, je viendrai à vous.

— Hm.

— Je pourrai forcément vous être utile... Et même si ce n'est pas le cas, si votre fardeau devient trop lourd, appelez-moi quand vous aurez besoin de quelqu'un pour le porter à votre place. J'accourrai aussitôt.

— Pour de vrai ?

— Oui. Moi aussi, je porterai vos bagages, Président. Vous le savez, n'est-ce pas ? Je suis forte pour ça.

— Huhu, ça, c'est sûr. Un jour, tu comprendras ce que je veux dire par « bagages ». Hé...

Nul n'aurait pu imaginer qu'une simple goutte puisse être le commencement de quelque chose d'aussi grandiose.

Pourtant, avec le temps, elle finirait par revêtir une signification profonde. Si elle venait à tomber encore et encore, elle pourrait tout aussi bien appeler à elle des bénédictions infinies que de cruelles malédictions.

— *Salut, moi c'est Hodgins. Et toi, quel est ton nom ?*

Silence.

— *Cette gamine est vraiment taciturne.*

— *Elle... n'a pas encore de nom. C'est une orpheline sans éducation. Elle ne sait même pas parler.*

— *C'est terrible. Elle est si belle en plus. Donne-lui quand même un nom qui soit digne de sa beauté au moins.*

— Petite Violet, merci d'être venue jusqu'à moi.

L'amour ressemblait presque à s'y méprendre à la pluie

Une lettre, c'était comme enfermer son cœur dans une enveloppe.

Les mots que l'on était incapable de prononcer en face naissaient aisément sur le papier.

Se blesser et dévoiler son amour devenait si simple, précisément parce que l'autre n'était pas en vue. C'est pourquoi cela pouvait avoir un effet d'autant plus dévastateur et engendrer une solitude plus grande encore.

Ce que l'on percevait à travers l'odeur du papier et de l'encre, ainsi que dans le tracé des caractères alignés, c'était « l'absence ». Mais aussi le « temps » que l'autre avait consacré pour toi. Plus on cherissait une personne, plus on souffrait de savoir que seuls nos sentiments lui étaient parvenus.

Pourtant, même si ce n'étaient que des sentiments, on désirait les transmettre.

C'est pourquoi les gens prenaient leur stylo-plume et commençait toujours leur correspondance par un : « Cher toi... ».

Chapitre quatrième

« Cher toi » et la poupée de souvenirs automatiques

Dans une certaine base militaire, un colonel de l'armée s'apprêtait à écrire une lettre.

Seul dans sa chambre, assis à son bureau, il contemplait une feuille vierge. Pendant plusieurs minutes, il resta immobile, sans bouger le stylo-plume qu'il tenait en main.

Depuis la fenêtre, il pouvait voir le vent glacé souffler au-dehors.

Jamais, dans le pays du sud où il était censé vivre, Gilbert Bougainvillea n'avait été témoin d'un paysage aussi froid et décoloré, même en automne. C'était une terre du nord, un pays lointain, bien éloigné de Leidenschaftlich, la nation à laquelle il avait juré fidélité.

Autrefois, cette contrée était un territoire ennemi. Il y était maintenant stationné, au sein d'une base militaire servant de force de dissuasion. Une existence épuisante, marquée par une fatigue psychologique constante, commençait à creuser un pli soucieux entre ses sourcils.

Le vent martelait la fenêtre avec des claquements bruyants. Dérobé à sa contemplation par ce vacarme oppressant, Gilbert reposa sa stylo-plume. N'ayant pas avancé d'une seule ligne, il se dit qu'il valait mieux faire une pause et changer d'air. Il but une gorgée de thé, déjà tiède, et poussa un soupir.

Il était aujourd'hui en permission. Son seul jour de répit où il était libéré de ses obligations militaires. Un jour de congé, un temps de loisir, un jour merveilleux où personne ne viendrait l'importuner. De plus, il était célibataire, sans femme ni enfant. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait. Il aurait pu sortir ou se prélasser dans sa chambre. Pourtant, il ne fit ni l'un ni l'autre et s'efforça d'accomplir quelque chose de « marquant » : écrire une lettre.

Son meilleur ami aurait sûrement dit : « Tu sais, si je ne te traînais pas dehors sous couvert d'une bonne raison ou d'un quelconque événement social... tu deviendrais tout de suite un gars complètement fade, sans aucune envie de profiter de la vie. Trouve-toi au moins un hobby, sérieusement. »

Malheureusement, Gilbert n'avait pas de passe-temps digne de ce nom.

Ou plutôt, il n'avait jamais eu le temps d'en chercher un. Élevé dans la rigueur et la discipline de sa famille, il avait hérité du nom et consacré toute sa jeunesse aux champs de bataille.

Qu'un homme tel que lui cherche à faire quelque chose « d'utile » même durant son jour de repos, presque comme s'il devait rendre des comptes à une autorité invisible, n'avait donc rien de surprenant. Cela dit, ce n'était pas comme s'il écrivait à contrecœur. Il savait déjà à qui il voulait adresser cette lettre et avait des sentiments à exprimer.

La personne qui lui était la plus chère en ce moment.

Il ignorait où pouvait bien se trouver à cet instant la magnifique poupée de souvenirs automatiques qui hantait tant de ses pensées. Ils ne pouvaient pas se voir souvent. Et depuis qu'il avait été affecté à cette base militaire, leur relation était devenue encore plus distante.

Ceci est l'histoire d'un couple en pleine relation à distance, comme il en existe tant ailleurs.

Chère Violet Evergarden,

Cela fait bien longtemps que je n'ai pas pris la plume. Nous nous sommes croisés sans nous rencontrer à cause de nos obligations respectives, et cela fait un certain temps que nous ne nous sommes pas vus. C'est ce que je me répétais... mais mon cœur, lui, refuse de se calmer. Voilà pourquoi je me retrouve face à cette lettre.

Je n'avais pas écrit depuis ma réponse aux lettres que tu m'avais envoyées autrefois. J'espère que mon écriture s'est améliorée depuis. La tienne est toujours aussi magnifique et je ne saurais t'égaler dans ce domaine.

Lorsque j'ai découvert que, sans même m'en rendre compte, tu avais appris plus de mots que moi et que tu étais devenue capable d'écrire des lettres imprégnées de tes sentiments, j'en ai été profondément surpris. Je te l'ai déjà dit, mais je te remercie pour ces lettres.

Lorsque nous sommes séparés ainsi, les relire me procure un peu de réconfort.

En ce moment, mon quotidien se résume à mener des inspections dans diverses régions, si bien que je n'ai pas encore pu poser le pied sur le sol de Leidenschaftlich. Les conflits causés par l'importation d'armes provenant de l'extérieur du continent transitant par des pays sans traité commercial se multiplient peu à peu. Comme du sang s'échappant d'une plaie peu profonde.

Heureusement, notre pays est parvenu à maintenir la paix après la Guerre Continentale, mais nul ne peut prédire quand les étincelles viendront nous atteindre. D'ailleurs, nous sommes en train d'œuvrer à la résolution des problèmes du Nord. En tant que vainqueurs de la guerre, nous avons la responsabilité d'assurer l'ordre auprès des nations déchues.

Les blessures s'infectent toujours par les points les plus vulnérables, puis deviennent incurables.

Après la guerre, pour la libération du Nord, le sacrifice de leur puissance militaire et la saisie de ses technologies ont été exigés en guise de compensation. Cette dette nous est revenue avec le temps. Nous avons bel et bien dissous leur armée ; ainsi, s'il faut une intervention armée, ce sera à nous d'intervenir.

Leidenschaftlich est la plus grande puissance militaire du Sud. Ce genre de situation continuera de se produire.

Je n'en ressens aucune amertume. J'avais prévu que les choses tourneraient ainsi, même si je ne pouvais pas tout anticiper. Mon père disait toujours qu'une guerre ne se termine jamais vraiment, même lorsque les gens croient qu'elle est finie. Peut-être que, moi aussi, je ne pourrai jamais considérer la Guerre Continentale comme un chapitre clos. C'est sans doute naturel, puisque toute ma jeunesse y a été consacrée.

J'avais l'intention de t'écrire une lettre d'amour... mais c'est un échec.

Il semblerait que je n'aie aucun talent pour cela. Hodgins m'a demandé si je voulais rédiger avec lui une autobiographie ou quelque chose du genre après ma retraite, mais je suis soulagé avec le temps d'avoir décliné poliment.

Là-bas, l'été touche à sa fin, n'est-ce pas ? Le froid approche. N'oublie pas d'adapter tes prothèses.

Je pense à toi, sans cesse.

De tout mon cœur.

— Gilbert Bougainvillea

Cher Gilbert Bougainvillea,

Comment vous portez-vous en cette fin d'été, où même la lueur de la lune semble empreinte de froideur ?

Je suis profondément touchée, Major, par cette agréable surprise que représente votre lettre, que je n'espérais pas recevoir.

Votre écriture est légèrement tremblante. Ce doit être à cause du froid qui s'installe.

Comme vous me l'avez recommandé, Major, je réfléchis à ajuster mes prothèses avant que le froid ne s'intensifie.

Bien que vous ayez pris la peine de m'envoyer une lettre, Major, j'ai dû la recevoir tardivement, étant en déplacement professionnel de longue durée. Je vous prie donc de m'excuser pour le retard de ma réponse.

J'ai vu l'adresse mentionnée : vous êtes actuellement dans une base militaire au nord, n'est-ce pas ? Je peux assurément recevoir votre correspondance à l'adresse du domaine Evergarden ou au bureau de la Compagnie Postale CH. Cependant, Major, que devrai-je faire si vous changez de lieu d'affectation ? Puis-je confier cela à l'un de nos facteurs ?

Si c'était Benedict, il devrait pouvoir retrouver votre position et livrer la lettre n'importe où, tant que je couvre les frais de déplacement. Puis-je lui demander cela ? Non... Cette question n'a de sens que dans l'hypothèse où nous échangerions plusieurs lettres comme celle-ci. Si la situation devient compliquée, je vous en prie, ne vous inquiétez pas. Vous avez déjà trouvé le temps de m'écrire, malgré vos obligations. Rien que cela me donne la force de travailler sans relâche pendant plusieurs années.

Si jamais vous m'écrivez à nouveau, je vous prie de le faire comme vous me parlez habituellement. Ce n'est pas la première fois que je reçois une lettre de vous dans un langage aussi formel, mais je vous en prie, écrivez-moi comme à votre habitude.

Actuellement, je suis en déplacement professionnel dans le cadre de mes exercices de poupée. Une fois de retour à la compagnie, j'apporterai mon aide à l'autre bureau, dont l'ouverture est prévue pour le printemps prochain.

Benedict en sera le directeur, et la réception ainsi que la distribution du courrier y seront entièrement transférées. À l'instar du Président Hodgins, Benedict résidera également dans l'immeuble du bureau, si bien que mon travail, à mon retour, consistera principalement à l'assister dans son installation.

Grâce à mes prothèses, je peux contribuer aux travaux physiques, mais je suis incapable de choisir l'ameublement d'une pièce. Selon Benedict que je cite : « Pas question. Ça ressemblerait à une cellule de prison. Tu laisses déjà les autres choisir tes vêtements et ton linge de maison, non ? »

En effet, je n'ai jamais sélectionné mes affaires moi-même. J'ai toujours porté ce que l'on choisissait pour moi. Puisque nous sommes séparés ainsi, j'ai fait de la prise de décision un exercice à part entière, et je m'efforce, tout comme le Président Hodgins, d'affiner mes compétences d'ici à notre prochaine rencontre.

Veuillez me pardonner. J'avais moi aussi l'intention d'écrire une lettre d'amour, et pourtant, cela s'apparente davantage à un compte-rendu.

*Je donne le meilleur de moi-même, portée par le soutien de vos lettres.
Veuillez, vous aussi, ne pas trop en faire.*

Appelez-moi quand vous le souhaitez. Je pense à vous en permanence.

De tout mon cœur.

— Violet Evergarden

Chère Violet Evergarden,

Merci d'avoir répondu à ma lettre. Tout va bien pour toi ?

Cela me fait une impression étrange de recevoir une lettre de toi ici, sur une base militaire. Cela me fait réaliser concrètement que tu n'es plus une enfant soldat, mais bien une poupée de souvenirs automatiques, ainsi que ma bien-aimée.

Heureusement, elle n'a pas été inspectée. J'ai bien fait de dire à mes subordonnés de ne pas ouvrir les enveloppes qui me sont adressées. Tout le monde est en alerte depuis qu'un objet suspect a été livré à la base.

Tu m'as demandé de ne pas utiliser un ton formel, alors je m'y conforme. Cela te paraît-il un peu brusque ? En écrivant ainsi, j'ai l'impression que ma façon de parler est un peu sèche...

Mais si c'est ce que tu souhaites, quoi que ce soit, je le ferai.

Savoir que tu attends quelque chose de moi me fait plaisir. Nous sommes en couple, alors si tu veux quelque chose ou si tu souhaites que je fasse quoi que ce soit, dis-le-moi.

Hodgins m'avait parlé de l'expansion de l'entreprise, mais le printemps prochain me semble arriver bien vite.

Le nom de ce jeune homme blond revient plusieurs fois dans ta lettre, mais ne te fait-il pas trop travailler ? Il semble se donner des airs de grand frère en te nommant « petite sœur », mais j'aimerais qu'il embauche quelqu'un pour ce genre de tâches. Assure-toi de bien te reposer lors de tes jours de congé.

J'ai le sentiment que tu as du mal à refuser quelqu'un lorsqu'il insiste. On pourrait dire... que c'est moi qui t'ai rendue ainsi, donc je ne suis pas bien placé pour te le reprocher... mais veille à ne pas accepter trop de requêtes venant d'hommes.

Il y a des gens qui ne savent pas à quel point tu es digne et inestimable. Et toi non plus, tu n'en as peut-être pas encore pleinement conscience. Violet, tu es une personne qu'il faut chérir. Apprends à te ménager.

Concernant les lettres, tu peux continuer à les envoyer à cette base militaire pour l'instant. Si jamais j'étais transféré, je demanderai au service du courrier de me les faire suivre immédiatement.

À propos de l'ameublement, Hodgins est sans doute plus pointilleux que moi sur ces choses-là, mais s'il n'a pas été chargé de cette tâche, c'est qu'ils ont des goûts différents. Quand j'étais étudiant, mes camarades et moi avions l'habitude d'aller dans une boutique de meubles où l'on trouvait des articles bon marché pour aménager nos dortoirs. Je t'écris l'adresse, au cas où. Il y a probablement beaucoup de choses qui plairont à Benedict là-bas.

Moi non plus, je n'ai pas eu à choisir grand-chose parmi mes affaires personnelles. Mes parents étaient stricts, alors j'ai simplement fini par comprendre ce qu'ils attendaient de moi et je faisais mes choix en conséquence.

Les passe-temps, les goûts et les préférences sont propres à chacun. Prends ton temps pour découvrir les tiens, de la manière qui te plaira.

Quoi qu'il arrive, c'est toi que j'aime, sous toutes tes facettes.

De tout mon cœur.

— *Gilbert Bougainvillea*

Cher Gilbert Bougainvillea,

Tu tiens le coup, Gilbert ?

L'alcool que j'ai mis dans ce colis est une vraie pépite que j'ai réussi à dénicher alors je la partage avec toi. Là-bas, tu dois manquer de tout, non ?

Je pensais bien connaître ton côté froid, mais... tu ne sais vraiment pas prendre soin de tes amis, hein. J'ai été surpris d'apprendre par Petite Violet que tu avais été envoyé dans une région paumée. Tu ne pouvais pas me le dire ?

Non, je comprends, t'en fais pas. Ce genre de décision tombe toujours du jour au lendemain. Je le sais bien, j'ai été dans l'armée aussi. Mais tu aurais quand même pu me dire quelque chose avant ton départ. Si j'avais eu un jour de repos au même moment, j'aurais pu t'accompagner... Toi, vraiment, pendant que je flânerais dans les boutiques branchées de la ville, tu serais en train de bosser sans même penser à moi, pas vrai ?

Quel homme froid tu fais... T'as des émotions, au moins ? Alors, tu ne m'aimes pas ? Non, si, tu m'aimes, hein ? J'ai fait quelque chose qui t'a déplu ?

Allez, dis-moi, Gilbert. Ils te traitent comme un paria depuis que tu as été muté dans la cambrousse, même avec ta promotion ? Ou bien c'est parce que tu es un colonel fraîchement nommé ?

Je suis vexé, alors je vais te bombarder de questions. Je vais me comporter comme une épouse qui te reproche de faire passer le travail avant le foyer. Bon, prends ça comme une blague bien sûr.

Après tout, tu viens des forces spéciales. Se faire muter dans des zones où ça pue la poudre, c'est presque une évidence. Tes collègues sont tous plus âgés que toi. Avec un peu de chance, ils sont assez bienveillants pour t'écouter quand ça ne va pas...

Mais peu importe la raison, tu ne peux pas revenir, ne serait-ce qu'un peu ? J'aimerais voir ta petite tête. Ça te dit ? Je suis franc, moi. Contrairement à toi. Moi, j'exprime mon amour sans détour.

Alors, qu'en dis-tu ? Tu ne peux vraiment pas revenir ? Je comptais t'inviter à la cérémonie d'ouverture de notre nouveau bureau.

J'imaginais déjà te voir couper le ruban et dire : « C'est ouvert. » Bon, tu aurais sûrement refusé, ceci dit.

Allons boire un verre, pour la première fois depuis longtemps. Il y a des choses qu'on ne peut demander qu'avec un verre à la main.

Et en parlant de ça... il s'agit de Petite Violet.

Ne pas trop poser de questions à ce sujet jusqu'à présent, c'était ma manière d'être un adulte compréhensif. Mais tu sais, ça commence à faire un bon moment que vous vous êtes retrouvés... En tant que tuteur, je ne peux pas ne pas m'en soucier.

La maîtresse et le chef de famille des Evergarden doivent sans doute s'inquiéter aussi. Ce n'est pas le cas chez toi ?

Un chef de famille Bougainvillea célibataire à ton âge... ça doit bien alimenter les rumeurs dans les cercles mondains. Si vous êtes ensemble, annoncez-le officiellement.

Ce genre de chose est important. Plutôt que de cacher votre relation et que ça finisse par éclater au grand jour, autant jouer cartes sur table. Si tu fais les choses proprement, l'opinion publique sera de ton côté. Fais-moi confiance sur ce point. Ne sous-estime pas ma capacité à cerner la nature humaine.

Je comprends ce que tu ressens, tu sais ?

Votre relation n'est pas quelque chose d'éphémère, et tu ne comptes pas fuir. Mais pour l'instant, tu veux éviter d'avoir à gérer des conflits, non ? Il y aura forcément des réactions.

Après tout, c'était ton ancienne subordonnée, il y a une grosse différence d'âge, et si certains insistent pour fouiller dans le passé de Petite Violet, tu ne pourras pas leur répondre, pas vrai ?

Tu as plusieurs petites sœurs. Ta mère est toujours en vie. Même moi, au début, je ne savais pas trop comment réagir, alors je peux imaginer ce que ces gens-là penseront.

Vous êtes probablement dans votre phase de pseudo lune de miel dans le sens où vous aimeriez rester dans votre bulle, pas vrai ?

Mais tu devrais prendre ton courage à deux mains et la présenter officiellement.

La plupart de mes proches encore en vie sont des femmes, et crois-moi, elles sont pointilleuses. C'est aussi ce qui fait leur charme, mais quand une femme décide de te tourner le dos, il n'y a plus moyen de rattraper le coup. Il vaut mieux jouer franc-jeu dès le départ. Celui qui garde des secrets finit toujours par se faire sermonner.

Sur le papier, ce sera une alliance avec la famille Evergarden, donc il n'y a aucun problème, non ? Elle aura le statut d'une jeune femme de la haute société, irréprochable en tout point.

Ah, tu as mal à la tête ?

J'imagine bien l'expression que tu dois faire en ce moment. Mais ne t'inquiète pas, tout ira bien. Tu as surmonté bien pire jusqu'ici, non ? Tu as aussi de nombreux alliés.

Et surtout, l'amour est déjà là. Il ne reste plus qu'à décider quoi en faire. Ne te défile pas.

Enfin... ce n'est peut-être pas à moi de dire ça. Haha. Après tout, je suis à la fois son tuteur et son employeur. D'une certaine manière, je suis aussi responsable du fait que vous ayez du mal à vous voir.

Non, sérieusement, je m'excuse.

À ce propos, j'envisage de réduire progressivement son nombre de déplacements. Je le pense vraiment.

Mais tu sais, Gilbert...

Elle est devenue une vraie star dans le monde des poupées de souvenirs automatiques. Même en tant qu'employeur, je dois dire que notre poupée vedette est incroyablement sollicitée. Les demandes affluent, au point de s'accumuler sans fin.

Je le regrette... Je ne lui ai pas accordé assez de jours de repos... Je ne sais pas si c'est à cause de ça, mais... en plus de tout ça...

Hmm... Je me demande si je peux écrire ça.

Ne lui dis surtout pas un mot sur le fait que je t'en parle. Elle ne se mettrait probablement pas en colère, mais j'ai l'impression de la trahir un peu. Pourtant, si l'on considère la relation que vous avez tous les deux, il n'y aurait aucune sincérité entre vous si elle ne pouvait pas te dire ça.

Tu vois... Petite Violet... Plutôt que de dire qu'elle a changé un peu ces derniers temps...

Elle est devenue instable.

Les changements à venir dans l'entreprise... semblent la rendre anxieuse. C'est rare que Petite Violet montre de l'inquiétude. D'ordinaire, elle est plutôt impassible. Parfois, elle arbore une expression perplexe, mais elle a du cran. Elle n'a jamais été du genre à se laisser troubler aussi facilement. Parce que, si elle avait été encline à ce genre d'émotions, elle n'aurait jamais pu survivre en tant que fille soldat... C'est aussi simple que ça.

Bref, hum... il y a quelque temps, Petite Violet a pleuré.

À cause d'un rêve.

Elle m'a raconté qu'elle avait fait un rêve où, pour une raison quelconque, je tenais une boutique de mode. Et dans ce rêve, ce « moi » de la boutique refusait de l'embaucher. Elle savait que ce n'était qu'un rêve. Pourtant, elle était tellement, tellement triste qu'elle s'est mise à pleurer.

Tu vois ? Elle doute, elle perd pied.

Ce n'est pas le genre d'enfant qui pleurerait pour une chose pareille.

Et moi... J'ai l'impression de l'avoir fait pleurer. Parce que, au fond, c'est « moi » qui l'ai rejetée, même si ce n'était qu'un rêve. Aah, rien que d'y penser, j'ai mal à la poitrine.

Moi qui pensais que Petite Violet était devenue une jeune femme accomplie.

Mais au final, dans les moments inattendus de la vie quotidienne, elle redevient la fille soldat d'autrefois. Elle est instable. Elle donne l'impression d'être forte et indépendante, alors on oublie facilement ce côté d'elle.

C'est certain, cette fille est unique en son genre.

Je suis sûr que, dorénavant, ce sera toi qui seras le plus souvent à ses côtés.

N'oublie pas ça.

Je pense que ce dont Petite Violet a besoin, c'est de repère.

Ce n'est probablement pas le mariage, ni même le travail.

Je pense que c'est toi.

J'ai écrit des trucs embarrassants, hein.

Bref, réponds-moi dès que possible.

Si tu ne le fais pas, je te cognerai avec une bouteille de whisky la prochaine fois que tu viendras à Leidenschaftlich.

Je suis un homme de parole. Sois prêt.

— Claudia Hodgins

Cher Claudia Hodgins,

Es-tu en bonne santé ?

J'ai beaucoup de choses à dire, mais d'abord, merci pour ta lettre.

Hodgins, tu te prends pour ma mère ? Arrête d'imaginer des trucs qui n'arriveront pas. Si tu veux te laisser aller à l'imagination, alors visualise-moi la tête dans les mains, en train de soupirer devant le contenu de ta lettre... alors que j'étais pourtant heureux d'en recevoir une de toi.

Concernant ce qui t'inquiète, je vais répondre point par point.

Mon retour est prévu dans un mois. Cela dit, je peux me déplacer dans une ville voisine. Toi, tu ne viendras sûrement pas jusqu'ici, mais si jamais, je peux me libérer pour toi.

Ce n'est pas comme si on me traitait avec des égards particuliers. Le nombre de soldats quittant l'armée augmente, et le nombre d'officiers capables de prendre le commandement diminue temporairement. Tu as fait partie de cette institution, donc tu dois comprendre qu'en réalité, peu de personnes sont capables d'avoir une vision d'ensemble et d'agir en conséquence.

La base militaire du Nord, où je me trouve, connaît une vague de demandes de départs. Si la situation devient plus instable, certains vacilleront.

Les officiers en charge ici se sont suicidés les uns après les autres. J'étais censé être en mission d'audit, mais j'ai demandé à rester. Je vais t'épargner les détails, mais il s'agit de corruption, d'affaires de cœur et des locaux embauchés dans des cadres douteux. Plusieurs facteurs sont en cause.

Du point de vue des habitants du Nord, nous sommes des occupants. Nous ne sommes pas les bienvenus.

Vivre paisiblement dans un tel territoire est difficile pour un soldat. Et pourtant, beaucoup se battent et s'efforcent d'apporter leur aide à la population locale.

En plus de ça, la plupart des nouveaux arrivants ici sont de jeunes recrues ou des éléments jugés problématiques. Il faut quelqu'un pour montrer l'exemple.

Si la situation reste en l'état, les soldats ici seront condamnés à vivre dans la misère. Ils perpétuent, d'une autre manière, la guerre que nous avons déclenchée, et ils en portent tout le poids.

L'armée a besoin d'un bon nettoyage interne. Mais ça finira par se régler. Je reviendrai à Leidenschaftlich sous peu.

Ne t'inquiète pas pour Violet. Je suis le chef de famille. Peu importe qui j'épouse, personne ne pourra se permettre de critiquer.

Mais je comprends pourquoi tu t'en préoccupes.

Le mariage de ma sœur Julia aura lieu dans un mois. Elle épousera mon collègue, le colonel Laurus. Si Violet est disponible, j'aimerais lui demander de me consacrer quelques heures ce jour-là.

Pour être honnête, je préférerais ne pas l'emmener. Elle sera probablement considérée comme un objet d'exposition. Et puis je ne suis jamais venue avec une femme à un événement officiel.

Le simple fait de l'y amener aura une signification en soi.

Bien sûr, mes proches verront Violet comme ma fiancée. Plutôt que de leur donner plusieurs occasions de la rencontrer séparément, je pense qu'il vaut mieux en finir d'un coup.

Tu m'as dit exactement la même chose quand je me suis déboîté l'épaule lors d'un entraînement : « Fais-le en une seule fois ».

En vérité, je préférerais que Violet et moi ne soyons affiliés à rien. Je n'ai aucune envie de devoir rendre des comptes sur elle à qui que ce soit. Idéalement, je voudrais que seul toi et la famille Evergarden soyez au courant.

Je ne sais même pas si elle comprend ce que signifie le mariage, mais si je le lui demandais, elle accepterait, même sans en saisir le sens. C'est le genre de personne qu'elle est. Alors ce ne serait qu'une formalité.

Si je disais que c'est absurde, est-ce que ce serait un affront au concept du mariage lui-même ?

Je veux chérir Violet. Mon amour est certain.

Quand nous sommes seuls tous les deux, c'est le seul moment où je peux respirer librement, du fond du cœur. Je n'ai même pas besoin de la toucher. Sa simple présence suffit à me rendre heureux.

Cette phase de pseudo lune de miel que nous vivons maintenant compense tout le temps où nous n'avons pas pu nous voir.

Et ça me comble de bonheur.

Tu rirais si je te disais que je n'ai pas envie de revenir à la réalité ?

Quand nous étions étudiants, je trouvais ridicule que tu sois aussi obsédé par l'amour et les relations ou que tu enchaînes les conquêtes. Mais maintenant, je peux comprendre ce que tu ressentais. Je veux juste qu'on soit tous les deux. Mettre les choses en place, préparer le terrain pour que les autres acceptent...

Tout ça m'ennuie profondément, et parfois, j'ai envie de fuir. Parce que personne ne pourra jamais comprendre la vérité. Ils ne comprendront jamais ce que nous avons ressenti en nous retrouvant.

Ni ce que j'ai ressenti en me séparant d'elle. Ni combien je l'aime.

Je me rends compte que je suis en train de l'attacher à moi une fois de plus, alors que je l'ai laissée partir parce que je voulais qu'elle soit libre.

La faire venir dans mon monde implique tant de choses et Je voudrais lui éviter tout ce qui pourrait lui nuire. C'est ridicule d'éprouver ça alors que c'est moi qui lui ai fait du mal, pas vrai ?

Mais elle m'a dit justement apprécier ce côté stupide de ma personne. Elle a souhaité que je reste à ses côtés.

Je n'essaie pas de me justifier. Je veux simplement être quelqu'un qui ne trahira jamais son pardon. Tant que nous vivrons, nous serons toujours liés à quelque chose.

Moi, à l'armée.

Elle, au monde.

Nous échapper quelque part, loin de tout, ne sera jamais qu'un rêve.

Nous ne pourrons pas éviter les épreuves. Les malheurs viendront de toutes parts, et nous ne pourrons pas toujours nous en protéger.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est préparer nos cœurs à y faire face. Afin de ne pas être emportés quand la tempête arrivera.

Je ne veux plus jamais fuir mes responsabilités. Elle est ma priorité absolue, alors ne t'en fais pas.

Je remplirai mes devoirs. Mais si jamais quelque chose arrive...

Je veux que tu prennes ton parti, pas le mien.

Hodgins, je compte sur toi.

Je suis désolé de ne pas pouvoir être là pour ton grand moment.

Mais je te soutiens, de tout cœur.

— *Gilbert Bougainvillea*

À mon cher frère bien-aimé,

Est-ce que tu vas bien, mon frère ?

Je suis très occupée chaque jour avec les préparatifs du mariage. Henrietta et Diane disent que tu ne répondrais sans doute pas à une lettre ordinaire, mais comme nous ne sommes plus en guerre, je place mes espoirs dans celle-ci.

Merci d'avoir pris la peine de répondre correctement à l'invitation. J'ai été heureuse de voir que tu avais écrit plus qu'un simple mot (cette remarque est sarcastique, bien sûr).

Tu n'as pas mentionné le nom de la personne qui t'accompagnera, mais venant de toi, j'ai d'abord pensé qu'il s'agirait d'un ami de l'école militaire. C'est ce que j'imaginais... jusqu'à ce que M. Laurus me dise quelque chose.

Il m'a laissé entendre que tu comptais peut-être venir avec ta petite amie. Que tu avais déjà choisi quelqu'un et que tu étais en couple avec elle.

J'ai aussi appris que si tu caches cette relation à notre famille, c'est parce qu'elle était militaire. Était-ce un secret ? Désolée. Ne blâme pas M. Laurus. J'ai usé de mes caprices pour le faire parler. Il m'aime, alors il finit toujours par tout me dire. C'est quelque chose que j'apprécie vraiment chez lui.

Je veux dire... ça prouve qu'il me chérira, non ?

Dès notre naissance en tant qu'enfants de la famille Bougainvillea, nous, les femmes, sommes des outils. Mais peut-être que tout le monde l'est, en fin de compte...

Toi aussi, tu es un outil des Bougainvillea.

Et même Dietfried, malgré sa fuite, reste un outil de la famille.

Quant à moi, c'est la même chose.

Je suis sans doute l'un de tes outils. Tu t'es servi de moi pour renforcer ton influence militaire, n'est-ce pas ?

Avoue-le, mon frère.

Ah-ah, mon frère...

Est-ce que la chose te fait mal ?

C'est la première fois que j'écris ce genre de choses. Les lettres sont étranges, tu ne trouves pas ?

Au fond, ce sont ces pensées-là qui me traversent l'esprit, et elles finissent par prendre forme sur le papier. Peut-être parce qu'une page blanche donne envie de la remplir avec quelque chose qui nous est propre.

Alors, mon stylo-plume a dérapé...

Mon frère, je suis un peu en colère.

Je ne sais pas pour Dietfried, mais toi, tu m'écouteras sérieusement, pas vrai ?

Je suis en colère.

Tu m'as utilisée comme un pion, mais une fois que tu as réussi, tu te mets à le regretter. N'est-ce pas simplement une manière de te protéger ?

Tu as une intelligence incroyable, et pourtant, parfois, tu me sembles d'une stupidité affligeante.

Je suis désolée de te le dire.

Mon frère, tu sais... Je crois que M. Laurus est réellement l'homme qu'il me fallait. Je sais que c'est toi qui nous as mis en contact, en ayant plusieurs choses en tête. Tu m'as utilisée pour élargir encore davantage ton réseau dans l'armée, n'est-ce pas ?

Les Bougainvillea occupent une position avantageuse, mais la gloire de nos ancêtres n'est pas éternelle. C'est aux pères et aux frères aînés d'en hériter et de la faire prospérer, génération après génération.

Oui, oui, c'est une logique implacable. Mais pourtant, mon frère...

Tu n'as pas mis beaucoup d'efforts dans mon mariage, n'est-ce pas ?

J'ai appris plus tard, par Mère, qu'au même moment, on t'avait proposé d'autres candidats issus de notre parenté pour un mariage arrangé. Apparemment, Mère t'en avait parlé.

Et pourtant, ceux que tu as sélectionnés étaient des hommes dont les épouses s'étaient enfuies... ou qui en étaient déjà à leur quatrième mariage.

Seulement ce genre d'individus.

Ils avaient tous un charme éclatant, à faire passer Monsieur Laurus pour une pâquerette à côté d'un champ de roses et de fleurs sauvages. Mais chacun d'eux était riche et issu d'une famille prestigieuse.

Si ton but était réellement de renforcer l'influence des Bougainvillea, tu aurais dû choisir l'un d'entre eux. En tant que chef de famille, tu aurais pu simplement me l'ordonner.

Mais tu ne l'as pas fait, hormis aller monter à cheval avec M. Laurus, mes amies et moi, pendant tes permissions. Et il paraît que c'est M. Laurus lui-même qui a pris l'initiative de m'inviter ensuite.

Toi, tu n'as rien dit. Ces journées sans importance ont été pourtant si agréables, mon frère. M. Laurus est un homme merveilleux, et je suis vite tombée sous son charme. Je suis heureuse que tu aies su cerner mes préférences.

Mais plus que tout, je suis heureuse que tu aies continué à jouer avec moi, même après que nous ayons grandi. J'étais tellement, tellement contente... À tel point que j'ai fini par comprendre quelque chose, au fil de l'avancement des préparatifs du mariage.

Mon frère, tu étais en train de me protéger, n'est-ce pas ?

Cette relation en cours me permettait de refuser les mariages arrangés. Tu avais préparé cette échappatoire pour moi j'imagine. Mais comme il s'agit de toi, mon frère, tu avais sûrement aussi prévu, en même temps, d'intégrer le Colonel Laurus dans notre famille, pas vrai ?

Si c'est le cas, alors ce n'est pas grave. Si ce n'est que ça. Mais peut-être que tu ne pensais pas que nous finirions vraiment par nous marier ?

Je ne me suis pas engagée dans ce mariage simplement pour suivre ton plan.

Au début, je me suis dit mot pour mot : « Mon Dieu, est-ce que mon frère essaie de me manipuler ? Ces hommes de la famille Bougainvillea sont vraiment incorrigibles. »

Mais après tout, choisir quelqu'un qui nous chérit vraiment, c'est ce qui compte, non ? Nous, les Bougainvillea, nous ne faisons que garder des secrets. Nous sommes semblables à une fausse famille.

Dis-moi, mon frère. Tu as ta propre manière de voir les choses, n'est-ce pas ? Si tu caches ta bien-aimée à notre famille, c'est forcément pour une raison. Et si tu gardes ta relation secrète alors que la mienne est exposée au grand jour, c'est aussi pour une raison, n'est-ce pas ?

Je ne t'écris pas cette lettre pour te faire des reproches. Je voulais que nous mettions enfin nos pensées à nu. Mon frère, le choix que j'ai fait représente le bonheur absolu dans mon monde. Si certains pensent que je cède à la facilité, eh bien, je leur répondrai simplement ceci : « Et alors ? »

Mon frère, qu'as-tu essayé de protéger en t'éloignant de la famille Bougainvillea et de notre résidence principale ? Tu es l'enfant d'une famille qui t'a forcé à combattre. Alors fais la combattre à ton tour.

Moi, je la protégerai. Cette fille.

Ce n'est pas un mensonge. Je la protégerai.

Savoir que quelqu'un est de ton côté te rendra sûrement la cérémonie plus facile à supporter, non ? Je vais te le dire encore une fois, mon frère.

Je suis en colère.

Appuie-toi davantage sur ta famille. Quand j'y repense, tu as toujours été maladroit, malgré ton intelligence. Tu as toujours tout porté sur tes épaules, seul.

Aah, je peux l'écrire dans une lettre, mais jamais je ne pourrais te dire tout cela en face. Je n'ai rien pu faire pour toi, à l'époque où tu affichais cet air renfrogné sous le poids des responsabilités que Dietfried t'avait imposées.

Je n'ai rien pu faire pour toi quand tu es parti en guerre.

Je n'ai rien pu faire pour toi quand tu as perdu un œil et un bras.

Je suis une sœur bien inutile, n'est-ce pas ?

Je le sais.

Mais aujourd'hui, je peux enfin te dire ceci :

Mon frère...

Si tu veux t'enfuir avec ta bien-aimée, je peux t'aider.

Mais si tu ne comptes pas le faire, alors laisse-moi m'occuper du reste. C'est une façon de penser stupide, mais on dit qu'une femme devient une personne accomplie dans la société une fois qu'elle est mariée.

Alors, que suis-je en ce moment ? Une moitié de femme ? Les gens qui ne peuvent pas se marier sont-ils considérés comme des êtres imparfaits ?

Perdent-ils leur statut s'ils sont incapables d'avoir des enfants ?

Si nous ne sommes pas des personnes, alors quoi sommes-nous ?

Des fantômes ?

Même si le monde est plus clément aujourd'hui que du temps de Mère, il reste cruel envers les femmes. Mais je vais utiliser cela à mon avantage.

Je vais me marier.

J'aurai ainsi la position sociale et l'autorité nécessaires pour faire entendre ma voix. Je ne laisserai personne manquer de respect à la femme que tu aimes.

Je ne le tolérerai pas.

Alors, amène-la.

Peu importe qui elle est. C'est la femme que tu as choisie.

Celle que tu caches comme un précieux joyau enfermé dans un écrin.

Moi aussi, je veillerai à ce que personne ne l'égratigne.

Mon frère, je suis égoïste, arrogante, et je n'ai sans doute jamais été ta sœur préférée. Mais je n'oublierai jamais que, lorsque nous étions enfants, tu jouais souvent avec moi.

Mon frère, merci d'avoir été si gentil avec moi.

Aussi bien à cette époque qu'aujourd'hui.

Je vais te rendre la pareille.

Alors, fais-moi plaisir : amène-la avec toi, quoi qu'il advienne.

Je t'embrasse.

— Julia Bougainvillea

À ma très chère Julia,

Merci pour ta lettre.

Je ne savais pas comment y répondre, alors je l'ai réécrite d'innombrables fois. Je suis désolé pour le retard. J'ai été stupéfait de constater que ma petite sœur, bien plus jeune que moi, était devenue une adulte sans que je ne m'en rende compte. Et j'ai réalisé que, contrairement à toi, je me comportais comme un enfant.

Ce que je vais écrire à partir de maintenant est quelque chose que tout le monde finira par savoir. Mais tu seras la première à l'apprendre, Julia.

Ma bien-aimée s'appelle Violet. Violet Evergarden. Elle est la fille adoptive de la famille Evergarden et travaille actuellement dans une société postale en tant que poupée de souvenirs automatiques. Il y a une grande différence d'âge entre nous.

Si tu lis jusque-là, tu dois sûrement te dire : « Pourquoi tout ce mystère ? » ou encore : « L'âge et les origines n'ont pas d'importance. » Mais ce n'est là qu'un aspect de la vérité. J'ai seulement écrit les choses qui laissent une bonne impression.

Ce que tu vas lire à partir de maintenant ne te plaira sans doute pas. Je l'ai rencontrée il y a bien longtemps, et à cette époque, c'était une enfant soldat. C'est Dietfried qui l'a trouvée sur une île isolée.

Elle était sans doute une guerrière bien avant de croiser son chemin. Peut-être parce qu'elle avait appris à se battre, à tuer et à survivre dès son plus jeune âge, ces choses lui étaient naturelles. Elle n'a aucun souvenir de son enfance. Ou alors, sûrement, on les lui a effacés de force.

Ne sachant que faire d'elle, Dietfried me l'a confiée. Il a dit qu'elle était une arme. Et en effet, c'en était une. Une arme vivante, un prodige capable de tuer n'importe qui sur commande. Tu ne me croiras peut-être pas, mais c'est pourtant la vérité. Cependant, à mes yeux, elle n'a jamais été autre chose qu'une jeune fille, et ce, dès notre première rencontre.

Si je l'ai acceptée, c'est parce que j'ai jugé que c'était mieux que de la laisser à Dietfried. Il est trop compliqué, trop craintif dans le style.

C'est quelqu'un de fondamentalement bon, mais maladroit dans sa manière d'exprimer sa gentillesse. Pour lui, être avec Violet devait être insupportable.

Comme tu le sais, je suis un homme qui accepte son destin sans broncher. Une fois qu'elle m'a été confiée, j'ai fait le serment de devenir son complice, puisque j'avais décidé de l'utiliser.

Notre relation ne pouvait être que malsaine. J'étais son maître, elle était mon outil. Cela devait être une épreuve pour elle.

Je me disais que si, un jour, elle développait une véritable conscience d'elle-même, elle finirait par me tuer. Et il n'y aurait rien à redire à cela. Puisque je ne pouvais ni l'abandonner ni la libérer, je n'avais d'autre choix que de lui offrir ma vie en retour. Jusqu'à ce jour, je voulais lui apprendre autant de choses que possible. Alors, je lui ai tout enseigné. Le langage, l'écriture, les règles en société...

Elle était très intelligente.

Au début, le tout premier mot qu'elle m'a adressé fut « Major ». À ce moment-là, j'étais à la fois heureux, peiné et profondément misérable.

Et cette misère n'a fait que grandir au fil du temps.

Tu seras choquée en la voyant. C'est une femme d'une beauté à couper le souffle. Mais au-delà de son apparence, elle reste une personne innocente et implacable, douce et mélancolique, à un point presque irréel. Et elle est bien trop forte. Même en tant qu'ancien commandant des Forces Spéciales, je suis incapable de rivaliser avec elle.

Elle aurait pu me tuer à tout moment. Elle en avait la capacité et le droit. Mais elle ne l'a jamais fait. Elle me regardait simplement avec ses yeux azurés, comme pour s'assurer de quelque chose, et me demandait : « Veuillez me donner un ordre. »

Pour elle, recevoir un ordre, l'accomplir et être félicitée était la seule façon d'exister. C'est ainsi que les adultes l'avaient façonnée. C'est ainsi que je l'avais élevée. Dans cet univers unique, nous avons construit une relation que personne d'autre ne pouvait comprendre.

Et, sans même m'en rendre compte, mon amour pour elle n'a cessé de grandir.

Tout comme ma culpabilité.

Jamais auparavant je n'avais aimé quelqu'un aussi profondément.

Ma fiancée a fini par me revenir après la révocation de ses fiançailles avec Dietfried, mais je n'ai aucune idée d'où elle peut bien être à présent. Toutes les personnes que Mère a tenté de me faire épouser étaient des individus avec lesquels je devais toujours me montrer prudent. Que ce soit pendant mes années d'études ou après être devenu soldat, mon cœur n'a jamais été véritablement attiré par ce genre de choses.

Tu t'es décrite comme un outil. Moi aussi, je suis un outil, et j'ai l'impression que toute ma vie, je n'ai fait que tâtonner pour savoir ce que je devais faire pour les Bougainvillea, pour Père, pour mon frère, pour Mère et pour vous, mes sœurs, afin que vous me reconnaissiez comme un homme digne de cette maison. C'est pour cela que son acceptation inconditionnelle a agi sur moi comme un doux poison.

J'aimais cette fille qui me regardait à chaque fois que je me retournais sur le champ de bataille tandis qu'elle fixait mon dos comme si adorait ça.

Je pense que ses sentiments pour moi étaient de l'attachement, et les miens, de l'amour. Récemment, elle m'a avoué que c'était bien de l'amour, mais je suis sûr que c'est moi qui ai montré mes sentiments de la manière la plus évidente.

Non content d'avoir fait d'une orpheline mon subordonné et une enfant soldat, je suis aussi tombé amoureux d'elle. Écrire ces mots me fait prendre conscience à quel point je suis un être cruel.

Les lettres et les mots sont sincères et véritables.

Je dois tout de même préciser et j'en fais le serment : je ne l'ai jamais touchée, ni maintenant, ni dans le passé. Cela ne rend pas tout acceptable, mais je tenais à le préciser.

Quand je lui ai déclaré ma flamme, elle fut abasourdie. Elle ne connaissait pas l'amour, parce qu'elle n'avait jamais été aimée et que personne ne lui avait jamais déclaré quoi que ce soit.

J'avais déjà honte de moi bien avant cela, pour ne pas lui avoir appris ce que signifiait « joli ». Mais à ce moment précis, j'étais tellement, tellement honteux, et tellement triste. Quel idiot j'étais, ai-je pensé. J'avais négligé de transmettre mon amour à la personne dont j'étais épris. J'en ai eu honte.

J'avais eu tout le temps du monde pour le faire. J'avais toujours eu cette possibilité. Si seulement j'avais eu un peu de courage, j'aurais pu le lui dire n'importe quand. Je ne sais pas si elle l'aurait accepté, mais elle m'aurait sans aucun doute donné une réponse à sa manière. Mais je ne l'ai pas fait. Je lui ai même interdit de franchir la frontière de notre relation hiérarchique.

J'ai traversé cette période-là. Une période où je lui ai fait subir des choses qui ne devraient jamais, jamais être pardonnées.

Après la guerre, j'ai osé la repousser et l'abandonner. Mais en fin de compte, je n'ai pas pu m'empêcher de me dévoiler à elle lorsqu'elle était en danger. Une fois réunis, je lui ai présenté mes excuses pour mon passé impardonnable et je lui ai demandé son amour.

Elle... Elle est étrange elle aussi, alors elle m'a cherché et elle m'a aimé sans relâche. Maintenant, nous sommes enfin simplement Gilbert et Violet, et cela nous suffit. Mon histoire avec elle s'arrête ici. Désormais, nous vivons ce qui vient après cette histoire.

Tu dois penser que notre relation est tordue, n'est-ce pas ? Mère ne l'acceptera sûrement pas. Elle rejettéra la faute sur l'un de nous, et comme je me rangerai du côté de Violet pour la protéger, j'avais imaginé que les femmes de la maison Bougainvillea deviendraient nos ennemis. Pourtant, tu m'énonces de ne pas fuir, de me battre et d'assumer l'héritage de cette famille. De l'emmener quoiqu'il advienne.

Être un Bougainvillea est à la fois un fardeau et une fierté pour moi. Je ne sais pas si tu ressentiras toujours la même chose après avoir lu cette lettre. Si tu veux finalement me tenir à l'écart de la cérémonie de mariage, je comprendrai. Mais je te serai reconnaissant toute ma vie d'avoir fait tout ce qui était en ton pouvoir pour moi.

De tout mon cœur.

— *Gilbert Bougainvillea*

Cher Gilbert Bougainvillea,

Si seulement je pouvais aller d'un pays du sud à un pays de l'ouest en un clin d'œil. Chaque jour, je passe les longues nuits en ce début automnal à me perdre dans ce genre de rêverie.

Major, n'avez-vous pas attrapé froid ? Tout va bien de votre côté ?

Pour une raison quelconque, lorsque nous passons trop de temps sans nous voir, plusieurs choses commencent à perdre leur réalité pour moi. Nos échanges de lettres sont mon seul repère dans tout cela.

Il y a eu des périodes encore plus longues où nous n'avons pas pu nous voir. Pourtant, le temps me semble s'étirer aujourd'hui, comme cette interminable séparation lorsque je suis devenue une poupée de souvenirs automatiques.

Je ne fonctionne pas bien ces derniers temps.

Depuis que nous avons commencé à nous tenir la main pour nous entraîner, j'ai commencé à ressentir des faiblesses de ce genre. La semaine dernière aussi, j'ai parlé d'un rêve que j'ai fait au président Hodgins... Je me retiendrai d'en donner les détails, mais j'ai moi-même senti que j'étais devenue extrêmement fragile. Peut-être parce que mon entraînement n'est pas aussi rigoureux qu'à l'époque de l'armée. J'étais si, si heureuse que vous soyez revenu vers moi...

Je le suis maintenant. Oui. Je suis devenue un être humain.

Sans doute trouvez-vous cette phrase étrange, n'est-ce pas ? Je suis incapable de vous dire cela en face, alors pardonnez-moi de vous confesser la chose ainsi, dans cette lettre. Pardonnez-moi de vous dire que je ne suis pas digne de vous, alors même que vous m'invitez au mariage de votre sœur bien-aimée.

Être un outil demeure, même aujourd'hui, ce qui me semble juste. Aussi, être traitée comme un être humain m'apparaît comme quelque chose de flou, presque irréel, comme un songe. Le fait que vous m'ayez dit que vous m'aimiez, et que vous me considériez comme votre compagne, existe en moi comme une certitude... mais uniquement lorsque nous sommes ensemble. Dès que nous sommes séparés, cette situation est tel un conte provenant d'un livre illustré que j'aurais lu je ne sais où.

Jusqu'à présent, j'ai géré la chose en me répétant que c'était comme ça et pas autrement. Mais dernièrement, à mesure que je me fragilise, non, que je me dérègle, je me perds chaque fois que j'essaie de penser à moi comme à une humaine. Il y a une voix, en moi, qui chuchote : « Tu n'es qu'un outil. »

Je suis en train d'écrire des choses bien étranges. Il est certain que vous aurez du mal à les comprendre.

Durant les jours que je passe à penser à vous, il m'arrive que mon cœur s'apaise profondément, mais parfois aussi, je deviens instable, comme si j'avais subi un choc. Je me demande sans cesse pourquoi vous avez choisi un outil défectueux comme moi pour en faire votre compagne.

Cependant, j'ai déjà reçu une réponse, formulée en mots. Ainsi, le fait que mon cœur, oui, je réalise à présent que moi aussi, j'ai un cœur, soit en tel émoi me semble en soi étrange.

Pourtant, je me surprends à revenir sans cesse à la même pensée, encore et encore, et je finis par me perdre, ballotée entre des vagues d'inquiétude et de joie mêlées. Il n'y a pas si longtemps encore, je n'éprouvais que du bonheur. Ce n'était que cela, et cependant, tant de choses désormais...

Me terrifient. Oui, elles me semblent terrifiantes.

Et pourtant, j'ai connu bien pire. Sur les champs de bataille et ce bien des fois. Et là-bas, jamais je n'ai ressenti la peur. Malgré tout ce que j'ai affronté, ce bouleversement, cette version instable de moi-même, cette zone floue entre bête sauvage et être humain, cela seul est inexplicablement... redoutable. Même en sachant pertinemment qu'il existe dans ce monde des choses infiniment plus effrayantes.

Pourquoi cela ? Pourquoi suis-je effrayée par une chose pareille ?

Ma poitrine me fait mal, Major. Comme si je me poignardais moi-même.

Personne ne m'attaque plus. Personne n'est violent envers moi. Moi non plus, je ne tuerai plus personne. Plus personne ne me juge sur ces actes.

Je vis en sécurité, sans aucune menace, et pourtant... Non, je n'étais pas aussi fragile, même en pleine guerre. C'est parce que mes émotions ont grandi. Mes émotions.

Je suis en train de m'attaquer moi-même avec mes émotions. Je me blesse moi-même.

Mes propres émotions me blessent. Je suis en fait mon propre agresseur.

Est-ce ainsi pour tout le monde ? Est-ce qu'on se laisse submerger par ses sentiments au point d'en perdre le sommeil la nuit ? Est-ce que d'autres repensent à l'être qu'ils aiment comme pour s'y raccrocher ? Se remémorent leur passé, comptent leurs fautes, leurs hontes, et restent hébétés face à ce qu'ils ont été ? Est-ce qu'ils se blessent eux-mêmes, eux aussi ?

Ma force était la preuve de mon existence. Peut-être que ce ne l'est plus aujourd'hui, mais cela l'était autrefois.

Être forte, c'est important. Pour moi, du moins. Je voudrais retrouver cela.

Cette version de moi... ce n'est pas « moi ».

C'est ce que je pense. Et pourtant, je ne veux pas perdre ces émotions intarissables dans mon être. Deux volontés s'affrontent en mon sein, car cette nouvelle version de moi-même, c'est vous qui l'avez fait naître.

Par votre amour.

Je veux revenir en arrière.

Je ne veux pas revenir en arrière.

Je veux revenir en arrière.

Je ne veux pas revenir en arrière.

Ces pensées s'entrechoquent sans cesse. Je suis épuisée au point d'en affecter ma vision. Alors, je finis inévitablement par pleurer.

Je me le demande... Pourquoi versons-nous des larmes, Major ? Elles sont inutiles. Superflues. Dépourvues de sens. Elles me font agir comme une bête sauvage à l'âme érodée. Elles font de moi une lame qui n'est plus aiguisée.

Major, je n'ai jamais beaucoup pleuré. Je n'ai pas été faite pour ça. Une bête sauvage ne devrait pas pleurer. Quelle chose insensée que de devenir humain. Je n'avais jamais réfléchi à cela quand j'étais un simple outil. Que les gens, les êtres humains, sont des créatures qui poursuivent une chose appelée bonheur.

Cette autre version de moi-même qui observait tout cela de loin sans comprendre à travers un miroir... Où est-elle passée ?

Vous avez pris votre temps pour m'aimer. Cela m'a transformée en une personne. En une fille. En une « version de moi » qui est aimée. J'étais censée être infiniment heureuse de cela. Et pourtant, j'ai la sensation que le sol se dérobe sous mes pieds.

Allez-vous vraiment me présenter à votre famille ? Je pourrais faire une erreur. J'ai des prothèses en guise de bras. Ne vont-ils pas effrayer vos proches ? Savent-ils que j'ai été dans l'armée ? Ne serait-il pas plus rassurant pour vous de faire venir une remplaçante ?

Est-ce que... Est-ce que je ne suis pas...

Est-ce que je ne suis pas une honte ?

Major, ne suis-je pas une gêne pour vous ? Moi-même, je me trouve embarrassante. Je l'ai enfin compris, dernièrement. Oui... je le suis.

Et pourtant, Major, il m'est terriblement difficile de lâcher votre main. Même si tout m'était arraché, c'est vous que je voudrais, vous seul. Je vous veux. Je ne désire que vous. Je vous chéris profondément. Depuis toujours. Depuis le début. Il n'y a jamais eu que vous.

Je vous aime.

Major, je n'avais jamais su le dire comme il le fallait. Même si vous, vous me l'avez répété tant de fois, avec tant de sincérité.

J'avais peur. Je me disais que si je le disais à mon tour, on m'arracherait ce sentiment. Qu'on me briserait. Que j'en mourrais. C'est ce que je ressentais. C'est pour cela que les mots restaient enfermés en moi.

Je le protégeais. Ce « je vous aime » Je le gardais précieusement. Mais aujourd'hui... même cela, Major, même le garder me coûte.

Je suis amoureuse. Je vous aime. Je vous désire. Cela déborde. Sans fin.

Depuis bien longtemps, bien avant même que vous me disiez que vous m'aimiez. Je vous aimais déjà. Je ne comprenais encore rien aux émotions... mais je vous aimais.

Si vous aviez disparu de mon monde, j'aurais réellement voulu disparaître aussi. Je m'en suis abstenue uniquement parce que vous m'avez ordonné de vivre. J'ai dû m'accrocher à vos mots. Si je ne poursuivais pas votre silhouette, je n'aurais même pas pu tenir debout.

Major, je suis un produit défectueux. Comme il aurait été merveilleux d'être une fille plus convenable.

Je ne considère pas la façon dont je suis née et dont j'ai grandi comme une honte. Mais, chaque fois que je me tiens devant vous, je ressens un immense embarras.

Car vous êtes la lumière même, à mes yeux.

Vous êtes lumière, et moi, je ne suis que ténèbres.

Quand vous êtes face à moi, je redeviens la bête sauvage que j'étais, celle qui ne faisait que vous suivre, assoiffée de vous rejoindre.

Major, je vous en supplie. Donnez-moi un ordre. Réprimandez-moi avec sévérité, dites-moi de ne pas faillir. Si vous le faites, alors je pourrai me comporter comme il se doit.

Lorsqu'on me donne un ordre, je suis capable de l'exécuter. C'est la seule chose dans laquelle j'excelle. Si je le considère comme un ordre, je peux faire abstraction de mes émotions et accomplir n'importe quoi. Si cela peut être utile à votre existence, alors oui, je peux tout faire.

Peu m'importe que vous le fassiez uniquement lorsque c'est nécessaire. Je vous en prie... faites de moi à nouveau une poupée. Rendez-moi à l'état d'outil.

Ne voyez pas cela comme une souffrance. Acceptez ma manière terriblement maladroite de vivre. Si vous le faites, je parviendrai sûrement à avancer sans vous faire honte.

Je ne veux pas que vous me détestiez. Je veux pouvoir continuer à suivre votre dos. Laissez-moi rester à vos côtés. Je ferai tous les efforts nécessaires, s'ils me permettent de rester près de vous. Utilisez-moi, je vous en prie.

Je vous en conjure.

Ceci est une demande.

Lorsque nous nous reverrons au mariage de votre sœur, je vous supplie de me donner un ordre. Dites-moi de me comporter avec la dignité qu'exige le nom des Bougainvillea.

Si vous me le demandez ainsi, alors j'en serai capable.

Major, je vous exprime ici toute mon adoration.

— *Violet Evergarden*

À ma chère Violet Evergarden,

Violet, au moment où tu liras ce mot, je serai en route pour Leidenschaftlich. Nous devons parler. Je veux te voir et te dire que tous tes inquiétudes et tourments ne sont que des craintes infondées.

Lorsque tu souffres par ma faute, je souffre aussi. À un point tel que j'en perds le souffle.

Je me rendrai au domaine Evergarden lors de mon congé. Parlons-en, puis annonçons-leur également ce que nous avons décidé pour notre avenir. J'espère qu'aucun changement n'est survenu dans l'itinéraire que tu m'avais communiqué.

Quoi qu'il en soit, je viens te voir. Ne te tourmente pas. Aie confiance en moi.

De tout mon cœur.

— Gilbert Bougainvillea

À ma chère Violet Evergarden,

Comment vas-tu en ce moment ?

Je suis profondément désolé que nous nous soyons manqués. Je m'excuse aussi sincèrement d'avoir pris au dépourvu le couple Evergarden avec ma visite soudaine.

Tu es à l'Ouest, n'est-ce pas ? Le travail d'une poupée de souvenirs automatiques est exigeant. À quel point comptes-tu te dévouer à la tâche comme ça ?

J'ai tout mis en œuvre pour venir jusqu'ici, alors je ressens d'autant plus l'amertume de devoir repartir aussitôt. J'aurais dû laisser un message ou une lettre derrière. Mais comme il s'agissait des Evergarden, je me suis abstenu.

Quoi qu'il en soit, je te promets qu'il ne faut t'inquiéter de rien. J'aimerais te le dire en personne, avec toute ma sincérité affichée.

N'oublie jamais que je t'aime. Je n'ai jamais, pas une seule fois, pensé que tu étais une gêne ou quoi que ce soit de la sorte. Celui qui porte ce sentiment de honte c'est moi et il est dirigé uniquement envers moi-même.

J'aimerais recevoir une réponse, même courte.

De tout mon cœur.

— Gilbert Bougainvillea

À ma chère Violet Evergarden,

Comment vas-tu ? Je suis sûr que tes journées sont si chargées qu'elles s'achèvent en un clin d'œil.

Je suis désolé d'envoyer autant de lettres. Mais je ne peux m'en empêcher, car je suis inquiet de savoir si ma dernière a suffi à dissiper ce malentendu.

Jusqu'à présent, je n'ai jamais su comment agir pour te rassurer. Je comprends que cela t'ait troublée au point de te plonger dans l'incertitude.

Je t'ai déjà tant fait souffrir, et pourtant, je t'ai encore blessée au point que tu en viennes à m'écrire une telle lettre. Cette pensée me brise le cœur. Tu es tout pour moi, et pourtant... Violet, je t'aime.

Je veux que tu croies en mon amour. S'il te plaît, essaye.

Suis-je pathétique d'écrire cela dans une lettre ? J'ai l'impression d'avoir toujours été ainsi devant toi. Tu m'as déjà vu pleurer tant de fois, alors que je suis censé être l'adulte.

Quand je suis avec toi, j'oublie qui je suis et je me conduis ainsi. Mais tu ne trouves pas cela honteux, n'est-ce pas ? C'est pareil pour moi, Violet.

Si je t'aime, c'est parce que tu es qui tu es. Cela ne changera jamais.

Tu te souviens de la fois où je t'ai dit que tu étais celle que j'aimais le plus ? Tu es toujours cette personne que j'aime le plus. Il y'aura personne d'autre. Pas que je ne pourrais aimer personne d'autre. C'est juste que...

C'est toi que j'aime le plus.

Si ta réponse est le silence, je l'accepterai aussi. Tant que tu me réponds, d'une manière ou d'une autre. Viens me voir. Même un seul mot me suffirait.

Alors ce sont ces sentiments qui t'habitaient quand tu écrivais ces lettres, durant la période de notre séparation... J'aimerais encore une fois te présenter mes excuses pour cela. Je le répéterai autant de fois que nécessaire.

Je t'aime, Violet. De tout mon cœur.

— Gilbert Bougainvillea

Un cheval de fer¹ fendait l'obscurité nocturne. Il transperçait le silence de la nuit. Son nom populaire était *Femme Fatale*. Autrefois dissimulé à la suite d'un détournement, il avait retrouvé son éclat et transportait désormais de nombreux passagers, leur offrant des rêves le temps d'un voyage.

Dans l'une de ses cabines privées, un homme était allongé sur le lit d'une chambre de première classe, ne faisant rien d'autre que lire une lettre, incapable de céder au sommeil malgré les petites secousses irrégulières du *Femme Fatale*.

Après avoir lu la lettre, Gilbert la posa un instant sur le bureau, puis l'ouvrit à nouveau. Il lut les mots encore et encore, scrutant les sentiments couchés sur le papier. Depuis son embarquement à bord du train, il répétait inlassablement ce même geste. Il ouvrait la lettre, absorbait les émotions inscrites, puis... puis...

Il se perdait dans ses pensées, se demandant où elle se trouvait à cet instant précis, ce qu'elle faisait, et combien elle souffrait.

Que leur arriverait-il à présent ?

Il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas perdre son unique amour. Il irait la voir, où qu'elle soit, peu importe les moyens à employer.

— *Violet.*

La nuit s'étendait.

Impitoyable, elle laissait derrière elle ceux qui, comme lui, ne parvenaient pas à fermer l'œil.

Ni le temps, ni la vie n'attendaient personne. Le présent devenait vite passé, et le passé transperçait le présent, sans que quiconque ne sache si l'avenir pourrait empêcher cela.

La seule chose dont il pouvait être certain était l'existence de cette lettre qui lui broyait le cœur.

¹ **Le cheval de fer** fut un terme répandu depuis les années 1800 (aujourd'hui archaïque) pour désigner une locomotive à vapeur et le chemin de fer sur lequel elle circule. Le terme était populaire dans les articles littéraires du monde anglo-saxon de l'époque.

Une lettre, c'était comme enfermer son cœur dans une enveloppe.

Les mots que l'on était incapable de prononcer en face naissaient aisément sur le papier.

Se blesser et dévoiler son amour devenait si simple, précisément parce que l'autre n'était pas en vue. C'est pourquoi cela pouvait avoir un effet d'autant plus dévastateur et engendrer une solitude plus grande encore.

Ce que l'on percevait à travers l'odeur du papier et de l'encre, ainsi que dans le tracé des caractères alignés, c'était « l'absence ». Mais aussi le « temps » que l'autre avait consacré pour toi. Plus on cherissait une personne, plus on souffrait de savoir que seuls nos sentiments lui étaient parvenus.

Pourtant, même si ce n'étaient que des sentiments, on désirait les transmettre.

C'est pourquoi les gens prenaient leur stylo-plume et commençait toujours leur correspondance par un : « Cher toi... que j'aime. »

Chapitre cinquième

Les chasseurs de rêves et la poupée de souvenirs automatiques

Il devait sûrement exister une telle ville sur chaque continent. Une dans laquelle affluaient les jeunes filles esseulées en errance, et les garçons aux rêves démesurés, ayant fui leur foyer avec comme bagage quelques effets personnels et de l'argent. Une ville où l'on misait toute sa vie pour s'élancer dans une âpre bataille en montant dans un train de nuit. Que l'on connaisse ou non véritablement cet endroit, on le recommandait à quiconque avait un rêve à réaliser. On leur disait d'aller à Alfine, la cité des chasseurs de rêves.

Située à l'ouest du continent, cette ville resplendissait. Bien qu'à l'ouest, elle appartenait à la République de Fine, un pays neutre qui n'avait pas pris part à la Guerre Continentale. Alfine était à l'origine une ville d'artisans, où logeaient autrefois les ingénieurs employés par la famille royale de Fine, avant la naissance de la République. C'était un foyer pour tous les types d'artisans imaginables, produisant aussi bien de l'artisanat que des armes. Même à l'échelle du continent, elle se distinguait, à tel point que, depuis des temps anciens, un dicton affirmait : « Demande à Alfine si c'est possible ou non. »

Telle était l'origine d'Alfine. Avec le temps, la ville d'artisans devint une ville de négoce. Aussi talentueux soient-ils, les artisans ne pouvaient se libérer des marchands, qui vendaient leurs créations à prix fort. Posséder un don ne garantissait pas qu'on saurait en tirer parti. Après tout, rares sont ceux qui peuvent tout faire seuls. Savoir tirer profit des autres était aussi un talent en soi, et les marchands excellaient dans ce domaine. Grâce à l'union entre artisans et commerçants, Alfine avait prospéré pour devenir une métropole du commerce, regorgeant de produits introuvables ailleurs. Le marché du centre-ville, ouvert chaque jour au public, était aussi animé qu'autrefois.

Après la fin de la Guerre Continentale, qui avait laissé une profonde cicatrice sur le continent, Alfine sut s'illustrer dans un autre domaine. Parmi les sphères qui attirèrent une attention accrue après le conflit, alors que les peuples encore traumatisés cherchaient une ère nouvelle, celle de « l'expression artistique », s'imposa : théâtre, romans, peinture, musique. Avec l'aide des marchands, de nombreuses formes d'art firent retentir leur nom à travers le monde.

Il ne s'agissait plus seulement de divertissement, mais de quelque chose capable d'émouvoir. La ville des rêves, Alfine, pouvait désormais être qualifiée, sans exagération, de fleur en pleine floraison.

Mais là où il y a de la lumière, il y a aussi de l'ombre. Précisément parce qu'elle était une ville de rêves, il suffisait d'un regard pour distinguer ceux qui les avaient atteints et ceux qui avaient échoué.

La ville d'Alfine était circulaire, entourée de hauts remparts. Elle se divisait en trois grands quartiers : le Premier, le Deuxième et le Troisième.

Le premier quartier était, en somme, celui des fortunés. Des résidences avec jardin s'y serraient les unes contre les autres. Seules les personnes influentes pouvaient y vivre. Pourtant, nombre de ces maisons étaient vides ce qui signifiait que même la prospérité finit par décliner. En vérité, rares étaient ceux qui connaissaient une gloire continue.

Le deuxième quartier formait le centre-ville, alignant boutiques et commerces spécialisés. On y trouvait des magasins d'artisanat, un marché s'ouvrant dès cinq heures du matin, un théâtre, une librairie, des boutiques de vêtements et des restaurants. Tout visiteur passerait forcément par là. Donnant sur la gare, il constituait la porte d'entrée d'Alfine.

Et puis, il y avait le troisième quartier. Si les autres recevaient la lumière du soleil, le troisième, lui, baignait dans l'ombre. C'était le secteur le plus éloigné de la gare et de l'entrée de la ville.

Les quartiers n'étaient pas parfaitement délimités, mais on pouvait aisément deviner où l'on se trouvait en observant les bâtiments. Plus on approchait du troisième quartier, plus les façades élégantes laissaient place à des bâtisses anciennes, à l'architecture indéterminée. Les résidences se faisaient rares. Des immeubles s'accrolaient les uns aux autres, dans une atmosphère étouffante. Un paysage de vie modeste s'imposait.

Dans Alfine, les rénovations, constructions et démolitions se succédaient dans tous les sens, si bien que la ville prenait des allures de labyrinthe. On s'y perdait vite, même en simple transit. Le troisième quartier était le seul de cette ville complexe à avoir une telle apparence hétéroclite. Pas de jolis jardins, pas de cafés chics, pas même d'hôtels accueillant leurs clients avec portiers.

Partout flottait l'odeur du dîner du jour. On entendait les bâillements des chats, les aboiements des chiens, les rires des enfants. Tel était le troisième quartier.

Une jeune fille sortit d'un immeuble de ce quartier. Raffinée, elle portait une cape d'un bleu noble, marchant en se tenant bien droite.

L'immeuble était ancien et des lianes mortes tapissaient ses murs. Peut-être les habitants étaient-ils négligents, car au moment où la jeune fille franchit le seuil, elle trébucha sur un objet abandonné sur le chemin, manquant de tomber. Elle évita des vases non identifiés, des plantes décoratives oubliées par les anciens résidents, ainsi qu'un cheval de loisir jadis chevauché par un bébé. Elle descendit l'escalier en fer forgé noir, ses talons claquant contre les marches.

L'hiver venait d'arriver, mais il faisait doux cette année, et il n'avait pas encore neigé. Dehors, quelques personnes fumaient d'un geste las ou nourrissaient des oiseaux sur des bancs de fortune, peut-être chassées de chez elles ou ne souhaitant pas y retourner. La jeune fille les salua gaiement.

— Demoiselle, vous partez travailler ? Moi je vais dormir. Bon courage pour votre boulot.

La superbe jeune femme, sans doute employée de nuit, répondit d'un signe de la main et d'un sourire.

— Demoiselle, et si vous passiez la nuit avec moi cette fois ? Je n'ai pas de femme à mes côtés ce soir.

Comme toujours, elle donnait un coup de coude à ce séducteur dont les conquêtes ne manquaient pas, puis s'élançait en courant. Ses cheveux blond foncé ondulaient derrière elle. Elle avait probablement seize ans. Sortant seule de l'immeuble, elle partait travailler dans cette grande ville. L'essor des femmes indépendantes rendait cela moins rare de nos jours, mais comme ses traits étaient encore juvéniles, les gens l'interpellaient parfois, inquiets.

Cette « Demoiselle » était ce genre de fille. Ses grands yeux tombants et son petit nez étaient adorables. Ses traits les plus marquants, si tant est qu'ils l'étaient. Du point de vue d'un adulte, elle ressemblait à tant d'autres. Une fille banale, à qui l'on dirait toujours : de penser à son avenir avant tout ou bien de se marier vite, peu importe les efforts fournis.

Une fille ordinaire en somme.

À Alfine, « Demoiselle » était un surnom courant pour désigner les jeunes filles, même inconnues. Dans cette ville où l'on vendait et montrait des rêves, les allées et venues étaient incessantes. Même les habitants permanents évitaient d'utiliser les vrais noms des nouveaux arrivants, préférant leur donner des alias comme à des personnages fictifs. Les jeunes filles devenaient des « Demoiselles », les jeunes hommes des « Garçons », tous étaient des « rêveurs ». Elle aussi s'était présentée aux résidents, mais aucun ne s'en souvenait. À force d'être appelée « mademoiselle », elle avait fini par accepter cette norme et s'intégrer parmi les autres « Demoiselles » d'Alfine.

En se promenant dans la ville, on voyait partout les noms de chanteurs, écrivains et acteurs célèbres affichés en grands caractères. Dans cet endroit, il fallait avoir réussi pour que les gens vous appellent par votre nom.

La jeune fille aux cheveux blond foncé, encore simple « mademoiselle », quittait le troisième quartier pour se diriger vers le deuxième. Bien qu'il fasse encore jour, se promener seule dans le troisième quartier restait inquiétant. Le dragueur de tout à l'heure n'était qu'un détail, d'autres personnes bien plus sinistres rôdaient.

Aussi la jeune fille marchait d'un pas lent.

Il y avait des gens bienveillants, qui la saluaient au passage, mais aussi d'autres qui cherchaient à rabaisser autrui, avec méchanceté. Ils étaient nombreux dans cette ville où chacun se battait pour avoir une chance de réaliser ses rêves. À Alfine, les conflits étaient aussi banals que le chant des oiseaux au matin.

Ainsi, quand un homme la heurta volontairement alors qu'elle pressait le pas, la scène n'avait rien d'inhabituel.

— Aïe...

Poussée par le ventre d'un homme corpulent, la demoiselle tomba sur les fesses. Cela se produisit juste à l'entrée du dernier passage entre le troisième et le deuxième quartier. L'homme venait en face, elle l'avait vu arriver, et s'était décalée pour lui laisser le passage.

Des flaques parsemaient la voie, sans doute à cause de la pluie de la veille. Si l'on ne se cédait pas mutuellement le passage, on risquait de ruiner ses chaussures et ses chaussettes. La demoiselle portait des chaussures neuves, elle voulait éviter cela. Si l'homme était passé le premier, tout aurait été simple. Pourtant, il la heurta volontairement alors qu'elle s'était écartée sur cette voie étroite. Et en piétinant une flaque. Il y avait là une volonté manifeste.

— Ne m'rentre pas dedans comme ça ! Tu l'as fait exprès, non ?!

Aussi intelligent que soit un individu, les rouages de son esprit pouvaient se figer, l'empêchant de formuler la moindre phrase cohérente. Il existait un proverbe disant : « Que ta parole soit meilleure que le silence. » Mais dans ce cas précis, parler avait mené la situation dans la mauvaise direction. Il n'y avait pas de logique. Quoi qu'il en soit, celui qui parlait le plus fort finissait par l'emporter.

— La ferme ! File-moi ton fric ! Sinon, j't'éclate la gueule, ok ?

La situation tenait désormais du chantage pur et simple, fondé sur une fausse accusation. La demoiselle balaya les alentours du regard, comme en quête d'aide. Des curieux l'observaient depuis les fenêtres des bâtiments bordant la rue, mais dès que leurs yeux croisèrent les siens, ils refermèrent précipitamment les volets. D'autres passants, dans son dos, firent demi-tour pour ne pas se mêler aux ennuis. Nulle trace non plus de la police militaire qui circulait jour et nuit pour préserver l'ordre dans le troisième quartier.

— Reste pas plantée là ! Si tu payes pas...

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire, elle, jeune fille seule dans cette grande ville : prier.

—*Quelqu'un, à l'aide...*

N'importe qui.

—*Seigneur....*

Elle ignorait où il pouvait se trouver, mais...

—*Aidez-moi. J'ai si peur que mes jambes ne répondent plus. Alors, s'il vous plaît...*

— Fais ce que j'te dis, sinon...

—À l'aide !

— ...j'veais t'montrer ce qui t'attend !

L'homme leva le bras qu'il prétendait blessé. Il allait clairement le rabattre pour frapper la demoiselle au visage, mais le coup ne vint jamais. Son corps fut projeté en arrière, comme aspiré par une force invisible. Lorsqu'il se rendit compte de ce qui se passait, ses jambes furent balayées par derrière, ses genoux percutés, et il s'effondra au sol.

Pendant ce bref instant où l'homme tombait, le champ de vision de la demoiselle se dégagea, lui révélant une silhouette. C'était une femme d'une beauté saisissante, presque irréelle dans de telles circonstances. Ses cheveux dorés ondulaient doucement, et ses yeux bleus semblaient luire d'un éclat particulier, contrastant avec la pâleur de son visage. Ses bottes crissèrent légèrement alors qu'elle faisait un pas vers l'avant, après la maîtrise de son agresseur.

L'homme, haletant, s'enfuit vers la place de la fontaine, où les gens mangeaient et buvaient dans la joie et la bonne humeur les produits du marché. Comme tout semblait rentré dans l'ordre, la demoiselle s'immobilisa devant sa sauveuse.

— Haa... haa...

La respiration de l'autre ne trahissait aucune agitation.

— Heu, excusez-moi, je...

Elle se rappela soudainement qu'il s'agissait de la première fois depuis longtemps qu'elle donnait son nom à quelqu'un. Dans cette ville, se présenter par son nom était un geste difficile. Après tout, elle ne savait pas encore ce qu'elle deviendrait. Cependant, elle ne voulait pas être de celles qui, dans une telle situation, ne faisaient pas les choses correctement.

— Je m'appelle Leticia... Leticia Aster... Merci de m'avoir sauvée... Si cela vous convient... j'aimerais vous rendre la pareille. Comment vous appelez-vous... ?

À cet instant, peut-être parce qu'il était l'heure du spectacle aquatique de la fontaine, des exclamations jaillirent de la foule. La plupart des gens présents sur cette place habituellement animée avaient les yeux rivés sur les mouvements gracieux du rideau d'eau.

Mais la demoiselle, non, Leticia, ne pouvait détacher son regard de la personne devant elle.

— Je m'appelle Violet... Violet Evergarden.

Cette femme splendide, à l'apparence et à la voix lumineuses, possédait un charme des plus insaisissables, mais non moins irrésistible. Elle portait une tenue éblouissante, digne d'une sortie à l'opéra. Sa silhouette quant à elle, avait la netteté sculpturale d'une poupée. Même dans cette ville peuplée d'hommes et de femmes rayonnants venus du monde entier, Violet Evergarden dégageait une aura à part.

Alors qu'un certain colonel attendait une réponse à une lettre qui ne viendrait jamais, elle séjournait en ville à la demande d'un client lui ayant confié un travail de longue durée. Ce client était un célèbre compositeur. La commande concernait la transcription de partitions musicales, une compétence que Violet, avide d'apprendre, avait récemment acquise.

Elle devait vivre avec le compositeur et noter les mélodies dès qu'il se mettait à chanter, les transcrivant parfaitement en partitions. Ce rôle était à l'origine tenu par ses disciples ou des membres de sa famille, mais tous avaient renoncé, sans doute à cause de sa personnalité excentrique.

Chargé de la bande originale d'une œuvre, le compositeur avait été contraint d'engager quelqu'un, sur recommandation d'un romancier. C'était un travail où il fallait une patience hors du commun, mais cela, Violet Evergarden n'en manquait pas.

Si un test devait mesurer la persévérance, elle obtiendrait la note maximale.

Pour cette mission, Violet n'était pas retournée au siège de la compagnie postale CH de Leidenschaftlich depuis un moment. Naturellement, elle n'avait reçu aucune des lettres de Gilbert. Tous deux menaient leur vie en souffrant, sans jamais se croiser.

Ayant atteint le dernier jour de sa mission, après avoir fait ses adieux au compositeur, elle rentrait enfin. Après quelques correspondances, elle rejoindrait Leidenschaftlich.

Mais un incident était survenu.

— Voilà la raison de ma présence ici... mais j'ai perdu tout l'argent que j'avais sur moi alors vous me sauvez la mise, déclara Violet avec calme, en dégustant poliment le pain et le thé que Leticia lui avait offerts dans un café en guise de remerciement.

Leticia, les cils battants, répondit :

— Donc, vous êtes une poupée de souvenirs automatiques, venue ici pour travailler, et maintenant vous rentrez chez vous...

— C'est exact.

— Et vous vous êtes perdue dans le troisième quartier en marchant dans le deuxième, puis vous m'avez trouvée alors agressée et êtes intervenue.

— Oui.

— Et vous n'avez plus d'argent.

— Pas un sou.

— Hein, vous avez perdu votre portefeuille ? Ah, ou un pickpocket peut-être ? Il y en a plein ici...

— La deuxième option. Je me suis vite rendu compte de sa disparition, j'ai retrouvé le voleur, l'ai identifié et attrapé, mais...

— Mais ?

Pour la première fois, le masque impassible de Violet se fissura légèrement. Elle abaissa les sourcils.

— Le voleur était... un enfant, encore tout jeune. Le lieu où je l'ai retrouvé était son domicile, mais il n'y avait là que des enfants comme lui... J'ai découvert qu'ils étaient visiblement tous orphelins et livrés à eux-mêmes.

Leticia fronça les sourcils, suspicieuse.

— Vous... leur avez donné l'argent, par compassion ?

— Non, je ne leur ai pas tout donné. Certains enfants à l'intérieur étaient manifestement malades, alors je les ai emmenés à l'hôpital pour qu'ils soient soignés... et là, la moitié de mon argent a disparu.

— Waouh... Vous êtes une bonne personne...

— Ils disaient vouloir se rendre dans un orphelinat, alors je leur ai laissé le strict nécessaire pour le trajet. Après cela, mon portefeuille était presque vide.

Leticia, engloutissant le pain qu'elle s'était acheté pour elle-même, fixait la belle femme. Elle se disait que cette dernière était sans doute du genre à appeler les gens par leur nom, même dans une ville comme celle-ci. Et pourtant, pensa Leticia, elle ne collait pas à cet endroit.

— Miss Violet... je ne suis pas sûre, hum... et je ne dis pas ça pour vous blesser, mais... vous avez peut-être été dupée.

Violet s'immobilisa.

— Je sais qu'il y a des orphelins qui vivent en groupe dans cette ville. Mais ces gamins, c'est comme si la ville les élevait, en quelque sorte... Personne ne les prend en charge officiellement, mais ils vivent grâce à l'aide d'adultes du coin. Et les seuls qu'ils volent, ce sont les touristes.

Le silence.

— Moi aussi je me suis fait voler par des enfants, lors de ma venue ici.

Leticia ne voulait pas critiquer les actes de Violet, mais simplement lui faire part de son expérience.

— Si vous retournez les voir maintenant, vous pourrez peut-être récupérer une partie de votre argent...

Mais Violet secoua doucement la tête.

— C'était peut-être vrai autrefois. Ils pouvaient s'en sortir en se serrant les coudes. Mais... ces enfants étaient réellement allongés, souffrant. Est-ce que les adultes autour d'eux leur fournissent aussi des médicaments ? Les traitements coûtent cher.

— Eh bien, c'est vrai que... ce n'est pas tout le monde qui va jusqu'à leur donner des médicaments... donc ils n'ont pas d'autre choix que de compter sur quelqu'un de très riche... Je me demande s'il y a des gens aussi gentils dans le premier quartier...

En prononçant ces mots, Leticia le regretta aussitôt. C'était un endroit où la réussite et l'échec sautaient aux yeux. Tout le monde était conscient de ça.

— Chaque fois que je demande de l'aide... je ne sais jamais si elle viendra ou non. Ce n'est pas comme offrir un petit-déj à quelqu'un...

Si l'on voulait être bien traité et mener une belle vie, il fallait se battre pour cela. C'était une règle à Alfine. Une ville où tout appartenait à ceux qui réussissaient. Une ville qui n'était clément avec personne. Elle l'était encore moins envers les orphelins qui y étaient nés dans l'ignorance la plus totale en sachant comment vivre dans ce bas monde.

— Même si les choses sont ainsi, Miss Leticia, cela me convient.

Se battre pour quelque chose d'inéluctable était douloureux. Il n'y rien à attendre de la chose.

— Et même si cette maladie était fausse... je pense qu'il vaut mieux qu'ils sachent qu'il existe un endroit où aller lorsqu'ils sont réellement en détresse... murmura Violet en abaissant ses longs cils dorés et en effleurant le broche à sa poitrine. — Même les animaux sauvages cherchent à se regrouper. Je crois que demander de l'aide... et ne pas la rejeter quand elle est sollicitée... est essentiel, justement pour ceux qui ne connaissent aucun refuge... C'est ce que je pense. Cela aussi peut... ouvrir des chemins.

— Je vois...

— Mais ce n'est que mon opinion. Tout comme vous, Miss Leticia, je...

— Non, c'est...

Incapable de poursuivre, Leticia détourna le regard vers le thé qui oscillait doucement dans sa tasse de porcelaine.

— Désolée... oubliez ce que j'ai dit tout à l'heure...

La couleur du thé était limpide. Presque comme les paroles de Violet. Elle aussi avait recherché un sauveur quelques instants auparavant. On pouvait même dire qu'elle avait été acculée. Elle voulait demander de l'aide, mais tous l'avaient ignorée et abandonnée. Elle aurait probablement fait la même chose si la situation avait été inversée.

Pourtant, celle qui se trouvait en face d'elle l'avait secourue sans même l'avoir entendue crier à l'aide. Et elle lui avait répondu, même après que Leticia ait insinué qu'elle s'était peut-être fait duper. Ce qui était...

— ...pas bien.

...Une remarque malvenue.

Violet étant si impassible, Leticia ne parvenait pas à deviner ses émotions, mais si elle-même avait agi comme Violet et qu'on lui avait répondu ainsi, elle en aurait été blessée. Parce qu'elle avait reçu une aide désintéressée, Leticia ressentait plus fortement encore le poids de ses propres paroles.

— Violet... est-ce que vous cherchez de l'aide, en ce moment ?

Leticia rassembla son courage pour poser la question.

— Je me le demande. J'ai un peu de monnaie, mais ce n'est pas suffisant pour rentrer à Leidenschaftlich... là où je souhaite retourner, donc je cherche plutôt un emploi qu'une assistance directe. Je n'ai eu que deux métiers jusque-là alors l'idéal serait un domaine semblable...

Le visage de Leticia s'illumina avec un large sourire.

— Alors je vais vous recommander quelque chose !

Elle se pencha au-dessus de la table, rapprochant son visage de celui de Violet.

— Une recommandation... s'agit-il d'un travail d'écriture ? Ou bien un travail de garde du corps peut-être ?

— Le premier, ok mais je n'ai rien d'aussi bizarre que garde du corps. C'est un emploi à la journée, donc vous serez payée rapidement ! Allons-y dès qu'on a fini de manger. Il manque toujours du monde, donc ce sera bon. Ils vous embaucheront sans problème. Ce sont de petits boulots du type serveuse, promener des chiens...

- « Promener des chiens » ?
- Les riches confient même la promenade de leurs chiens à d'autres. Étrange, non ? Mais c'est amusant. Restez chez moi jusqu'à ce que vous ayez assez économisé ! Je cuisinerai pour vous ! Même en prenant le train, il faut trois jours pour aller à Leidenschaftlich, non ? En travaillant une semaine, vous devriez gagner assez pour les frais de voyage.
- Vous m'offrez le gîte et le couvert, je vois.
- C'est un refus ? Vous m'avez sauvée alors je vous le dois bien.
- Puis-je vraiment accepter ?

C'était justement parce que Leticia avait déjà la réponse sur le bout de la langue qu'elle répondit :

- Savoir qu'il existe un endroit où aller quand on est en difficulté... ce n'est pas une mauvaise chose, pas vrai ?

Violet battit des cils, surprise. Puis, après un petit silence, elle répondit :

- J'accepte votre aide.

Ainsi, les deux jeunes femmes décidèrent de cohabiter quelque temps dans la grande ville.

Revenant au moment même de la rencontre entre Violet et Leticia, mais dans un autre endroit. Le récit prenait cette fois place dans un pays du sud, Leidenschaftlich. Dans la capitale, Leiden, un homme arriva à la Compagnie Postale CH, en sueur malgré l'hiver. Ayant voyagé de longues heures en train transcontinental, il affichait une expression amère, pour des raisons autres que la simple fatigue du trajet.

Cet homme, c'était Gilbert Bougainvillea, colonel de l'armée, au visage empreint de mélancolie.

Gilbert ouvrit les portes avec tant de violence que la clochette de l'entrée sonna de manière stridente. Geste brutal, inhabituel pour lui. Cela trahissait son état d'esprit.

— Si vous cherchez l'accueil pour le courrier, c'est par ici...

Une employée s'adressa à lui malgré sa surprise, peut-être comprenant enfin que ses gestes n'étaient pas anodins. Il se racla la gorge et demanda à voir le président.

Heureusement, à la place de l'employée, ce fut la secrétaire du président, Lux Sibyl, qu'il connaissait, qui intervint aussitôt et le guida rapidement. Il retrouva son meilleur ami sans trop attendre.

— Gilbert ! Tu es vivant !

Alors qu'il pensait avoir déjà entendu cette phrase quelque part, Gilbert leva la main en guise de salut. Lux servit le thé et des douceurs dans le salon où il avait été conduit. Quel que soit ce qu'il faisait, Gilbert avait une prestance qui poussait les autres à se donner.

— Président, nous n'avons rien de bien. Je vais acheter des pâtisseries maintenant !

Lux courut aussitôt vers Hodgins. Avec leur différence de taille, ils ressemblaient à un père et sa fille.

— Eh, c'est bon, c'est Gilbert.

— C'est justement parce que c'est M. Gilbert qu'il faut l'accueillir comme il se doit. Président, vous avez oublié que vous lui êtes redevable pour cette histoire de l'autre fois ?!

Hodgins se sentit un peu mal à l'aise face à l'admiration démesurée de sa secrétaire pour son ami.

— D-Désolé... mais je ne pense pas qu'il soit d'humeur pour ça.

— Mais...

— C'est bon, ça ira... Bon, Gilbert.

Hodgins rit en regardant son jeune ami qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il était amusé car il était rare que Gilbert soit dans un tel état.

— D'habitude, tu as toujours les cheveux bien tirés en arrière, mais là, ils retombent.

Taquiné ainsi, Gilbert repoussa ses mèches vers l'arrière d'un geste maladroit. Ce genre de réaction, il ne l'avait qu'avec lui.

— Je n'ai pas trouvé de fiacre, alors je suis venu en courant. Hodgins...

— C'est pour Petite Violet, hein ?

— Je n'ai encore rien dit, mais... oui.

— Ça ne pouvait être que ça, non ? Chaque fois que tu plaque tout pour agir c'est signé, mon petit Gilbert. Petite Lux, quel est l'emploi du temps de Petite Violet ?

À cette question, Lux sortit fébrilement son carnet. Il était rempli de notes de partout. Peut-être à cause d'une mauvaise vue, elle le lut en collant son visage, malgré ses lunettes.

— Mission d'écriture à Alfine... Huuum... Elle était censée être déjà rentrée au siège, mais ce n'est pas encore le cas. Il se peut que son contrat ait été prolongé là-bas.

— Et après Alfine ?

— Vous aviez dit vouloir qu'elle prenne un peu de repos, donc elle devait être en congé pour un moment. Cela faisait plusieurs mois qu'elle n'en avait pas pris.

— Dans ce cas, elle a peut-être accepté une prolongation. Pour la petite Violet, je la laisse gérer ce genre de décision elle-même... Elle devait rentrer quand ?

— Il y a cinq jours.

— Elle aurait dû nous donner des nouvelles. Petite Lux, va voir dans le courrier interne si elle a laissé une lettre express ou un télégramme. Le courrier s'est accumulé récemment, il pourrait y avoir un mot d'elle.

— Je m'en occupe tout de suite ! — déclara Lux, s'adressant à Gilbert plutôt qu'à Hodgins, puis quitta la pièce d'un pas vif.

Se sentant responsable de ce remue-ménage, Gilbert fixa la direction par laquelle Lux était partie, l'air coupable.

— Je ne devrais pas l'accompagner ? Je débarque à l'improviste et voilà que je lui donne encore plus de travail. Elle doit être occupée.

Hodgins lui désigna un fauteuil et s'assit en face de lui. Une fois Gilbert installé, il prit la parole.

— C'est bon. Quand Lux a été blessée, tu lui as trouvé un hôpital et un logement, non ? Elle t'en est très reconnaissante. Elle veut se rendre utile. C'est une bonne fille. Laisse-la faire.

— Justement... Violet est sous ta protection... alors je voulais te rendre la pareille. Mais là, je vais encore plus m'endetter envers toi.

— C'est ça les liens et les services rendus, non ? D'ailleurs, tu es revenu plus tôt que prévu, c'est juste pour un court séjour ?

— Oui.

— Pour Petite Violet ?

— Pour nous deux, en effet.

— Et pourtant, tu ne reviens jamais quand c'est pour moi..., dit Hodgins, faussement vexé. — Essaie un peu de compter toutes les choses que j'ai faites pour toi. Tu crois qu'un autre gars en aurait été capable ?

Le silence.

La première chose qui lui vint à l'esprit, c'est que Gilbert avait fait disparaître les documents que Hodgins avait été contraint de signer pour une autre société. Ils se connaissaient depuis leurs années d'études, alors il ne pouvait rien répondre à cela. Hodgins feignit l'ignorance en sifflotant.

— Les choses que tu as faites pour moi... ne sont pas à la portée de n'importe qui. Je le sais. Si tu tiens absolument à ce que je m'exprime alors ça te va un « je t'aime » ?

La tasse de thé manqua de tomber. Un frisson parcourut le corps de Hodgins. Pour s'en débarrasser, il s'écria :

— Gilbert ! Espèce de... ! Dis ça à Petite Violet, pas à moi !

Celui qui l'avait troublé resta impassible.

— Je n'en ai pas envie non plus. Alors arrête de bouder.

— Tu es incroyable... Tu balances parfois des trucs insensés, alors que tu fais preuve d'une telle froideur d'habitude. C'est mauvais pour le cœur. Ça m'a rappelé nos jours dans l'armée quand on devait marcher en étant trempés dans une rivière glacée. C'est le même choc.

— Tu es pénible. Faut savoir ce que tu veux. Tu voulais de la reconnaissance, non ?

— Certes, mais fait le bien mon petit !

— Hodgins... je veux bien que tu utilises « mon petit » comme terme, mais alors agis en tant qu'aîné digne de ce nom ! Plus important encore... elle est de retour, dit Gilbert, en désignant du regard la personne qui suivait Lux en pressant le pas.

Un jeune homme blond et séduisant, qui rappelait Violet, si ce n'est par la couleur. C'était Benedict Blue, autrefois simple livreur, aujourd'hui président d'une branche postale de la compagnie CH.

Son allure et son aura avaient quelque peu changé. Il portait toujours ses talons aiguille favoris, assortis à une veste cintrée et un pantalon du même ton. Ses cheveux étaient plus courts, et une boucle ornait désormais l'une de ses oreilles. Sa beauté androgynie était déjà présente auparavant, mais il dégageait à présent un charme adulte, en accord avec son nouveau statut.

— Benedict, qu'est-ce qu'il y a ?

Benedict jeta un bref coup d'œil à Gilbert, puis se tourna vers Hodgins sans rien lui dire.

— Je passais dans le coin alors je suis venu. Je voulais parler d'un truc avant la prochaine réunion. Au fait, arrêtez d'accumuler le courrier interne. Pourquoi je suis le seul à m'en charger ?

— Eh bien, comme c'est honteux... la coordination pour ton remplacement n'est pas encore optimale. Mais on finira bien par avoir deux ou trois Benedict arriver.

— C'est glauque, arrête ça. Je suis moi et c'est tout. Et puis, c'est bien ça que tu voulais, hein... ?

Il tendit avec négligence une lettre sur laquelle était inscrit le nom de « Violet Evergarden ». Il l'avait manifestement trouvée dans le courrier interne du siège qui avait encore du mal à s'organiser. Très probablement, en voyant Lux sur le point de tomber dans la boîte aux lettres, il l'avait aidée. Sa main tenait la lettre entre Hodgins et Gilbert, mais il la retira d'un geste dès que Gilbert voulut la prendre.

Ce fut le silence.

Comme pour provoquer l'agacement silencieux de Gilbert, Benedict lança :

— M. l'officier, c'est une communication interne. C'est donc confidentiel.

— On dirait que vous me détestez beaucoup.

— Ce n'est pas la question. Que vous sortez avec V ou non, je ne pardonnerai à personne lui voulant du mal. Vous êtes bien plus vieux qu'elle, et pourtant vous n'avez pas l'air de culpabiliser.

Lux tapa discrètement dans le flanc de Benedict, mais il poursuivit.

— J'arriverai probablement jamais à digérer ce que vous lui avez fait ou ce que vous comptez lui faire. J'ai l'impression que vous jouez avec elle.

Les coups de Lux se transformèrent en une série de frappes à deux mains, mais, légère et délicate, cela n'ébranla en aucun cas Benedict.

— Violet et moi ne sommes pas là pour satisfaire les autres. Ça nous regarde.

— Nan. C'est plus votre petite fille soldat, maintenant. C'était votre subordonnée, d'accord, mais elle est aussi comme une petite sœur pour moi et comme une fille pour Papy. Et puis c'est la meilleure amie de Lux en plus d'être une poupée de souvenirs automatiques exceptionnelle pour ses clients. Elle n'appartient plus qu'à vous.

Curieusement Hodgins le regardait avec un regard quelque peu attendri. Au début, il semblait vouloir le faire taire, mais il se ravisa. Après tout, s'il avait vraiment voulu être hostile, Benedict n'aurait pas fait les choses à moitié.

— Mais V est amoureuse de vous.

Ce fut le coup final de Benedict.

— Si vous... nous la prenez...

Et sa concession ultime.

— ...ou si vous la rendez malheureuse...

Et, très probablement, son pardon.

— Ce sont les conditions pour avoir la lettre ?

— Exactement. Parce que c'est confidentiel. Que vous soyez en couple ou pas, nous n'avons aucune obligation de vous dire où se trouve notre employée et ce qu'elle fait. Mais elle est triste, dernièrement...

Le silence.

— Et ça, c'est probablement votre faute.

— Je...

— Assumez. Faites en sorte que V puisse sourire, la prochaine fois que je la vois.

Gilbert, enfin, dirigea correctement son regard vers Benedict. À y regarder de plus près, il lui ressemblait un peu. Cheveux dorés, yeux magnifiques. Un regard sincère. Cet homme tenait à Violet comme à une véritable sœur.

— Elle ne sourit presque jamais. C'est vraiment difficile... Faites en sorte qu'elle le fasse, en échange de cette lettre.

Il avait beau être rude, son affection n'en était pas moins sincère.

— Entendu, M. Blue. Mais... elle sourit plus souvent avec moi, ces derniers temps.

— Vous étiez pas obligé de le préciser ! Un peu d'effort pour me ménager s'il vous plaît.

Hodgins éclata de rire malgré lui. La discussion entre Benedict et Gilbert ressemblait à celles de leur jeunesse. Lui aussi, à ses débuts avec Gilbert, s'était souvent opposé à lui. Il s'interposa entre les deux hommes, qui se disputaient au sujet d'une femme.

— Et si on arrêtait là et qu'on ouvrait cette lettre ? Moi aussi je suis curieux... Petite Lux, passe-moi un coupe-enveloppe.

Lux l'avait déjà en main avant même qu'il le demande. Un coupe-enveloppe spécial de la Compagnie Postale CH.

Il ouvrit la lettre avec soin. À l'intérieur se trouvait un message de Violet adressé à la compagnie. Quelques lignes seulement, écrites de manière très soignées.

— Heu... Je vais lire. « Ayant perdu tout l'argent en ma possession, je ne peux actuellement envisager de rentrer. Heureusement, une personne m'a offert le gîte et le couvert. Elle m'a également trouvé un travail me permettant de réunir les frais de transport. La date prévue de mon retour est dépassée, mais mes engagements actuels me retiennent encore quelque temps. Je vous serais reconnaissante de considérer cela comme un congé... Je vous transmets ci-joint l'adresse du premier endroit où je séjournerai. Violet Evergarden. »

Un silence pesant se fit ressentir. Leurs sentiments différaient sans doute, mais une chose les réunissait : Violet Evergarden ne leur demandait jamais d'aide dans ce genre de situation. C'était une forme de résignation. Lux finit par ouvrir la bouche, après que tous aient poussé un soupir.

— Ça lui ressemble tellement, hein ?

Elle y avait mis les formes. Si Gilbert n'avait pas été là, elle aurait crié : « Violet, idiote ! Pourquoi tu ne nous demandes pas d'aide ? ! »

— Elle a perdu son portefeuille... ? Il s'est passé quelque chose... ? Elle peut pas préciser ? Si elle avait écrit « venez me chercher » ou un truc dans le genre, ça aurait été plus clair. Mais nous dire de considérer ses jours d'absence comme ses congés, c'est juste...

Benedict était exaspéré. C'était sa précieuse petite sœur de cœur, mais ce côté-là de sa personnalité, il ne l'aimait pas. Si elle avait été présente, il lui aurait donné une petite tape sur le crâne.

— Mais pourquoi avoir pris cette décision... ? Si elle avait demandé à quelqu'un de venir la chercher dans cette lettre, j'aurais compris.

— Elle est si directe pour des futilités, mais si réservée quand il faut pas.

Gilbert, qui avait vécu et élevé Violet pendant quatre ans, écoutait ces échanges avec douleur.

— *C'est de ma faute.*

Il ne pouvait s'empêcher de penser que la nature de leur relation, et le fait qu'elle ait été une arme, avaient forgé cette part d'elle.

— Ah~, hé...

Hodgins, devinant les pensées de Gilbert, tenta de changer de sujet

— Bon, c'est aussi ce qui fait son charme. Mais plus sérieusement, il faut qu'on décide : est-ce qu'on attend son retour ou pas ? Elle reviendra sûrement d'elle-même, mais...

— Oui. Si c'est Violet, elle reviendra, peu importe le moyen...

— Je ne vais pas l'attendre. Je vais aller la chercher moi-même.

Hodgins s'étonna de cette déclaration soudaine.

— Gilbert, tu peux te le permettre ? Elle est à Alfine. Que ce soit par train, voiture... même moi, avec mes raccourcis de facteur, il me faudrait un jour et demi pour y arriver.

— Toute cette discussion y menait. J'ai laissé mon travail à mes subordonnés et pris une semaine de congé.

— Et si vous vous croisez, qu'elle rentre pendant que tu pars... ?

— C'est possible. Même dans ce cas... j'y vais.

Deux émotions se disputaient pour Hodgins : celle d'un ami inquiet pour Gilbert, et celle d'un tuteur inquiet pour Violet Evergarden.

— *Pourquoi toutes les personnes à laquelle je tiens sont-elles des têtes brûlées impossibles à laisser tranquilles... ?*

Il en conclut que le simple fait que Gilbert prenne congé et vienne ici signifiait que leur relation approchait d'un point de rupture qui devait être réparé en personne.

— *Faites plus d'efforts pour aller vers le bonheur. Mon cœur ne tiendra pas...*

Trop altruiste, Hodgins pensait aux problèmes des autres comme s'ils étaient les siens.

— À bientôt, Hodgins.

— Non, attends.

— J'y vais.

— Attends, je vais voir si je peux faire quelque chose.

— Je t'en dois une.

— Je t'ai dit d'attendre. Attends, imbécile ! Je vais utiliser mes contacts pour envoyer quelqu'un chercher Petite Violet à Alfine !

Gilbert acquiesça, mais ne retira pas le manteau qu'il venait de remettre.

— Je vois. Alors j'y vais pendant ce temps.

Il n'avait visiblement pas l'intention de céder, même par simple entêtement.

— Raaah~ ! Tu pourrais au moins attendre le résultat avant de te précipiter ! Et si Petite Violet revenait demain, hein ?!

Gilbert resta silencieux un instant. Il comprenait les inquiétudes de Hodgins. Il était un adulte responsable. Plutôt que de foncer à l'aveuglette, il devait agir intelligemment. C'était là une conduite d'adulte raisonnable.

— Si c'est le cas, ce sera rassurant de savoir qu'elle est en sécurité. Même si on se croise, ça me va, tant qu'elle va bien.

Mais l'émotion, elle, n'obéit pas à la logique.

— Hodgins... Oui, elle va probablement bien. Moi aussi, je le pense.

Ce qu'on appelait « être épris »...

— Mais partir à la recherche de celle que j'aime, c'est une tout autre affaire. Qu'elle aille bien ou non, j'irai la protéger. Je ne fais jamais les choses à moitié pour Violet.

... était l'effet de « l'amour ».

À ces mots, Lux porta instinctivement ses mains à sa poitrine, tandis que Benedict devint rouge jusqu'aux oreilles, le visage crispé.

— Colonel, même si les gens s'opposent à votre relation, je vous soutiendrai quoi qu'il arrive.

— V... vous arrivez vraiment à dire... un truc pareil... devant les autres ?

Gilbert gardait un air parfaitement calme devant leurs réactions divergentes.

— Dites ce que vous voulez. Je l'aime plus que vous ne le pensez. Et je crois avoir été clair. Je suis le meilleur des chiens de garde.

La répartie cinglante que Benedict voulait lancer lui resta en travers de la gorge.

— Vous êtes sérieux là ?

— Je ne comprends pas trop, mais pour Violet, je suis toujours sérieux.

— Je vois...

Benedict lui avait posé la question autant pour Violet que pour lui-même. Il y aurait sans doute d'autres regards sceptiques, comme le sien, tournés vers Gilbert à l'avenir.

— Hodgins, même si tu m'en empêches cent fois, j'irai.

Et Gilbert Bougainvillea continuerait d'aimer Violet Evergarden, quitte à repousser tous ceux qui se dresseraient sur son chemin. Benedict comprenait enfin que c'était ce genre d'homme.

— Aah, bon sang... ! Gilbert, t'es vraiment trop impatient ! D'accord, d'accord ! Je vais essayer de contacter Alfine par téléphone, alors quand tu arrives là-bas... huuumm... Petite Lux, passe-moi de quoi écrire !

Sur le carnet de Lux, Hodgins griffonna à toute vitesse le nom d'une boutique de spiritueux à Alfine avec laquelle sa maison familiale, une entreprise commerciale, avait des liens. Gilbert plia soigneusement le papier et le glissa dans la poche de son manteau. Il s'apprêtait déjà à partir, lançant un « à bientôt », quand une main le retint par le bras. Mordant sa lèvre, l'air contenu, Benedict s'exprima calmement :

— Attendez...

— Il y a un problème ?

— Vous savez, vous pouvez aller à Alfine depuis la gare de Leidenschaftlich, mais c'est plus rapide de traverser le pont en voiture et de partir depuis la ville suivante.

— Je vois. Merci pour cette information précieuse, M. Blue.

— J'ai pas fini. Bref, je suis venu ici avec ma nouvelle voiture. Je suis président alors j'en ai une... Et pas pour me vanter, mais elle est rapide.

Le silence.

— Vous êtes aisé financièrement, alors vous comptez sûrement payer un fiacre ou un chauffeur. Mais si vous voulez vraiment y aller vite, montez dans ma voiture. Si on se dépêche, vous aurez vite votre train. Alors ?

Son attitude restait sèche, et son ton, loin d'être flatteur, n'avait rien d'aimable.

— Si vous voulez pas de ma voiture, pas de soucis.

Malgré cela, même quelqu'un comme Gilbert, qui n'était pas intime avec lui, pouvait comprendre que c'était là sa manière à lui de faire preuve de bonté. Son expression gênée, comme s'il contenait quelque chose, en disait long.

— Je vous remercie, M. Blue.

— Arrêtez de m'appeler comme ça.

— Monsieur Benedict.

— Stop, stop, juste « Benedict », ira très bien. On va se tutoyer maintenant.

— Je suis sincèrement reconnaissant, Benedict.

Benedict fit claquer sa langue.

— T'as une dette envers moi maintenant, Bougainvillea.

Pour la première fois, Gilbert lui adressa un sourire.

L'histoire de deux jeunes femmes se réchauffant mutuellement les cœurs avait pour théâtre Alfine. C'était le quotidien de Leticia Aster, qu'elle menait habituellement seule.

Au réveil, elle trempait le pain dur acheté la veille dans une soupe pour le rendre mangeable. Ensuite, elle enchaînait avec ses petits boulot du matin, qui ne duraient jamais plus de trois heures.

Une fois son emploi du temps chargé du matin au midi terminé, elle mangeait, puis partait promener trois grands chiens blancs appartenant à une actrice populaire. Le parcours, en montée, relevait littéralement du chemin de croix, tant les chiens tiraient fort.

De retour, elle profitait d'une courte pause avant son travail de nuit. Elle passait alors devant les vitrines de magasins de vêtements qu'elle admirait. Ces robes qu'elle contemplait avec envie étaient bien trop chères pour elle. Son quotidien était une bataille solitaire.

— Cette robe vous plaît ?

— Oui.

Mais désormais, elle avait une colocataire temporaire. Pas une amie, pas une simple connaissance non plus.

Cette colocataire était une jeune fille très particulière, qui paraissait frêle et douce au premier regard, comme si elle n'avait jamais rien soulevé de lourd de sa vie, mais en réalité, ce n'était pas du tout le cas. Elle était active et efficace.

Quand Leticia lavait trois assiettes, Violet en lavait vingt. Quand Leticia s'épuisait avec un seul chien, Violet avançait tranquillement en portant ceux qui étaient fatigués sous ses bras (ce que Leticia lui avait dit de ne pas faire, car ça ne comptait pas comme une promenade).

Efficace, méthodique, avec un visage impassible, elle accomplissait deux fois plus qu'une personne normale comme une poupée mécanique. Leticia n'avait jamais rencontré de poupée de souvenirs automatiques, alors elle ignorait si elles étaient toutes comme ça, mais Violet était une travailleuse acharnée.

Même si elle venait tout juste de commencer ces boulot, c'était Leticia qui apprenait d'elle, souvent impressionnée. Dans les orbes bleus de Violet se reflétait une robe d'un blanc immaculé, comme faite de pétales de lys, celle que Leticia avait dit aimer.

— Elle t'irait mieux qu'à moi, dit Leticia avec sincérité.

Mais Violet secoua immédiatement la tête.

— Ce genre de choses ne me va pas. J'ai des prothèses, après tout.

Après quelques jours de cohabitation, Leticia savait ce qui se cachait derrière les craquements des mains de Violet. Et combien son toucher était froid et dur.

— Il y a aussi de très jolies robes à manches longues avec des gants assortis. Que dirais-tu de celle-là ?

Mais même à Alfine, les amputés n'étaient pas rares. La Grande Guerre était finie, mais son ère ne l'était pas. Les survivants combattaient encore les séquelles de ce conflit.

— Celles avec des capes sont mignonnes aussi, non ?

Leticia, encore jeune, ne savait pas quoi faire face à une personne portant un passé qu'elle ne comprenait pas.

— Leticia, maintenant que j'y pense, le prix indiqué... a baissé.

— C'est vrai ? Oh... Je vois. Ils vont sûrement changer cette vitrine. Eh, mais même moins cher, c'est encore cher... Si j'avais une robe comme ça... je pourrais aussi...

— Je peux y ajouter mon argent ? Peut-être que ce serait suffisant, ainsi.

— Mais dans ce cas, Violet, vous ne pourrez pas rentrer chez vous. Ce serait mettre la charrue avant les bœufs... Mais merci quand même.

Violet fit une mine un peu déçue.

— Ce serait bien d'avoir de meilleurs travaux...

— Oui, vraiment... C'est suffisant pour vivre, mais pas pour se faire plaisir, hein ?

C'était sûrement une pensée universelle, que tout le monde avait eue au moins une fois. Depuis l'invention de l'argent, les gens ne faisaient que courir après.

— Comment mes parents et tout le reste étaient aussi riches, c'est... un vrai mystère maintenant.

— Votre famille est riche ?

— Oui... mais j'ai quitté la maison, donc ça ne me concerne plus.

L'air réticente, Leticia détourna les yeux de la vitrine et recommença à marcher, suivie par Violet avec un temps de retard. Elles avaient encore du temps avant leur travail de nuit, alors elles flânaient sans but dans le deuxième quartier. Violet, peu à l'aise avec l'oisiveté, se contentait de la suivre.

Alors qu'elles marchaient en silence, la cloche de la tour centrale du quartier sonna bruyamment. Les deux filles s'arrêtèrent instinctivement. Puis, la tour entonna une douce mélodie, semblable à celle d'une boîte à musique.

— C'est « L'Étoile de l'Aube », aujourd'hui.

Son air mélancolique s'effaça, Leticia se tourna vers Violet avec un sourire. Celle-ci pencha la tête.

— Qu'est-ce que « L'Étoile de l'Aube »... ?

— Vous ne connaissez pas ? Vous ne l'avez jamais chantée petite ?

— Je n'ai aucun souvenir qu'on m'ait enseigné une telle chanson. Il aurait été inutile de m'en apprendre petite dans tous les cas.

— A-Ah bon... ? C'est pourtant une berceuse très connue... Cette tour a une mélodie différente à chaque heure. « L'Étoile de l'Aube », c'est...

Après avoir pris une inspiration, Leticia se mit à chanter. Une voix belle, claire, et inattendue résonna :

Surplombant les cieux de l'Est, l'Étoile de l'Aube brille dans le ciel avant le lever du jour.

Si tu pleures, regarde-la, cette beauté fera cesser tes larmes.

Toi, qui étais autrefois dans les bras de ta mère, et qui pleures maintenant de ne pas pouvoir te relever,

tu regardes éternellement la même chose.

Surplombant les cieux de l'Est, l'Étoile de l'Aube brille dans le ciel avant le lever du jour.

Elle te regarde toujours.

L'Étoile de l'Aube observe ta vie au fil du temps.

Surplombant les cieux de l'Est, même si tu fermes les yeux,

l'Étoile de l'Aube brille sur le monde entier.

Surplombant les cieux de l'Est, même si tu meurs, juste avant de fermer les yeux, surplombant les cieux de l'Est,

l'Étoile de l'Aube brille.

Alors qu'elle avait fini, Leticia, avec ses traits encore juvéniles, sourit et fit :

— C'est ce genre de chanson.

Le silence.

Ébahie, Violet bougea les mains comme manipulée par des fils invisibles et se mit à applaudir machinalement. Leticia avait chanté pour Violet, mais les gens autour leur adressèrent aussi quelques applaudissements.

— M-M-Merci... beaucoup.

Même en plein centre-ville, de nombreux artistes de rue gagnaient quelques pièces avec leur talent dans le deuxième quartier. Aussi, certains pensèrent sans doute qu'elle en faisait partie. Un passant lui lança : « Tu as une belle voix », ce à quoi elle répondit timidement, reconnaissante.

— Vous chantez bien, dit Violet, comme frappée d'admiration, ce qui fit naître encore plus de joie et de gêne au fond du cœur de Leticia.

— Si c'est maintenant...

Leticia croisa le regard de Violet.

— Si c'est maintenant, je pourrais peut-être le dire.

Ces orbes bleus, transparents comme du verre, reflétaient son interlocutrice.

— Je veux devenir chanteuse.

Aussitôt ces mots prononcés, Leticia se dit : « Je l'ai vraiment dit », et le regretta presque immédiatement. Chaque fois qu'elle avouait vouloir devenir chanteuse, elle connaissait déjà les réactions : un banal « bon courage », ou un commentaire pour lui dire de vivre une vie plus raisonnable.

Cela ne concernait pas que les chanteuses en devenir. Parler de ses rêves était en soi un acte simple, mais parfois, c'était perçu comme un problème. C'est ce qui rendait sa parole si lourde.

De plus, Leticia n'était qu'une simple « demoiselle » dans cette ville. « Demoiselle » Leticia n'avait rien, et pourtant elle parlait de ses rêves. C'était, pour elle, une chose honteuse.

— « Chanteuse », répéta Violet, comme pour confirmer.

— Oui... chanteuse, répéta Leticia de la même manière.

Maintenant qu'elle l'avait dit, cela devint une vérité qui la transperça, lui procurant une douleur vive dans la poitrine. Chaque fois qu'elle le disait à quelqu'un, les mots s'alourdissaient.

— Ah, moi...

Cela avait toujours été ainsi.

— Je... je veux vraiment devenir chanteuse.

Elle était une chasseuse de rêves.

— Vous allez vous moquer ?

C'était encore cette fille-là, celle qui ne voulait pas qu'on se moque de son aveu. Violet Evergarden mit un moment à décider comment répondre à cette question. Les pas légers d'enfants courant dans la ville d'hiver. Le bruit de talons si hauts qu'ils semblaient prêts à flancher. Les pigeons s'envolant d'un arbre à l'autre. Tant de silence entre elles que tous ces bruits étaient audibles.

La question était-elle si difficile ? Leticia, de plus en plus mal à l'aise, baissa la tête, les yeux fixés au sol. Alors qu'elle fermait les yeux, une voix, sans sa dignité habituelle, teintée d'hésitation, finit par s'élever.

— Je ne me moquerai pas de vous.

Violet avait répondu avec une sincérité extrême. D'une voix si naturelle que cela semblait être une conversation banale. Pour Leticia, c'était pourtant une affaire de vie.

— *Bon, Violet n'est pas concernée, donc c'est logique...*

Mais Violet, comme accrochée à quelque chose, poursuivit :

— Excusez-moi d'avoir mis du temps à répondre. Je réfléchissais... Leticia, pourquoi m'avoir dit cela en pensant que je me moquerais de vous ?

Le silence.

— Je trouvais que c'était une question importante. Alors j'ai pris le temps de réfléchir et j'ai répondu sincèrement. Mais... est-ce que je vous ai blessée d'une quelconque manière ?

— Non.

— Tant mieux alors.

Le silence.

— Je ne comprends pas pourquoi vous pensez que je me moquerais.

— Eh bien... en fait...

— *Cette jeune femme dévoile tout.*

C'est ce que Leticia pensa, sans raison particulière. Être avec Violet lui faisait parfois cet effet-là. Comme voir son reflet dans l'eau, ou se regarder dans un miroir en tenant un autre miroir, ou encore comme exhumer sa propre tombe. Voilà ce qu'elle ressentait auprès de Violet.

— C'est... Vous voyez...

Mais c'était une manière d'être dévoilée qui ne faisait pas mal. Car même si elle mettait à jour une réalité déplaisante, Violet ne fuirait pas. Elle resterait là pour elle. Et poserait des questions, en douceur et écouterait avec attention.

Alors, Leticia finit par murmurer, les lèvres tremblantes :

— Vous savez... c'est gênant, non ?

Oui, plus elle développait, plus cela devenait embarrassant.

— C'est déjà un secteur qui s'est beaucoup développé après la guerre...

Après tout, elle n'avait encore rien accompli.

— Et même si on parle d'art, la plupart des adultes disent que c'est juste du divertissement...

Elle cherchait alors à se protéger par tous les moyens.

— Des rêves de gamin faisant un déni et bien d'autres choses

Elle aurait aimé pouvoir parler de tout cela avec plus d'assurance.

— Ils disent qu'on devrait faire des métiers utiles, et ils se moquent.

Elle aimait juste chanter. Énormément. Et elle voulait que les autres l'écoutent. C'était son rêve de vie et elle souhaitait pouvoir le dire avec assurance.

— Moi, je ne suis personne, alors quand j'en parle, les gens me disent ça, comme pour me réveiller d'un rêve... Et plus ça avance, et plus je perds confiance quand je veux annoncer devenir chanteuse.

— On vous a dit ça ?

— Une centaine de fois...

— Vous avez parlé à cent personnes ?

— Non, pas autant... M-Mais... c'est pour ça, Violet... je voulais savoir si vous aussi... si même vous... alliez vous moquer du fait que... quelqu'un comme moi veuille devenir chanteuse. Voilà tout... Désolée, c'est un peu compliqué comme question, non ?

Il y eut un court silence. Violet venait probablement d'identifier une correspondance entre cette réponse et ses propres réflexions.

— Leticia, dit-elle en joignant ses mains gantées de métal. — J'étais une fille soldat. J'ai reçu ces prothèses après avoir été blessée.

— Je vois...

— À l'époque, c'était nécessaire.

— Je vois.

— Après la guerre, j'ai quitté l'armée pour devenir une poupée de souvenirs automatiques. Je ne comprenais pas tout à l'époque, mais le président de notre compagnie était doté d'une grande clairvoyance. Après la guerre, les compagnies postales et les poupées comme moi sont devenues nécessaires. Parce que beaucoup de gens ne savent pas écrire, mais ont enfin du temps pour transmettre leurs sentiments. Bien sûr, c'était utile pendant la guerre aussi... mais ce n'était pas suffisant...

Violet regardait Leticia avec un éclat plus affirmé dans les yeux.

— Si ce métier a pris de l'ampleur après la guerre, c'est qu'il est nécessaire. Comme mon travail d'écriture. Il est nécessaire, maintenant.

Ses yeux brillants reflétaient Leticia, encore chanteuse inconnue, mais validée.

— Alors... vous n'avez pas à avoir honte. Et ce, même si un jour l'on aurait plus besoin de vous. Cela a été mon cas quand ma présence n'était plus nécessaire sur le champ de bataille.

Ces mots semblaient s'adresser aussi à elle-même.

— Vraiment ?

Elle acquiesça doucement :

— Même dans ce cas... il ne faudra pas avoir honte.

— Violet, est-ce que vous aussi, vous avez honte de vous parfois ?

Silence.

— Pardon... vous n'êtes pas obligée de répondre.

Violet porta la main à la broche sur sa poitrine... mais s'arrêta, main en suspens, presque crispée. Puis elle donna une réponse à laquelle Leticia ne s'attendait pas du tout.

— Quand je pense... à la personne que j'aime, je me sens honteuse.

Leticia en resta bouche bée.

Durant cette année, il s'était passé bien des choses pendant qu'elle poursuivait son rêve de devenir chanteuse, mais cet hiver lui réservait la plus grande surprise : cette jeune femme, semblable à une poupée, était amoureuse.

— Vous avez un amoureux ?

C'était absurde, mais ses mains et sa voix tremblaient.

— Oui.

La vision qu'elle avait de Violet changea du tout au tout.

— Hein, sérieusement ? C'est vrai... ? Eeeh... Vous êtes une adulte...

Jusqu'à maintenant, elle pensait que Violet était dénuée d'humanité, agissant comme une machine... mais là, elle semblait plus humaine que jamais.

— Violet, vous êtes vraiment adulte...

— Je viens de le réaliser.

— Réalisé quoi ?

— Que je n'ai aucune confiance en moi... Quand il s'agit de celui que j'aime, je perds toute assurance. Leticia, je pensais que vous n'aviez pas à vous inquiéter de ce dont vous parliez. Mais si on me disait la même chose, je ne pense pas que je réussirais à chasser ce sentiment... Quand on manque de confiance, les rêves aussi deviennent une gêne.

Violet ajouta alors, à voix basse, petit à petit :

— La gêne vient donc du manque de confiance. À chaque fois que je suis avec l'être que j'aime, j'ai l'impression que... que je ne suis pas à la hauteur. Que mon existence même... est déplacée à ses côtés. C'est embarrassant... Je n'ai pas confiance en moi.

L'on percevait dans sa voix une incroyable solitude.

— Violet, ça ira.

Elle ne savait pas ce qui irait. Mais Leticia le dit. Elle tendit la main vers les prothèses de Violet et les serra comme pour les réchauffer.

— Ça ira ...

En disant cela, elle pensa que c'était une phrase irresponsable et creuse. Pourtant, cette fille lui avait répondu avec une sincérité si pure. Elle avait compris Leticia. Alors Leticia voulait apaiser leurs peurs abstraites. Bien qu'elle ne fût pas croyante, elle voulait prier pour Violet.

— Vraiment... ? Cela dit, cela n'a pas d'impact sur mes activités de tous les jours, dit Violet, penchant la tête.

Comme pour la rassurer, Leticia répéta :

— Tout ira bien.

—*Donc Violet est comme moi.*

Même si elle s'en voulait un peu, Leticia en tira du courage.

—*Tout le monde a quelque chose en lui qu'il trouve honteux.*

Cette solitude, cette gêne, cette douleur... n'étaient pas uniquement les siennes. Celles de la personne en face d'elle aussi. Chaque être humain cachait quelque part en lui une fragilité extrême.

— C'est vrai. Rêver d'être chanteuse, cela n'a rien de honteux.

Être touché à cet endroit leur faisait mal et les faisait pleurer. Être réchauffé à ce même endroit leur procurait du bonheur, mais les faisait pleurer tout autant. Tout le monde possédait ce genre de chose, au fond de soi.

— Oui. Leticia, votre rêve n'a rien de honteux.

Ainsi, poursuivre un rêve n'avait rien de honteux.

— Oui.

— Merci... mais... il y a autre chose que je trouve honteux... c'est que je ne peux pas être considérée comme quelqu'un de doué, telle que je suis. Il y a beaucoup de gens encore meilleurs que moi.

— Vraiment ?

Violet était innocente. C'est justement pourquoi Leticia lui avait répondu de la même façon.

— Oui, je n'ai aucun talent, dit-elle, la poitrine très serrée. — Il y a plein de gens qui chantent comme moi. Cette ville en est remplie. Juste un peu bien chanter, ça ne peut pas être qualifié de talent.

Dans les yeux de Leticia se reflétaient d'innombrables personnes, tout comme elle, vivant dans cette ville et poursuivant leurs rêves dans le deuxième quartier.

Ce jour-là, elles partirent en soutien dans un petit cabaret.

Ce genre d'établissement serait étrange ailleurs, mais à Alfine, on en trouvait plusieurs. Les gens y dégustaient leur repas en discutant tout en regardant des spectacles. Les principales représentations étaient des comédies musicales et des danses, et Violet et Leticia avaient pour mission de préparer les accessoires et d'aider les artistes à se changer.

Peut-être ne pouvait-on blâmer Leticia d'affirmer qu'elle n'avait aucun talent. À Alfine, les standards étaient élevés. Tous les artistes du monde du spectacle maîtrisaient ce qu'ils faisaient et, du point de vue d'une novice, leur performance artistique semblait éblouissante de naturel. Quiconque avait écouté Leticia chanter aurait ressenti qu'il y avait quelque chose dans sa voix, mais si on leur demandait si elle était « exceptionnelle », personne ne pourrait l'affirmer avec certitude.

Cette ville était remplie de pierres précieuses.

Au début, Violet fut réprimandée pour la mollesse de ses salutations. Le propriétaire du restaurant soupira : « Une bonne à rien de plus... ». Mais à force de persévérance, cette impression s'effaça. Elle n'était pas chaleureuse, mais il lui suffisait d'une seule fois pour retenir ce qu'on lui disait, et une fois mémorisé, elle agissait avant même qu'on ait à lui rappeler. Elle savait aussi faire la comptabilité et était polie.

Bien qu'elle ne soit pas sociable, on en vint peu à peu à trouver cela attendrissant. Parmi les chanteurs et danseurs du spectacle, elle fut surnommée non pas « Demoiselle » ou « Rêveuse », mais « Petite Poupée ». Elle écoutait les bavardages sans fin des clients désagréables, et, quand des hommes ivres s'introduisaient dans les coulisses, elle leur tordait le bras pour les faire sortir avant même que la sécurité n'arrive.

- Petite Poupée, Demoiselle, à bientôt. Les en-cas qu'on vous a donnés ne tiendront pas longtemps, alors mangez-les vite.
- Oui. Bonne nuit.
- Bonne nuit.

Ce que Leticia aimait dans ce travail de nuit, c'était que des artistes qui avaient réalisé leur rêve sur les grandes scènes la traitaient, elle, encore apprentie rêveuse, parfois avec rigueur, mais le plus souvent avec bienveillance. Les rêveurs avaient une vie quotidienne rude jusqu'à poser les fondations de leur vie par les arts. Ils recevaient donc parfois de la nourriture. Depuis que Violet était là, les dons avaient doublé.

- C'est quoi les en-cas ?
- Qu'est-ce donc... ? Eh bien, des bonbons et... des biscuits.
- J'ai eu un assortiment de cookies. C'est fou, on pourrait organiser un goûter, hein ?
- N'étions-nous pas à court de thé ?
- Uhuhu... j'en ai piqué un peu au théâtre, donc on en a. Faisons un goûter nocturne, Violet.
- Vous ne devriez pas faire ça.
- Je rembourserai ma dette le jour où je réussirai.

De retour chez Leticia, elles organisèrent leur goûter. L'appartement, même en étant sympathique, ne pouvait être qualifié de convenable, et pourtant, bien qu'il n'y eût aucune brise fraîche, il y régnait un froid glacial. Elles firent bouillir de l'eau, s'enveloppèrent de couvertures, grignotèrent et burent du thé, les rideaux à peine entrouverts pour contempler la vue nocturne. La pente montant légèrement en allant du premier au troisième quartier, leur donnait une vue qui surplombait toute la ville.

- Désolée pour la chambre. Il fait froid, hein ?
- Je campe souvent lors de mes déplacements dans des régions inexplorées, donc cela me convient.
- Violet, faut-il être aussi résistante que vous pour être poupée de souvenirs automatiques ?

Parce qu'elles avaient parlé de leurs rêves un peu plus tôt, la conversation était plus animée qu'à l'accoutumée. Mais comme Violet se taisait souvent si on ne lui parlait pas, Leticia menait l'échange.

Au travail, Leticia passait son temps à écouter les ordres et les plaintes des autres, donc elle se montrait bavarde dès qu'on lui prêtait une oreille attentive.

— Je vois... Alors, Violet, vous êtes orpheline mais vous avez intégré une famille d'accueil.

— Oui. Dire que j'y ai appris toute la bienséance n'est pas exagéré.

— S'ils vous ont appris cela, c'est qu'ils doivent être riches. Violet, vous n'avez pas besoin de travailler, non ?

— Ils me parlent souvent de cela, mais de nombreuses personnes m'ont appris la valeur de ce travail. Je n'ai pas la possibilité de cesser. Et puis, je ne suis plus une enfant. Je peux subvenir à mes besoins seule. Pour moi, où que j'aille, il y a des gens qui m'accueilleront à mon retour... Cela me suffit.

Ces paroles poignardèrent Leticia. Elle serra un peu plus la couverture contre elle, essayant de réchauffer son cœur battant.

— Moi...

Cette douleur ne partirait pas.

— Je n'ai jamais manqué de rien... mais j'ai quitté la maison familiale.

À moins d'en parler, elle ne disparaîtrait pas.

Leticia Aster était à l'origine la fille d'une famille aisée. Née non pas dans une grande ville, mais dans une région reculée à la campagne, elle avait grandi dans une exploitation agricole prospère.

Jamais elle ne fut regardée de haut pour venir d'une famille de fermiers. Élevée par un père influent, c'était une vraie « demoiselle », considérée par tous ceux qui l'entouraient comme une lady. Elle-même acceptait cela naturellement.

Elle avait appris l'étiquette que Violet avait acquise chez les Evergarden bien plus tôt encore. Pour définir Leticia parfaitement, c'était une enfant née dans un environnement extrêmement privilégié. Ses parents voulaient qu'elle vive sans jamais connaître le besoin, même à l'avenir.

Dès l'âge de huit ans, ils parlaient déjà de la date de son mariage et du lieu de la cérémonie, sans l'impliquer dans la conversation.

Son fiancé devait être le fils aîné d'un marchand que son père désirait depuis longtemps inclure dans la gestion de l'exploitation. Leurs pères, amis de longue date, avaient tout décidé entre eux : les deux enfants étaient nés la même année.

Leticia acceptait aussi cela naturellement. Elle attendait son mariage avec lui, espérant avoir des enfants, vieillir avec eux. Il était toujours gentil avec elle devant les parents, et tout le monde s'attendait à ce qu'elle joue son rôle de « jeune maîtresse de maison ». Elle pensait que c'était ce qu'elle devait faire pour les autres. Elle le croyait sincèrement.

— Mais un jour, j'ai été choquée. Ce garçon m'a dit quelque chose. Qu'il ne m'aimait pas du tout.

C'était arrivé soudainement, un jour comme les autres. Le mariage était encore lointain, mais à chaque réunion de famille, ils étaient traités comme un couple officiel. Ce jour-là, comme d'habitude, ils se trouvaient ensemble à une réunion. Les adultes leur disaient des choses comme : « Après le mariage, il vaut mieux avoir un garçon et une fille », ou « Quand tu entreras dans l'administration, je te confierai tel travail. » Leticia écoutait cela en souriant, quand tout à coup, son fiancé cria un « Fermez-là... » !

Sans doute n'avait-il jamais crié de sa vie. C'était presque un hurlement, comme s'il souffrait lui-même de ses propres mots. Puis, il s'enfuit, laissant tout le monde stupéfait.

— Je l'ai poursuivi. Je l'ai rattrapé et lui ai demandé pourquoi.

Pour Leticia, il avait toujours été doux. Le genre à aller chercher son chapeau tombé dans un étang, sans se soucier d'être trempé. Celui qui, en cas de festival, mettait Leticia avant ses amis. Personne n'enviait ce mariage, pensait-elle.

— Je lui ai posé des questions. Et il... m'a crié dessus.

Jamais elle n'aurait cru qu'il lui crierait dessus.

— « Parce que... tu es idiote », m'a-t-il dit.

Ce garçon en larmes n'était plus le fiancé qu'elle connaissait. Il était en plein désarroi. Même aujourd'hui, elle se souvient de chaque mot.

— « Je ne t'ai jamais aimée, et je ne veux pas me marier avec toi. Pourquoi tu ne dis jamais rien ? Pourquoi tu ne penses jamais par toi-même ? Tu as un problème ? Toi et tous les autres, vous êtes juste des imbéciles. Des abrutis qui ont cessé de penser. »

À l'ombre d'un moulin, dans un décor bucolique, il l'avait crié, ivre de rage.

— Il l'a répété. Qu'il ne voulait pas. Qu'il y avait forcément autre chose. « On n'a qu'une vie, et personne ne le comprend. Pourquoi obéir aveuglément à nos parents ? Vous êtes tous fous » a-t-il dit, encore et encore.

Ce qui l'avait le plus marquée, ce n'était pas la blessure. C'était de voir qu'il pleurait. Lui, toujours souriant et bienveillant.

— Je ne pouvais que m'agripper à l'ourlet de ma robe toute neuve, et trembler.

Tristement, Leticia n'avait jamais pensé qu'elle ne voulait pas l'épouser.

— Ce jour-là, j'ai compris que ma vie, mon confort, tout ça reposait sur la volonté des autres.

Elle aimait sa vie, dans une certaine mesure. Née dans une famille riche, elle n'avait jamais eu à « penser ». Ce n'était pas nécessaire. Elle ne s'était jamais posée de questions. Mais lui, pensait. Dans ce coin tranquille du monde, son cœur était en feu.

Et ainsi, à cause de tout cela, il avait fini par être écœuré de tout ce qui l'entourait, jusqu'à lui-même dans son rôle de médiateur, et avait tout détruit. Y compris le cœur de la « jeune lady » nommée Leticia Aster.

— Après avoir reçu ça en pleine face, je suis rentrée chez moi en pleurant. J'ai pleuré longtemps. Je me disais : « Aah, tout ce en quoi je croyais était un mensonge. » Être gentil avec moi, ne jamais oublier mon anniversaire, tout cela n'était que des obligations pour lui, et il n'aimait pas ça. Ça m'a rendue tellement triste... C'était mon premier chagrin d'amour... Mais, vous savez, après avoir tant pleuré, j'ai compris une chose. Il avait réuni tout son courage pour dire cela, parce qu'il voulait choisir sa propre vie.

Nous en vînmes ainsi à la Leticia Aster actuelle.

Vêtue d'une couverture comme d'un voile de mariée, Violet la regardait. Ses yeux semblaient empreints d'inquiétude. Même si Leticia affirmait qu'elle avait tourné la page, le fait de pouvoir en parler montrait qu'elle s'était relevée. Elle afficha donc un sourire, comme pour dire à Violet de ne pas s'en faire.

— C'est donc à ce moment-là que j'ai pensé à ma propre vie pour la première fois. Il répétait encore et encore : « On n'a qu'une seule vie. Toi et les autres, vous ne le comprenez pas. Pourquoi doit-on faire ce qu'on nous dit alors qu'on n'a qu'une chance ? »... J'étais blessée, mais ces mots ont trouvé leur écho en moi. Puis je me suis souvenue qu'avant que mes parents me parlent de fiançailles et de tout le reste, j'étais une enfant qui aimait chanter... Je l'avais oublié, ou plutôt... La guerre continentale est survenue, et même si mon village était loin des combats, on m'a dit que ce n'était pas le moment de chanter, alors j'ai arrêté. Mais ensuite, j'ai recommencé à le faire, seule sous les étoiles. Et petit à petit, le chant a pris une place énorme en moi... Ce n'est pas pour remplacer cette personne, mais j'ai fini par tomber amoureuse du chant. Et sans m'en rendre vraiment compte, j'ai quitté la maison et je suis arrivée ici. Et là, j'ai ri. Il y avait d'autres filles comme moi. Des rêveuses... Pas seulement des filles, d'ailleurs. Il y a aussi beaucoup de garçons dans ce monde. Je me suis dit : « Hein~... Je croyais avoir une vie compliquée, mais en fait, je suis juste une fille ordinaire... »

C'était une façon un peu triste de le dire, mais dans les yeux de Violet, quelque chose brillait en Leticia. Elle parlait de ses rêves dans un coin d'une grande ville, dans une chambre à peine éclairée. Même si elle n'avait aucun pouvoir, cette rêveuse resplendissait même dans l'obscurité.

— Mais vous savez... ça va... Je n'ai qu'une vie, et j'en suis l'héroïne. Alors pour moi... je suis spéciale... C'est pour ça que ça va...

Le silence.

— Désolée, j'ai toujours vécu un peu seule, alors... il y a plein de choses que je voulais confier à quelqu'un. Le thé... a refroidi, hein ?

Alors que Leticia disait cela, Violet répondit qu'elle s'était laissée happer par le récit. C'était la première fois qu'on disait cela à Leticia, et elle en fut toute gênée.

- Vous me flattez. Je ne suis qu'une rêveuse comme tant d'autres.
- Alors les gens qui poursuivent leurs rêves sont appelés « rêveurs » ?
- C'est ça. Cette ville en est remplie. C'est plus rare de croiser quelqu'un qui n'en est pas un.
- Moi, je n'en suis pas une...
- Violet, vous n'avez aucun rêve ? Rien que vous aimeriez faire plus tard...

Le silence.

- Comme vous êtes en couple, vivre avec lui un jour... ce genre de chose, c'est aussi un rêve. Moi... le rêve de me marier avec quelqu'un que j'aimais s'est brisé... alors... Violet, je veux que vous soyez heureuse...
- Je vais y réfléchir. Attendez un moment.
- Huhu...
- Leticia.
- Vous avez fini de réfléchir ?
- Non, cet homme... ne serait-il pas heureux de savoir que vous poursuivez un rêve ? Peut-être pourriez-vous... lui parler une nouvelle fois, ou lui écrire une lettre pour lui dire ce que vous vivez aujourd'hui ?

À en juger par son ton, en réfléchissant à son propre rêve, Violet pensait aussi à Leticia. Bien que souriante, le cœur de cette dernière se serra douloureusement.

- Ça... je ne pense pas que ce soit possible. Il a quitté notre région avant moi... Et juste avant, je lui ai dit que j'allais moi aussi essayer de faire ce que je voulais. Et là, il m'a répondu : « Une fille comme toi n'arrivera jamais à rien » et il est parti.

Le silence.

— J'avais toujours fait ce que mes parents me disaient, sans rien décider par moi-même... Il m'a dit que je devais continuer à vivre protégée par d'autres... C'était son conseil, peut-être. Mais ces mots m'ont profondément marquée.

Indépendamment de sa voix extraordinaire, sa décision de ne pas la montrer venait probablement du fait que d'autres l'avaient remarquée avant elle.

— Ça m'a mise en colère, alors j'ai quitté la maison comme pour me rebeller... Donc, au final, ces paroles m'ont peut-être aidée...

— Je ne pense pas.

Leticia éclata de rire face à la réplique sèche de Violet.

— Mais sans ces mots, je n'aurais probablement jamais quitté la maison.

— Les mots ont du pouvoir.

— Hein... ?

— Je pense que les mots qui retiennent les gens comme cela... peuvent s'assimiler à des malédictions.

— Jamais pensé vous entendre dire un truc pareil...

— Je suis poupée de souvenirs automatiques depuis plusieurs années, après tout. J'ai vu des cas où des mots enfermaient les gens, d'autres où ils les illuminaient, leur donnant ou leur retirant leur force.

Peut-être était-ce vrai, songea Leticia. Elle sentait qu'à chaque grande décision, ces mots lui reviendraient. « Une fille comme toi n'arrivera jamais à rien ». Prise de peur, elle secoua la tête comme pour chasser cette pensée.

— Violet, vous avez fini de réfléchir ?

— Si je parle sans avoir mis de l'ordre dans mes pensées... cette personne n'aurait rien à gagner à être avec moi... Je souhaite son bonheur, et le mien, ce serait d'être à ses côtés... Pourtant, en pensant à son bonheur, il vaudrait mieux que je sois loin de lui...

— Attendez, c'est trop compliqué.

— Ça l'est. Les rêveurs n'abandonnent-ils jamais leurs rêves ? Ou bien, s'ils veulent abandonner, que doivent-ils faire ?

— Les rêveurs vivent dans leurs rêves et les poursuivent. On ne peut pas supporter de ne pas courir derrière. Peu importe combien on est piétiné ou moqué, on continue...

— Même là, vous poursuivez votre rêve.

— Oui. On a honte, on essaie d'abandonner, mais au final, sans vraiment le réaliser, on continue à tout tenter. Aujourd'hui... vous m'avez écoutée, Violet, et j'ai repris de l'énergie pour poursuivre le mien.

— Je n'ai fait qu'écouter.

— Vous m'avez prêté une oreille attentive. Vous ne vous êtes pas moquée. Rien que ça... c'est déjà un talent formidable.

— « Un talent formidable » ?

— Violet, si vous hésitez... ne serait-il pas mieux d'écouter vraiment ce que votre partenaire a à dire... ? J'ai réalisé à quel point écouter est précieux.

— Leticia, quand je vous regarde, je me dis... que ce serait bien si j'avais aussi un rêve... Les rêveurs ont ce petit quelque chose... comme une force d'attraction.

— Vraiment... ? Ehéhé. Même si ce n'est pas une carrière, ça peut être un lieu où vous voulez aller, ou une chose que vous voulez manger

Alors que Leticia disait cela, Violet ouvrit la bouche, comme si une idée venait de surgir :

— Les couleurs d'automne de Roswell sont magnifiques, et les paysages fleuris de Drossel sont splendides.

— Hein ?

— Le ciel nocturne de Iustitia, la capitale de l'observation astronomique, est comme rempli de pierres précieuses, et les trésors de la nature autour du fleuve Jacaranda dans la région de D'Arthur valent le détour.

— H-Hein... ?

— J'aimerais montrer ces lieux à la personne que j'aime, un jour. Je suis sûre qu'il les contemplerait en plissant les yeux. C'est quelqu'un qui fait de l'équitation pendant ses jours de congé et qui aime la nature.

C'est alors que Leticia comprit enfin les paroles de Violet.

— Si j'ai le droit d'avoir un rêve, ce serait de partager avec lui les beautés de ce monde que j'ai pu observer.

C'était cela, son rêve. Un rêve modeste, mais dans ses yeux et sa voix, tout transpirait le sérieux.

— C'est merveilleux.

Leticia ressentit une joie sincère, sans même penser à se moquer.

— Vraiment merveilleux.

Souriant sincèrement, elle valida le rêve de Violet.

Puis, avant de dormir, elles décidèrent de chanter un peu, à voix basse, comme si cela devait rester secret.

Leticia interpréta aussi des chansons d'amour pour Violet. Telles deux alouettes blotties l'une contre l'autre, elles s'étaient comprises.

Et l'aube se leva.

La nuit où elles avaient parlé de leurs rêves marqua un petit tournant pour Leticia.

Grâce à l'écoute d'autrui, elle devint plus déterminée à poursuivre son rêve. Elle avait maintenant la ferme résolution de chanter dans les rues, en plus de passer des auditions dans les théâtres. C'était difficile sans public, mais avec Violet à ses côtés, elle trouvait le courage.

La seule chose que possédait Leticia, en tant que rêveuse, c'était une grande flexibilité dans l'emploi du temps. Ainsi, elle chantait chaque jour au même endroit, plusieurs fois. Sa voix résonnait avec une puissance qu'on ne soupçonnait pas au vu de son corps frêle.

Des gens venaient lui parler, l'inviter à des auditions, mais elle tomba aussi dans des situations douteuses : réunions pour des produits suspects, ou propositions pour poser comme modèle... sans avoir à chanter. Un homme étrange lui proposa même une grosse somme dans un de ces lieux.

— VIOLEET !

Dans ces moments-là, elle appelait Violet, restée à l'extérieur.

— Violet, je suis tellement contente que vous soyez avec moi ! Tellement contente !

Leticia disait cela en pleurant, et Violet ne faisait que lui caresser l'épaule.

— J'ai aucun flair pour les gens... ni de chance.

C'était ça, Alfine. La ville des rêveurs. Une ville qui rassemblait des jeunes poursuivant leurs rêves... et des adultes qui les exploitaient.

Et pourtant, Leticia, en tant que rêveuse, retourna chanter dès le lendemain.

Pendant ce temps, une idée traversait l'esprit de Violet. Elle alla alors rendre visite au compositeur du premier quartier. Ce dernier fut abasourdi : il croyait que Violet avait quitté la ville. Mais en l'écoutant, il lui proposa immédiatement son aide. Il envisageait de lui proposer un autre travail.

Cette visite allait, par la suite, ouvrir de grandes opportunités.

Alors que le quotidien de Violet à Alfine se déroulait à un rythme effréné, Gilbert et Benedict étaient en voiture, dans celle de ce dernier, en train de se disputer pour savoir lequel des deux était le plus proche de Hodgins. Ayant pris congé de Benedict après lui avoir timidement serré la main, Gilbert monta à bord du train couchette. Il ne lui restait plus qu'à s'inquiéter pour Violet. Cette angoisse silencieuse rongeait son corps et son esprit, mais comme il restait en bonne santé et encore jeune malgré la trentaine passée, cela ne parvint qu'à lui nouer l'estomac.

Avec chacun allant de son côté, on ne pouvait que reconnaître à quel point les êtres humains étaient des créatures affairées. Tout le monde pensait à quelqu'un. Une personne se souciait d'une autre, et un enchaînement menait à un autre, faisant bifurquer le destin vers des directions insoupçonnées. Quoi qu'il en soit, c'étaient là des épreuves et des bonnes nouvelles accordées à ceux qui passaient à l'action. Au moment de recevoir l'épreuve, on ne savait pas s'il y aurait une bonne nouvelle. Toutefois, lorsque cette dernière arrivait, un instant survenait où tout s'éclaircissait, comme si le brouillard obstruant le champ de vision se dissipait.

S'il existait une divinité du destin, elle avait à coup sûr un goût certain pour la malice.

— Violet... ?

Si une célèbre poupée de souvenirs automatiques venait à retrouver, dans une certaine ville où elle résidait en raison de circonstances imprévues, un écrivain célèbre qu'elle avait rencontré autrefois, lors de jours lointains où les feuilles d'érable d'automne flottaient à la surface de l'eau, alors cet écrivain noterait dans un de ses livres qu'il s'agissait là d'une farce divine.

— Maître... .

Pour Violet, il était l'un des nombreux maîtres qu'elle avait eus, mais pour lui, ce n'était pas le cas. Cheveux roux rebelles, lunettes à monture noire aux verres épais, et bien que sa tenue soit désormais plus soignée, sa sensibilité au froid n'avait pas changé.

— Violet, alors tu étais vraiment toujours dans cette ville... On me l'a dit. Crowley te fait travailler jusqu'à l'épuisement, pas vrai ? Ah, attends une seconde, tu ne me reconnais pas, n'est-ce pas... ? Je t'ai engagée il y a déjà un bon moment, après tout... Je suis...

— Lord Oscar, vivant à Roswell.

La réponse, formulée avec tant d'assurance, fit lentement fondre l'expression d'Oscar, désormais un dramaturge réputé.

— Oui. C'est bien ça.

Au fond de lui, Oscar avait l'espoir que, si c'était Violet, elle se souviendrait de lui. Elle venait de combler cette attente avec brio.

— C'est Oscar. Violet, je suis vraiment content de voir que tu vas bien.

Cette retrouvaille était sincèrement heureuse pour lui. Les yeux de Violet se plissèrent légèrement devant le sourire d'Oscar.

— Tu as souri, murmura Oscar, surpris.

— Il s'agit bien de cette fonction appelée « sourire ».

— Ce n'est pas une blague, quand c'est toi qui dis ça. Je suis heureux de te voir en bonne santé... Je suis vraiment content de te revoir.

— Oui, moi aussi... J'espérais qu'un jour nous nous reverrions. Lord Oscar... ajouta Violet après une rare manifestation d'un léger malaise.

— Votre parapluie.

— Hm ?

— Je me promène toujours avec le parapluie que vous m'avez offert.

— Aaah... ça me fait plaisir. Merci.

— Je ne suis plus une poupée de souvenirs automatiques, donc je ne l'ai pas sur moi... mais je l'ai toujours dans mon travail. C'est un très bon produit, je peux l'utiliser où que j'aille.

— Oui... c'est un excellent produit, digne de toi.

— J'avais prévu de me montrer avec la prochaine fois que nous nous reverrions, mais...

— Hein, attends. Je viens de laisser passer quelque chose... Tu as arrêté d'être une poupée de souvenirs automatiques ? Mais pourquoi ?

Violet jeta un regard vers Leticia, qui chantait au milieu de la foule. Aujourd'hui encore, elle chantait. Peut-être avait-elle remarqué que Violet ne la regardait pas. Elle chantait en lui lançant un regard du genre « C'est qui ce gars ? ».

— Si je devais l'expliquer... cela prendrait... un certain temps.

— Ce n'est pas un problème. Je suis trop curieux. Raconte-moi.

— J'ai peut-être un peu exagéré. Je n'ai pas arrêté, mais j'ai besoin d'argent, donc j'exerce d'autres travaux. C'est un secret... mais il y a quelque chose que je souhaite acheter, alors j'ai accepté un travail supplémentaire du compositeur Lord Crowley. Lord Oscar, êtes-vous venu voir Lord Crowley ?

— Je lui commande mon prochain projet, donc je suis venu ici pour un rendez-vous avec lui. À l'époque où j'étais avec toi, je n'aurais jamais imaginé qu'un reclus comme moi viendrait jusqu'à Alfine depuis Roswell... Euh, tu sais... si tu le veux bien, on peut discuter un peu ? J'aimerais m'excuser de t'avoir présentée à cet entêté de Crowley, alors que dirais-tu d'un petit repas... ? Et puis, si tu me racontes ta situation actuelle, il y a peut-être quelque chose que je peux faire pour t'aider... Ah, je ne veux rien dire de déplacé. Ce n'est pas ça du tout.

De l'extérieur, les paroles d'Oscar auraient pu donner l'impression qu'il tentait de draguer une femme. Pourtant, en son cœur, il désirait simplement savourer ces retrouvailles avec quelqu'un qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, et qui l'avait aidé à tenir une promesse faite à sa fille défunte. Même après tout ce temps, l'idée que sa fille aurait pu lui ressembler si elle avait vécu ne l'avait pas quitté. Ni son désir qu'elle ait pu vivre.

— Très bien. Je n'ai pas à travailler aujourd'hui, après tout.

Violet accepta immédiatement, ce qui força Oscar à calmer les battements de son cœur en se frottant la poitrine. Bien que son tempérament ne fût pas fondamentalement joyeux, il lui adressa un sourire radieux, tout à fait naturel.

— Aaah, mais attends une seconde. Peut-on y aller après que tu m'aies dit le nom de cette jeune fille ? Mon prochain travail est aussi une pièce de théâtre, les acteurs sont déjà choisis, mais on va créer une chanson thématique et la vendre. Elle a une belle voix, alors si elle ne fait encore partie d'aucun groupe, j'aimerais lui faire une proposition.

— Par « cette jeune fille », voulez-vous parler de celle au centre de la foule qui nous entoure actuellement ?

— Oui. Je me demande si elle fait déjà partie d'un groupe... Non, probablement que oui...

— Elle n'en fait pas partie.

— Comment peux-tu savoir ça, Violet ?

— Lord Oscar, c'est une rêveuse, actuellement en train de poursuivre ses rêves.

— Violet, p-pourquoi me parles-tu avec autant d'insistance... ?

— Je possède des informations extrêmement précieuses pour vous deux. Je vous en prie, attendez qu'elle ait fini de chanter.

— D'accord. J'attendrai. Violet... heu, je suis content et tout, mais ça fait un peu mal quand tu me tiens le bras comme ça...

À en juger par son comportement, Violet semblait inhabituellement poussée par l'émotion, influencée par les connexions étranges que les gens pouvaient engendrer entre eux, et elle ne lâcha pas la main d'Oscar jusqu'à ce qu'elle ait fini de le présenter à Leticia. Une fois la chanson terminée, Violet s'empressa de les réunir. Leticia, stupéfaite, vit Violet s'approcher d'elle en tenant quelqu'un par la main.

— Hein, c'est son petit ami ?

Elle se trompait complètement, mais après les présentations, le malentendu fut dissipé. Et ensuite, à nouveau, elle reçut de Violet la plus grande surprise de l'année.

Il n'y avait personne à Alfine qui ne connaissait pas le dramaturge Oscar.

— Leticia, il voit en toi un grand potentiel de chanteuse.

— Je trouve que tu as une belle voix, Leticia. Est-ce que je peux t'appeler Leticia ?

Il était une personnalité si éminente que le simple fait de lui parler suffisait à faire danser de joie. Elle avait entendu des rumeurs selon lesquelles il était plutôt lunatique, mais celui qui se tenait à côté de Violet ressemblait à un homme adulte dont émanait de lui une certaine douceur.

— N-Non... Je ne saurais être digne de la chose.

— Si tu veux, que dirais-tu de participer à une audition non publique ? Je fais partie du staff et je cherche des participants individuels, mais je n'en ai pas trouvé beaucoup. Je pense à te recommander.

Le visage de Leticia se crispa devant cette tournure soudaine. Elle était heureuse. Tellement heureuse qu'elle ne savait plus quoi faire, et pourtant, son cœur lui faisait mal comme s'il était frappé à coups de bâton. Les sons lui parvenaient de manière floue. Sa gorge était sèche, ses yeux lui brûlaient d'être restés si grands ouverts.

— Que sais-tu chanter ? Peux-tu monter dans les aigus aussi ? Ou préfères-tu les graves ?

Violet semblait inhabituellement heureuse. Leticia devait la remercier pour avoir permis cette rencontre. Mais sa voix ne sortait pas.

— Leticia est douée en tout.

— *Ne dis pas ça. Ce n'est pas vrai. Je veux dire, je ne le suis pas encore...*

Car Leticia...

— Eh bien, qu'en dis-tu, Leticia ?

... était encore une « Demoiselle ».

— *Aah.*

Ce fut à ce moment-là que Leticia comprit. Elle réalisa. Elle s'était, une fois de plus, soumise.

Elle était venue dans cette ville en poursuivant ses rêves. Elle savait à quoi ressemblait la réalité, mais elle avait fait de son mieux sans se laisser abattre. Pourtant, quelque part en elle, subsistait ce désir de retourner un jour dans sa ville natale.

Car si jamais ses rêves venaient à se réaliser et qu'elle devenait quelqu'un avec un nom autre que « Demoiselle »...

— *...je ne pourrais plus rien reprocher à personne.*

Soudain, le visage de son fiancé lui revint à l'esprit.

Jusqu'à maintenant, elle lui avait un peu gardé rancune pour l'avoir blessée. Mais à quel point s'était-elle laissée aller à cette indulgence pour que de telles pensées lui viennent en tête ?

— *C'est ma vie.*

À l'instant où les rouages commencèrent à tourner, elle fut prise de peur et eut envie de tout abandonner. Fuir était définitivement plus facile. Abandonner était simple, et affronter la situation était un fardeau. Selon la personne, prendre une décision pouvait être un poids énorme. Et c'était précisément dans ces moments-là que les traumatismes surgissaient sans crier gare : « Une fille comme toi n'arrivera jamais à rien ».

— Je suis désolée, mais ce fardeau est trop lourd pour moi.

Sans même s'en rendre compte, Leticia prononça des paroles qui allaient totalement à l'encontre de ce qu'elle ressentait. Ensuite, sa mémoire se brouilla. Si elle ne se trompait pas, elle avait l'impression d'avoir marché seule jusqu'à chez elle. Violet l'avait appelée d'innombrables fois derrière elle, mais elle ne s'était pas retournée. En repensant à ce qu'elle avait fait, Leticia sentit son visage s'enflammer de honte, puis pâlir.

— *Je dois m'excuser.*

Auprès de Violet et auprès d'Oscar. Tous deux. Ils avaient voulu lui rendre service, et elle leur avait manqué de respect.

Elle se leva dans la hâte, mais ses jambes ne tenaient pas, et elle s'effondra dans sa chambre. Elle put constater qu'elle y était bien, mais Violet n'était pas là.

En enfilant un manteau, elle se rendit dans le couloir extérieur de l'immeuble et croisa une autre résidente. Le soir tombait, et cette dernière s'apprêtait à partir gagner sa vie dans le monde nocturne.

— Ah, Demoiselle.

Comme toujours, elle fut appelée ainsi. Même si elle avait peut-être eu la possibilité de devenir quelqu'un, elle avait elle-même tout abandonné. Elle avait tant parlé à Violet de ce que signifiait poursuivre ses rêves, et pourtant, lorsque l'occasion s'était présentée à elle, elle avait pris la fuite. Au final, c'était là sa limite. De toute façon, elle ne pouvait rien devenir.

— Tu t'es enfin réveillée... Dieu merci. Il est déjà l'heure pour toi d'aller travailler. Tu sais, la fille blonde qui vit chez toi en ce moment.

— Violet... ?

— Oui, elle. Elle a dit que si tu te réveillais, tu devais rester ici et ne pas aller la chercher.

Le silence.

— Elle a dit qu'elle allait travailler à ta place. Ah, attends ... Oscar !

C'était un énième événement de la journée qui la laissa sans voix. L'homme que la résidente avait appelé depuis l'étage inférieur n'était autre que celui que Leticia avait fui.

— Leticia s'est réveillée ! Montez vite !

Oscar leva la main et monta les escaliers. Leticia était plus paniquée que surprise.

— E-eh, c-comment... ?!

— Tu parles d’Oscar ? Aucune idée. Je viens à peine de le rencontrer. Il ne voulait pas entrer dans la chambre d’une fille sans permission, alors il m’a demandé de l’appeler à ton réveil. J’ai accepté et il m’a dit qu’il allait fumer entre-temps. C’est un vrai gentleman, non ? T’imagines, il n’a même pas fumé. Violet a dit que tu t’étais évanouie en rentrant chez toi. Il s’est passé un truc grave, non ?

Le silence.

— Si tu ne veux pas me le dire, c’est pas grave. Mais va les remercier.

Sur ces mots, la femme annonça qu’elle partait travailler, ses talons claquants élégamment alors qu’elle s’éloignait. Restée seule, Leticia fit face à Oscar, qui haussa les épaules, l’air distant. Elle devait dire quelque chose. Du moins, elle le pensait, mais aucun mot ne sortit.

— Leticia.

— O-Oui ! répondit-elle d’une voix tremblante.

— *J’en peux plus. Quelle idiote. Je suis pathétique. Je veux mourir sur place.*

Gardant ses distances avec Leticia, qui semblait sur le point de pleurer, Oscar parla :

— Je suis sensible au froid ; et toi ?

— H...Heu... ?

— Aussi, mon plat préféré, c’est la soupe. Parce que c’est facile à faire.

Oscar s’était mis à parler beaucoup de lui, sans raison apparente. En soi, ce n’étaient que des détails.

Mais en l’écoutant jusqu’au bout, elle comprit qu’il était un artiste menant une vie plutôt bancale.

— Et aussi... aussi, voilà. Je veux consacrer le reste de ma vie à créer des œuvres qui rendront ma famille disparue heureuse. Voilà... Maintenant, parle-moi de toi.

— De moi ?

— Oui. Juste pour que tu le saches, je ne vais pas abandonner à cause de ce qui s'est passé hier. Les artistes comme toi sont souvent trop sensibles, difficiles à gérer, imbus d'eux-mêmes, ignorants de tout sauf de ce qu'ils aiment, et veulent se lancer des défis même s'ils sont lâches. J'en fais partie. Donc tu n'es pas la première à fuir après une invitation de ma part.

— Vraiment... ?

Comme c'était étrange. Était-ce parce qu'il lui avait parlé de lui ? Mais petit à petit, la peur qu'elle avait ressentie à leur première rencontre s'atténueait. Cela paraissait bête, mais elle commençait enfin à le voir comme un être humain, fait de chair et de sang.

— Je veux d'abord que tu saches que je ne fais pas peur. Et ensuite, si besoin, je peux tout expliquer à tes parents. Et si tu manques de confiance, je peux continuer à te répéter que tout ira bien jusqu'à ce que tu sois rassurée.

Le silence.

— Tu sais, des gens bizarres comme nous, qui courons après nos rêves, c'est un peu embarrassant... mais tu n'as pas envie de montrer aux autres ce qu'on est les seuls à pouvoir faire ? De les divertir jusqu'au cœur de la nuit ?

— Est-ce que Violet... vous a dit quelque chose ?

— Non. Mais tu n'es ni la première ni la dernière. Tu incarnes un stéréotype.

Le silence.

— Tu es une rêveuse ordinaire, clichée... et aussi le genre de fille qui s'enfuit.

Le silence.

— Mais ta voix est incroyable.

À cet instant, ces mots firent réfléchir Leticia Aster.

— Je ne veux pas ça. Je veux vraiment poursuivre mes rêves. Je ne veux pas fuir.

Elle ne voulait pas rester une « Demoiselle ».

— J'ai peur. L'addition de toutes les fois où je n'ai jamais pris ma vie en main est en train de me tomber dessus. Mais... mais... cet homme a complimenté ma voix.

Elle se dit qu'il était un homme bien simple. Irresponsable, un peu effrayant aussi. Mais il lui avait donné du courage. Ce romancier était lui aussi toujours un rêveur. Bien qu'il soit un adulte accompli, il se considérait comme un homme embarrassant.

— Vous êtes vraiment d'accord pour me choisir ? J'ai... heu... jamais eu de vrai accomplissement jusqu'ici.

— C'est ce genre de personne que je cherche cette fois, donc ça va. Je veux polir non pas des célébrités, mais des joyaux encore anonymes comme toi, perdus dans la foule.

— C-Comment dois-je m'habiller pour y aller ? Est-ce qu'il y a quelque chose que je dois avoir ? Enfin, quelque chose que je dois absolument faire maintenant ?

— Rien. Mets la tenue qui te plaît. Juste pour voir si ça rend bien sur scène, une robe serait idéale, mais si tu n'en as pas, tes habits habituels iront.

— Pourquoi m'avoir choisie ? Parce que je connais Violet ?

— Tu prends le raisonnement à l'envers. C'est en t'observant que j'ai repéré Violet. Ensuite, j'ai découvert que vous vous connaissiez, alors... Bon, il se peut que je sois partial, mais je ne suis pas le seul à décider. Je veux que tu abordes ça sans attente ni pression.

— D'accord.

— Mais j'ai quand même quelques attentes personnelles te concernant.

— Oui... Merci beaucoup. Je suis désolée d'avoir fui...

— Je t'ai déjà dit que j'y étais habitué. Mais cette sensibilité que tu as... c'est sans doute ce qui est nécessaire aux gens comme toi, qui montent sur scène.

Ce soir-là, lorsque Violet rentra, Leticia l'accueillit avec un câlin et des excuses.

— Violet—Violet, j'ai des choses que... je veux vous dire.

— Moi aussi.

— Vous savez, je viens de vivre un tournant dans ma vie.

— Parlons dans l'ordre des événements.

La rencontre avec Oscar avait aussi été un tournant pour Violet. Informé de sa situation, Oscar lui avait proposé une aide financière. Comme Violet avait refusé, il avait demandé que cela soit considéré comme un paiement anticipé pour un travail de rédaction anonyme : inscrire noms et adresses sur des réponses à des lettres de fans. Il avait apporté les documents, pensant s'en occuper pendant ses moments libres en ville. Comme elle avait terminé en moins de trente minutes, le montant payé dépassait clairement ce qui était justifié.

— Je ne peux pas accepter.

— La pièce que j'ai écrite sur toi a été un succès, et depuis, je n'ai plus manqué de travail. Laisse-moi au moins faire ça.

— Je ne peux pas accepter.

— Un jour, quand je t'embaucherai à nouveau... ce jour-là, tu n'auras qu'à me cuisiner quelque chose. J'ai découvert après coup que ce n'était pas inclus dans le travail d'une poupée de souvenirs automatiques.

— C'est parce que vous étiez une personne tellement difficile, Maître...

— Essaie encore une fois de me réprimander comme ça... Violet Evergarden.

Violet put ainsi gagner plus que nécessaire pour payer ses frais de voyage pour rentrer. Les rencontres humaines pouvaient provoquer des tournants majeurs et, en un clin d'œil, générer des moments aussi riches qu'un siècle.

Cette fois, ce qui s'était produit dans la vie de chacun n'était qu'un petit changement, mais sans efforts pour vivre pleinement, rien de tout cela n'aurait eu lieu. Et lorsqu'une chose commence, cela signifie aussi qu'une autre touche à sa fin. Plusieurs affaires avaient été réglées, tant pour Violet que pour Leticia. Elles n'avaient plus de raison de rester ensemble. Apprenant que Violet partirait le lendemain matin, Leticia ne montra aucune réaction disproportionnée.

Elle semblait l'avoir déjà deviné. Elle allait devoir prendre conscience de leur séparation, et si elle le faisait, elle craignait de fondre en larmes.

— Violet, je suis désolée.

— Vous l'avez déjà dit plusieurs fois.

— Mais je veux le répéter encore. Je suis désolée d'avoir fui alors que vous avez fait tant pour moi aujourd'hui. J'avais... tellement peur... Même si je poursuivais ce rêve, j'ai été assez stupide pour tout abandonner...

— Moi aussi, je fuis la personne que j'aime... alors qu'il fait tant pour moi... Je suis stupide.

— Violet, vous n'êtes en rien stupide ! C'est moi ! Je suis désolée...

Ce jour-là, Leticia eut à faire plusieurs choix. Le dernier arrivait maintenant : faire ses adieux paisiblement à Violet ou dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Depuis leur première nuit ensemble, il y avait quelque chose qu'elle avait toujours désiré. Ce n'était qu'un fantasme, mais rêver n'était pas un crime. Alors, lors de leur dernier goûter nocturne, Leticia prit son courage à deux mains.

— Dis... Violet, si vous êtes d'accord... et si on vivait ensemble pour toujours ? demanda-t-elle, bien qu'elle sût que cela ne se réaliserait jamais. Si vous ne comptez pas l'épouser... vous pourriez peut-être travailler ici comme poupée de souvenirs automatiques... Voilà... si on est toutes les deux, vous ne croyez pas qu'on pourrait s'amuser ? Je pense qu'on s'entendrait encore même une fois vieilles. Alors, qu'en dites-vous, Violet ?

Il n'y avait aucune chance que cela se réalise. Mais elle voulait au moins le dire. Elle voulait aussi prouver à Violet combien elle l'aimait.

— Non, répondit Violet en secouant la tête.

Bien sûr. Elle avait une ville où rentrer, une personne qu'elle aimait, et un métier. Pourquoi Leticia avait-elle formulé un tel souhait, alors qu'elle savait que c'était inutile ?

Et pourtant, comme si elle voulait s'accrocher à elle, Leticia ajouta :

— Je...heu...je vous aime vraiment...

Pour une raison qu'elle ignorait, les mots ne sortaient pas comme il fallait. Même si elle voulait tant remercier Violet pour tout.

— *Violet.*

— Je serais d'accord pour vivre dans cette toute petite chambre avec vous, pour toujours.

— *Merci.*

— Je vous aime.

— *Merci de m'avoir sauvée dès le départ sans hésitation.*

— ...au point que je me dis que ce serait bien si c'était le cas.

— *Et merci d'avoir respecté mes rêves quand j'en ai parlé.*

— Violet, je vous aime.

— *Merci de soutenir mon rêve et d'avoir lié mon destin au vôtre. Merci aussi d'être à mes côtés en ce moment.*

— Je suis tombée amoureuse de vous.

Dans l'obscurité de la nuit, Leticia avait confié à Violet ses rêves. Violet lui avait donné une impulsion dans le dos, affirmant qu'elle n'avait pas à avoir honte.

— Je le sais. Même en disant cela, une fois que l'on sera séparé, vous essuierez sûrement vos larmes et entamerez votre combat.

N'était-ce pas suffisant ? Leticia voulait y croire.

Elle avait l'habitude d'être une fille sage. Elle ne voulait pas laisser échapper le moindre égoïsme.

— Vous êtes ce genre de personne. Vous ne pouvez arrêter de poursuivre vos rêves. Peu importe combien on vous piétine ou vous ridiculise, vous continuez de les suivre. N'est-ce pas cela, être une rêveuse ?

— Mais, Violet...

Elle ne devait pas le dire.

— Violet, j'ai peur.

Elle ne devait pas, et pourtant, elle ne pouvait pas s'en empêcher. Elle était terrifiée à l'idée de ce futur qui s'était soudainement mis en mouvement, à tel point qu'elle ne parvenait pas à se contenir.

— *Je veux encore rester une « Demoiselle », mais en même temps, non. Je veux voir l'avenir qui m'attend. Mais j'ai peur de le construire de mes propres mains.*

Tout cela était vrai, et c'est précisément pour cela qu'elle tremblait de peur.

— S'il vous plaît, montrez-le-moi. Montrez-moi le rêve dont vous m'avez parlé dans cette chambre.

Ne pouvant se retenir, Leticia se jeta sur les genoux de Violet, s'y accrochant.

Comme c'était misérable et embarrassant, de se cramponner ainsi à quelqu'un. Pourtant, c'est parce que cette personne l'avait amenée à cet état que Leticia voulait s'accrocher à elle, même si elle devait être repoussée.

— Violet... je... je ne sais pas... si je peux y arriver, dit-elle en sanglotant.

— Non, vous êtes quelqu'un capable de vous battre, Leticia.

— Pourquoi vous croyez ça... ? Je ne suis rien de spécial.

— Vous êtes sur le point de le devenir. Il est normal d'avoir peur. Mais ne cessez jamais de vous battre.

— D'accord... Je vais faire de mon mieux, je vais me battre...

— Oui, s'il vous plaît... ne perdez pas.

— Je ne perdrai pas... Violet... Même de loin, ça ira. Regardez-moi...

— *J'utilise cette personne comme substitut.*

Comme un substitut à sa mère, à son père, ou à celui qui aurait dû être là pour la soutenir dans la vie.

Et malgré tout, Violet lui offrit ses genoux.

Après aujourd'hui, elle allait s'affranchir de cette gentillesse.

C'est pourquoi Leticia pleura, pleura, et pleura encore, jurant de ne plus jamais fuir.

Le lendemain matin, en se réveillant, Leticia trouva une lettre posée sur une grande boîte.

Elles s'étaient en quelque sorte dit adieu la veille, mais penser qu'elle serait partie sans rien dire... Leticia se sentit abandonnée. Pourtant, à la lecture de la lettre, ce sentiment s'apaisa.

La lettre disait :

À Leticia.

Ceci est un cadeau. Ces derniers temps, je suis en train de devenir un être humain. C'est pourquoi, je sentais qu'il serait difficile de me séparer de vous et que je finirais par pleurer.

Pardonnez-moi de vous avoir fait mes adieux par lettre.

Violet Evergarden

Leticia ne comprenait pas très bien ce qu'elle voulait dire, mais si Violet, de toutes les personnes, avait fui pour ne pas pleurer, alors cela montrait à quel point Leticia lui était chère. Le fait qu'elle se sente en paix malgré tout était un mystère qu'elle ne parvenait pas à expliquer. Elle ne reverrait plus Violet. Pourtant, elle avait le sentiment qu'elles se retrouveraient, et ne pouvait s'en empêcher. Elle croyait que Violet était le genre de personne qui tenait ses promesses. Elle lui avait demandé de « le lui montrer ».

« Une fille comme toi n'arrivera jamais à rien »

Si Leticia parvenait vraiment à montrer ce qu'elle était devenue en tant que chanteuse à Violet, si elle devenait quelqu'un, elle avait la conviction que Violet viendrait la voir.

Après avoir délicatement rangé la lettre dans son enveloppe, elle posa enfin les yeux sur la grande boîte. Le bruit du ruban qui se défaisait résonna doucement dans la pièce traversée par la lumière matinale d'un jour d'hiver. À l'intérieur de la boîte souvenir se trouvait une robe blanche. C'était celle qu'elles avaient vue dans cette vitrine. Celle qu'elle avait renoncé à acheter, car trop chère.

Y avait-il chose plus encourageante que cela ? Cette fille lui avait dit de se battre. Et, pour son cadeau d'adieu, elle lui avait choisi une tenue de combat, pour lui permettre de s'épanouir comme une fleur dans ce monde.

Avait-elle utilisé tout l'argent qu'elle avait durement gagné pour cela ? Il était facile d'imaginer Violet, affamée, n'ayant gardé que de quoi rentrer chez elle.

— Je dois vraiment lui montrer, hein...

Quoi qu'il advienne, les rêveurs poursuivent leurs rêves. Même seuls, même si ces rêves ne se réalisent pas, ils doivent lutter et lutter encore, continuer à vivre sans jamais abandonner.

En enfilant la robe en larmes, Leticia fit le serment que ce serait la dernière fois qu'elle pleurerait jusqu'à ce que son rêve se réalise.

Le théâtre morcelé de leurs vies trouva enfin un point de convergence.

Après avoir été secoué dans la voiture de Benedict, puis avoir pris un autre train pour arriver à Alfine, Gilbert se rendit dans une boutique qui faisait commerce avec la famille Hodgins sous la recommandation de ce dernier lui. La transmission téléphonique semblait avoir bien fonctionné, car l'information avait été relayée à la boutique. Ainsi, Gilbert apprit qu'une personne ressemblant à Violet travaillait apparemment dans la ville, auprès d'un individu résidant à l'adresse de renvoi d'un certain courrier.

Il estima tout d'abord raisonnable de se rendre à cette adresse, mais malheureusement, personne ne s'y trouvait. À ce moment-là, la propriétaire des lieux, Leticia Aster, passait une audition.

Sans autre choix, Gilbert entreprit de visiter les endroits où Violet avait travaillé, comme s'il suivait ses traces. Il se rendit dans plusieurs lieux : un restaurant animé de clients installant des tables, la demeure d'un riche propriétaire de chiens géants, un cabaret où l'on vendait des rêves chaque nuit... Mais partout, on lui dit :

— La jeune fille a dit qu'elle allait bientôt quitter la ville.

— *Arrivé trop tard, hein...*

Il avait fait ce grand détour depuis une terre du nord jusqu'à Leidenschaftlich, et est venu continuer sa poursuite ici. Hodgins avait tenté de le dissuader, le jugeant insensé. Désormais, il en ressentait les effets. C'était acceptable. Du moment qu'elle était en sécurité. Il ne pouvait penser qu'à cela, se contentant de sourire en se moquant de lui-même. Aux yeux d'un tiers, ses actions semblaient sans doute ridicules. Et elles l'étaient. Gilbert l'aurait lui-même pensé si cela concernait un inconnu. Pourtant, il ne pouvait pas s'en empêcher.

Depuis le moment où il avait rencontré Violet. Depuis qu'elle avait prononcé « Major » pour la première fois. Depuis le jour où il lui avait dit qu'il l'aimait. Depuis qu'il lui avait demandé pardon, souhaitant rester à ses côtés. Gilbert avait lentement changé. Il était bien loin du jeune homme qui vivait uniquement pour le nom de la famille Bougainvillea.

Une seule fille avait pu transformer un homme à ce point. Et pour Gilbert aussi, une seule personne avait pu transformer une bête sauvage en jeune fille. Cependant, comme ils ne pouvaient mesurer mutuellement la grandeur de leurs gestes, l'autre semblait toujours briller plus que soi. On chérissait tant l'autre que l'on finissait par croire qu'il valait mieux ne pas être là.

Mais, en vérité, ils voulaient être ensemble.

Ce n'était rien d'extraordinaire, des émotions universelles que les amoureux du monde entier expérimentaient depuis la nuit des temps. On finissait par s'y habituer avec le temps. C'était leur première fois à tous les deux. Et c'est justement pour cela que ça faisait mal.

Alors qu'il observait l'agitation de la foule, Gilbert se demanda s'il devait rentrer. Si Violet n'était plus dans la ville, il n'avait plus rien à y faire. S'il repartait maintenant, peut-être pourrait-il la croiser à Leidenschaftlich, même brièvement.

S'il parvenait à la voir, il s'excuserait de l'avoir plongée dans l'incertitude. Et si elle acceptait, ils devraient alors parler de leur avenir de couple. Jusqu'à ce que tous deux soient convaincus que tout irait bien, même s'ils étaient séparés.

Tandis qu'il en était à ce point dans ses pensées, Gilbert perçut soudain un son approchant. Un son qu'il avait entendu d'innombrables fois. Depuis leurs retrouvailles, chaque fois qu'ils se voyaient, il souriait en entendant ce bruit.

Le claquement des bottes. Une démarche parfaitement rythmée, trahissant sa personnalité stoïque. Et ce mot, qu'il ne pourrait sans doute jamais manquer d'entendre, peu importe où il se trouvait.

— Major.

Le premier mot qu'elle lui avait adressé. Un mot magique, qui ne faisait grandir son affection que lorsqu'il sortait de sa bouche, bien qu'il ne soit plus major, mais colonel. Le souffle coupé, Gilbert se retourna.

Des rubans rouge foncé, flottant. Une veste d'un bleu prussien sur une robe au noeud blanc. De longues bottes brun cacao et une petite valise

Et, brillant sur sa poitrine, la broche émeraude qui les liait. Elle n'était plus une fille soldat.

Plus seulement "Violet".

Ni son outil ni une bête sauvage.

C'était une jeune femme, vivant désormais comme une poupée de souvenirs automatiques.

Violet Evergarden tendit la main vers Gilbert.

— Violet.

— Major.

Peut-être surprise qu'il se soit retourné si brusquement, Violet ramena sa main contre sa poitrine, puis la laissa tomber.

Gilbert n'abandonna pas cette main, qu'elle ne retendrait sans doute pas une seconde fois. Il la saisit par le poignet et l'attira à lui.

— Ma... jor...

Il posa l'autre main sur sa joue et la regarda de près. Ses orbes bleus, ses cheveux dorés, ses traits gracieux... elle était semblable à une poupée. C'était sa Violet, sans l'ombre d'un doute.

— Violet... c'est bien toi ?

Bien que la question fût étrange, Violet y répondit avec sérieux :

— Oui, c'est moi, Major.

Peut-être troublée par ce regard si proche, ses joues se teintèrent de pourpre.



Postface

Toi, cher lecteur, comment vas-tu ? Tu es resté aux côtés de Violet jusqu'à la fin, n'est-ce pas ? Merci infiniment, vraiment. Je ne peux pas te remercier directement d'avoir veillé sur elle jusqu'au bout, mais je suis profondément reconnaissante. Merci d'avoir lu son histoire et de l'avoir soutenue.

Beaucoup de choses se sont passées, n'est-ce pas, pour toi comme pour moi, pendant tout ce temps où nous ne nous sommes pas croisés ?

Maintenant que tu es arrivé à la fin, tu t'es peut-être demandé pourquoi j'ai construit le dernier chapitre ainsi. Je l'ai déjà dit, mais *Violet Evergarden* est une histoire qui vise à encourager chacun à « continuer de vivre, quoi qu'il advienne ». Je tisse les fils de ce conte de fées en pensant encore et encore à ce que le lecteur ressentira après l'avoir lu, à la manière dont il interprétera certains moments, et à tant d'autres choses.

Car je veux que tu ailles bien !

Il n'y a aucune garantie que quelqu'un viendra t'aider quand tu souffres. Mais je sais que des histoires et de la musique, même créées par des inconnus, peuvent parfois y parvenir.

Bien sûr, elles ne règlent rien concrètement. Elles ne te nourriront pas, ni ne feront disparaître comme par magie la douleur que tu portes. Pourtant, les récits de fiction, les romans et l'animation ont le pouvoir de bouleverser les sentiments d'une personne. Si j'ai choisi de clore l'histoire sur le thème du rêve, c'est parce que je voulais transmettre ce sentiment de manière encore plus vive.

Toi et moi avons traversé tant de choses.

Peut-être aussi avons-nous eu des moments d'épuisement, des jours où nous nous sommes endormis sitôt rentrés chez nous, hébétés, les larmes aux yeux. Pour ceux qui me disent qu'ils ont été heureux, je pense et leur dit « C'est formidable, vraiment formidable », et j'en souris.

Je vous en prie, restez ainsi.

Peu importe ce qui se passe, puisqu'il y a une limite à ce que l'être humain peut supporter, il arrive que l'on veuille abandonner ses rêves lorsque trop de choses se produisent. Donner la priorité à notre vie quotidienne, c'est bien normal. C'est précisément parce que la réalité existe que les rêves prennent tout leur sens.

Mais lorsqu'ils sont écrasés par l'amertume du quotidien, je prie, de temps à autre, pour que tu puisses te souvenir des rêves que tu avais avant de connaître cette amertume. Même si c'est présomptueux de ma part, je crois que les choses comme ce à quoi l'on aspirait étant enfant sont extrêmement précieuses. Si tu trouves que cela sonne comme une leçon de morale, alors pardonne-moi.

Peut-être que je pense ainsi parce que cela m'a été salutaire, à moi. Mais les rêves sont une chose proche du bonheur.

Un jour, tes rêves donneront du courage à quelqu'un, tout comme une histoire fictive peut le faire. Et la voix de cette personne te donnera peut-être du courage à ton tour. Toi et moi nous sommes rencontrés à la fin de mon rêve. Tu es une personne unique en ce monde, et le protagoniste de ton propre récit. J'ai voulu faire de cette histoire quelque chose qui te donnerait la force de dire : « D'accord, je me relève. »

Car tu vas continuer à vivre, toi aussi, à partir de maintenant. Et pour cela, tu auras besoin d'un moteur, de quelque chose qui t'encourage.

C'est sans doute égoïste de ma part. Je m'en excuse. Mais je continuerai à te soutenir.

Pour conclure, je veux simplement exprimer toute ma gratitude. À Kyoto Animation-san. À toutes les personnes qui y travaillent. À tous les professionnels qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à faire naître cette série. Aux librairies. À mes amis, à ma famille. Et à toi, qui lis ces lignes.

À toutes celles et ceux impliqués dans cette aventure : que de merveilleux moments vous accompagnent.

Merci, sincèrement, d'avoir été là. Retrouvons-nous, un jour, quelque part.

— Kana Akatsuki

ヴァイオレット エヴァーガーデン

エバー・アフター







**Traduction par des
fans pour des fans.**

Interdit à la vente !

**Veuillez acheter la série
une fois licenciée
en France pour
soutenir l'auteur.**

